This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Finch S. 206

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, OU HISTOIRE LITTERAIRE DE LA FRANCE.

Janvier, Fevrier,
1726.

A AMSTERDAM;
Chez JEAN FREDERIC BERNARD.

MDCCXXVI.

Digitized by Google

Tom. VI

Digitized by Google

PREFACE.

Nous ne prévenons point le ...*lic sur le merite de ce* ...*ournal. Si le deſſein de* ...*luter contre le mauvais goût doit être compté pour quelque choſe, nous oſons nous flater que notre Ouvrage ſera bien reçu. Libres de tous prejugez nous ne faiſons point difficulté de loüer les bons, & de cenſurer les mauvais. Le Public desintereſſé adoptera d'autant plus volontiers nos ſentimens, que nous mettrons toujours notre gloire à être ſes éco. Les livres que nous blamerons, il les aura déja blamez, & ceux que nous loüerons auront déja merité ſes ſuffrages; Ainſi nous ne ferons que lui retracer ſes premiéres idées; heureux ſi nous avions le talent de les embellir!*

Les difficultez de faire un bon Journal nous ſont connües. Faut-il ſe borner à plaire aux Lecteurs? La delicateſſe

Digitized by Google

des Auteurs ne doit elle être comptée pour rien? Il faut saisir un certain milieu. Le Public demande qu'on l'instruise agréablement: Une séche analise l'ennuie; Il veut être égayé, lors même qu'on traite les sujets les plus tristes. Une ironie judicieusement placée lui fait lire l'extrait d'un mauvais Ouvrage; & n'est que par là qu'on peut meriter son attention. Cependant ce plaisir ne peut lui être accordé qu'aux dépens des Auteurs, peuple intraitable, avide d'encens, & qui pardonne tout, excepté le mal qu'on dit de ses Ouvrages. Doit-on le préferer au Public? La raison semble s'élever contre un pareil sentiment. En effet dès qu'elle veut que nous donnions des éloges à un bon Livre, elle nous dicte de ne point épargner le mauvais; la consequence est necessaire.

Qu'on ne croie pas cependant que ce Journal devienne un tissu d'injures & de personalitez offensantes. Nous détesterons toujours le ton de la satire personnelle; nous permettant seulement une douce ironie, qui tombera plûtôt sur l'ouvrage que sur l'Auteur. Une liberté polie ne sauroit etre refusée à des Journalistes, qui, éclairez par le

Digitized by Google

le ſentiment du public, reglent preſque le rang des Auteurs. Si les mauvais Ouvrages ſont traités comme les bons, ne court-on pas riſque d'etouffer le goût? Peut-on être trop attentif à faire remarquer ce qui peut le perfectionner ou le corrompre? D'ailleurs cette eſpece de monotonie rendroit un Journal froid & languiſſant, Puisque les mauvais livres ſont hardiment livrés au public, quelle injuſtice y a-t-il, de les apprécier comme ils le méritent. Qu'on ne diſe pas que l'on éteint par là l'émulation; au contraire un Auteur qui veut ſincerement ſe corriger de ſes defauts, écrit enſuite avec plus de circonſpection, dans la crainte de donner priſe à la critique, il s'accoutume à penſer, il ſe défie de ſes lumieres, conſulte des gens éclairés, & ſe met ainſi en état de cultiver ſes talens avec ſuccez. A l'égard de ceux qu'une cenſure honnête ne fait qu'aigrir, il faut les regarder comme des malades, dont la ſanté eſt deſeſperée.

La liberté que nous nous reſervons, ne s'étendra point ſur les conteſtations qui regnent dans l'Egliſe. Puisqu'un tribunal ſuperieur n'a pû en arrêter le cours,

Digitized by Google

notre zele ne pourroit être que ſterile & infructueux. Ainſi nous nous faiſons preſque une loi, de ne point entrer dans ces diſputes: Il nous paroit d'ailleurs que ces matieres ne ſont pas tout à fait du reſſort d'un Journal. Lorsqu'il nous arrivera de les toucher, ce ſera toujours avec moderation & ſans partialité.

Le titre de ce Journal fait aſſez connoître ſon étendue. Nous nous renfermons dans les Ouvrages François & dans ceux qui ont été compoſez par des auteurs de la Nation, en quelque langue qu'ils ſoient écrits. Nous nous ſommes preſcrits ces bornes d'autant plus volontiers, que par là nous n'empiétons preſque pas ſur le Journal de Paris. Chacun ſait que toute la litterature de l'Europe eſt de ſon reſſort, & qu'on y eſt borné à une Analiſe des ouvrages. Rarement oſe t'on en faire connoitre le prix. Les Journaliſtes environnés d'une foule d'auteurs ne ſe permetent aucune liberté. Notre Journal a une forme entierement differente; à l'extrait du livre, nous ajoutons un jugement ſincere, qui eſt l'expreſſion fidele de celui du Public, ainſi que nous l'avons deja inſinué. Nous n'oublierons rien pour rendre cette ſincerité aima-

Digitized by Google

aimable aux auteurs mêmes. C'eſt beaucoup promettre, nous dira-t-on: il eſt vrai; mais garantiſſons nous le ſuccés de nos bonnes intentions? S'ils s'obſtinent à ſe plaindre d'un jugement autoriſé par la voix publique, leur déclamations ne ſerviront qu'à les rendre plus ridicules, & nous jouirons toujours de l'eſtime des perſonnes desintereſſées.

Autant qu'il nous ſera poſſible, nous donnerons dans chaque Journal quelque Piece fugitive. Heureux ſi nôtre choix s'accorde avec le gout des connoiſſeurs. Nous ne promettons pas de ne rien preſenter que d'exquis, *parce qu'il ſeroit très difficile de tenir parole. Nous abandonnons ces promeſſes à des écrivains qui aiment à faire une groſſiere illuſion. Appliquez à ſaiſir ce qui peut intereſſer ou par le fond du ſujet, ou par la façon de le traiter, nous exclurrons les pieces qui ſont preciſement des ſatires perſonnelles. Rien n'eſt plus éloigné de nôtre caractere, que de prêter des armes à la malignité. Nous laiſſons volontiers à des auteurs infortunez le ſoin de lui ménager de ſi dangereux plaiſirs.*

Un autre avantage de ce Journal,

Digitized by Google

c'eſt qu'on y rendra compte de ce qui dans les Univerſités, dans les Academies & dans le Barreau, peut intereſſer la curioſité des Savans : nous avons lié de ſi bonnes correſpondances, que nous aurons l'extrait des ouvrages avant qu'ils ſoient imprimés. La mort n'enlevera aucun ſavant, que nous ne le faſſions connoître : nous rapporterons hiſtoriquement les principales circonſtances de ſa vie. Nous ſerons attentifs à peindre ſon Caractere general ; mais en même tems nous éviterons le ton des Panegyriſtes prolixes. Le Catalogue de ſes ouvrages ſuivra toujours l'abregé hiſtorique.

Nous reſervons pour l'article des Nouvelles Litteraires *les livres qui nous paroiſſent ne pas mériter un extrait approfondi. Cependant on n'y trouvera pas ſimplement des titres. Ce qu'il y a de curieux dans un ouvrage ſera indiqué, nous porterons un jugement équitable ſur le ſtile & ſur la façon de penſer : en ſorte qu'on ſera à portée d'en connoître le mérite.*

Telle ſera la forme de ce Journal. Nous oſons aſſurer le Public qu'il ne tiendra pas à nous qu'il ne ſoit jamais dif-

Digitized by Google

discontinué. Animés par le desir de lui plaire, nous tacherons de le rendre agreable & utile. Cette sorte de travail est de notre goût, ainsi nous en ménagerons la durée, autant qu'il nous sera possible. Le Titre nous a paru caracteriser un ouvrage de cette nature. L'Histoire Litteraire est du ressort des Sçavans, c'est pour la perfectionner qu'on doit faire un Journal; ainsi notre Titre n'a rien de pompeux, si nous en avions trouvé un qui dans une plus grande simplicité eut presenté une idée juste de ce Journal, nous l'aurions adopté avec plaisir. Il paroitra dans la suite regulierement tous les mois, ou pour le plus tard tous les deux mois. Le nombre des feuilles sera toujours le même.

Comme nous ne prétendons pas être infaillibles, nous nous retracterons avec plaisir, lorsqu'on nous fera voir que nous nous sommes trompés. Les reponses à nos extraits trouveront place dans ce Journal: & nous prions les Auteurs, de les addresser à M. Jean Frederic Bernard *Libraire, à Amsterdam, en les afranchissant du port. Elles ne se-*

Digitized by Google

vont rejettées qu'autant qu'elles nous paroitront déraiſonnables ou inutiles.

Avant que de finir cette Preface, il eſt juſte de nous expliquer ſur un point que nous avons touché au commencement. Nous promettons preſque de declarer la guerre au mauvais goût ; cette idée peut être équivoque dans l'eſprit de quelques perſonnes. La fixation & l'application ne ſauroient être qu'avantageuſes: Si le bon gout conſiſte dans l'harmonie de l'eſprit & de la raiſon, *le mauvais ſe trouve là où l'une ne dirige pas l'autre. La Poëſie, l'Hiſtoire, ont leurs beautés & leur regles particulieres. Un Poëte par exemple n'a point de goût lorſqu'il en ſubſtitue d'étrangeres ; ainſi des Odes dénuées de génie & d'entouſiaſme, où l'on met Seneque en fades Madrigaux, méritent d'être ſiffleés : la Poëſie demande des images, les raiſonnemens purement philoſophiques la rendent ſéche & ennuieuſe. Des Hiſtoriens, qui au lieu d'écrire ſenſement & avec gravité, mettent en œuvre des penſées figurées & romaneſques, doivent être regardés comme des écrivains de mauvais goût, puiſqu'ils violent ouvertement les premieres re-*

Digitized by Google

regles pour bien écrire l'Hiſtoire. En un mot, amis de la raiſon & de la belle nature, nous conſulterons l'une & l'autre dans tous nos jugemens. Les exemples que nous venons de citer, doivent perſuader le public, que nous ne prétendons pas l'aſſujettir à un goût arbitraire & indépendant des lumieres du bon ſens. Nous tacherons de ne point dementir l'idée que nous lui donnons de notre critique.

AVIS

Digitized by Google

AVIS DU LIBRAIRE

LA plupart des Journaux ont été interrompus soit par la negligence des Libraires, soit par la paresse ou la mort des Auteurs. J'espere de fournir celui-ci au Public, sans aucune interruption, les Auteurs ayant pris des engagemens & des mesures pour qu'il soit toujours continué à l'avenir.

Digitized by Google

TABLE
des
ARTICLES

Des mois de Janvier & de Fevrier 1726.

Relation de la Mort du feu Pape & du Conclave. 1
Clovis Poëme Epique. 21
Utrum jure an injuriâ Galli levitatis accusentur. 33
Relation du succès de l'inoculation de la petite verole. 44
Bibliotheca Fayana. 53
Histoire des Vestales. 55
Eglogues de Virgile. 74
Discours sur la Poësie Pastorale. 86
Histoire de l'Exil de Ciceron. 94
Lettres sur les Anglois & les François 102
Traité des Vertus Medicinales de l'eau commune. 113

Hif-

Digitized by Google

TABLE

Hiſtoire de la Comteſſe de Gondez. 131
Defenſe de la Nouvelle Hiſtoire de l'Abbé Suger. 137
Nouveau Voyage autour du Monde. 147

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE LITTERAIRE DE LA FRANCE.

Relation de la mort du feu Pape, & du Conclave assemblé pour l'élection de Benoît XIII. son Successeur. A Nanci chez J. B. Cusson 1724. *in* 12. *pp.* 202.

LEs Conclaves n'étoient point autrefois en usage pour l'élection des Papes. S. Pierre, S. Clement, S. Lin, S. Clete designerent leurs Successeurs avant que de mourir. Les Papes furent ensuite élus par le Clergé Romain seul, puis par les Empereurs, par les Rois Goths, par le Senat joints au clergé, qui quelque temps après se remit en possession d'élire seul le Pontife de Rome. Les Empereurs d'Orient se reserverent néantmoins le droit de confirmer le choix du clergé; droit que Benoît II. voulut anéantir par une Bulle qu'il publia à ce sujet; ce qui n'empêcha pas que Charlemagne devenu Empereur d'Occident ne prétendit en jouïr pour lui & pour ses Succes-

Digitized by Google

seurs. Adrien III. fit régler dans un Concile*, que les Empereurs ne se mêleroient plus desormais de la confirmation des Papes, que le clergé Romain auroit élus de l'avis du Peuple. Vingt deux Papes ont été élus conformément à ce Décret, sans que l'autorité des Empereurs ait confirmé leur élection. Othon II. exigea que le clergé de Rome ne s'assembleroit point pour choisir un Pape, sans appeller ses Ambassadeurs. Mais dans la suite le clergé Romain seut se rendre entiérement indépendant du suffrage des Empereurs, il ôta même insensiblement au peuple le droit de concourir à l'élection des Papes, & enfin il l'exclut entiérement en l'année 1143. ce fut vers ce temps-là que les Cardinaux, qui n'étoient auparavant que les curez de Rome, s'attribuerent à eux seuls le droit d'élire un Pape à l'exclusion du reste du Clergé Romain.

On prétend trouver dans l'élection de Clement IV. au 13. Siécle la premiére forme des Conclaves. Les Cardinaux aïant demeuré fort longtemps assemblez, sans pouvoir s'accorder étoient prêts de se retirer, lorsque les habitans de Viterbe fermerent les portes de leur Ville par le Conseil de S. Bonaventure & obligerent les Cardinaux de se rassembler dans le Palais Episcopal où ils les tinrent étroitement renfermés jusqu'à ce que le Pape fut élu. Depuis ce temps-là, les Cardinaux trouverent fort bonne la methode de se renfermer pour l'élection des Papes. Tel

* *Assemblé à la fin du 9. Siécle.*

Digitized by Google

Tel eſt le ſentiment de l'Auteur dans ſa Preface ; comme s'il y avoit toujours eu des Conclaves depuis Clement IV. Il eſt certain néanmoins que le premier Conclave eſt celui où l'Archevêque de Bordeaux fut élu ſous le nom de Clement V.

Lorsque l'Egliſe conſentit que les Cardinaux ſeuls éliroient le Pape, elle voulut qu'ils le fiſſent promptement. On ordonna pour cela qu'ils ſeroient renfermés dans un lieu étroit & peu commode, ſans aucun commerce au dehors ; qu'après le premier jour on ne leur ſerviroit qu'un plat à leur repas, & que ſi le Conclave duroit trop longtemps, on les reduiroit au pain & au vin : ce reglement n'a cependant jamais été obſervé à la rigueur.

Nous ne parlerons point ici des 4. manieres dont les Cardinaux procédent à l'élection des Papes ; on ſçait aſſez ce que c'eſt que le *Compromis*, *l'Adoration*, le *Scrutin* & *l'Accez*. Dans la Preface du Livre dont il s'agit l'Auteur fait remarquer en paſſant que la dignité de Cardinal, qui étoit aſſez médiocre dans ſon origine, a reçu dans la ſuite de grands accroiſſemens. Quoique les Cardinaux n'ayent ni fonctions, ni caractere, & que leur dignité ne ſoit pas même un Benefice Eccleſiaſtique, ils ſont cependant parvenus à s'élever au deſſus des Evêques, en ſorte, dit nôtre Auteur, qu'ils ne conſervent plus même les marques de l'Epiſcopat, lorsque de cet état ſublime ils paſſent au Cardinalat. On croiroit peut-être, qu'il veut dire que lorſque les Evêques deviennent Cardinaux ils ne por-

Digitized by Google

tent plus ni croix, ni croce, ni mitre, ni rochet, ce n'eſt pas cela néanmoins. Ce qui l'irrite, c'eſt qu'ils ne portent plus de *croix pectorale*; & il croît que cette mode, qui n'a pas un Siécle d'ancienneté, & qui n'a été inventée que pour diſtinguer les Evêques des autres Eccleſiaſtiques, devroit être ſuivie par Meſſieurs les Cardinaux, comme ſi la pourpre dont ils ſont revêtus n'étoit pas une marque aſſez éclatante. Après tout il n'y auroit aucun inconvenient que les Cardinaux Evêques portaſſent la croix pectorale pour les diſtinguer des autres Cardinaux. On n'auroit alors aucun lieu de leur reprocher comme on fait, qu'ils font peu de cas du caractére Epiſcopal. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, au ſentiment de l'Auteur, c'eſt que les Cardinaux, dont les fonctions & les prérogatives étoient originairement renfermées dans quelques Egliſes particulieres de Rome, ne ſe ſoient pas contentés de prendre le pas ſur les Evêques (ce que l'Illuſtre M. de Fenelon Archevêque de Cambrai n'aprouvoit point) mais qu'ils ayent encore prétendu l'avoir ſur les Princes & les Souverains. Car ſans parler des Princes d'Italie, ajoute-t-il, ſur leſquels ils ont la preſéance ſans aucune conteſtation; les Cardinaux de Richelieu & Mazarin, qui ont quelquefois voulu préceder les Princes du ſang, n'ont-ils pas pris en France la main ſur les Ducs de Lorraine?

Il eſt a remarquer ici que les Cardinaux, qui en 1699. étoient à la Cour, ne ſe trouverent point à la preſtation de foi & hommage

Digitized by Google

ge du Duc de Lorraine, parce qu'ils demanderent les mêmes honneurs qu'on avoit accordez aux Cardinaux de Richelieu & Mazarin. On leur répondit alors que les temps étoient changez, que ces deux Miniſtres étoient dans une telle élevation, qu'ils avoient même voulu préceder les Princes du ſang, mais que cette ſupériorité ſans fondement ne pouvoit être tirée à conſequence.

On ſçait que c'eſt dans le premier Concile de Lion que le chapeau rouge fut accordé aux Cardinaux. C'étoit un chapeau à petits bords qu'Innocent VII. jugea à propos d'élargir au commencement du 15. Siécle. C'eſt Boniface VIII. qui leur a donné tout l'habit de la même couleur. Paul II. y ajouta les houſſes de leurs chevaux. Enfin ſous Urbain VIII. ils ſont devenus *Eminentiſſimes*.

Donnons maintenant l'idée de la relation dont il s'agit, l'Auteur commence par une eſpèce de Journal de la derniere maladie d'Innocent XIII. mort le 7. Mars 1724. Il ſe nommoit Michel-Ange Conti & il étoit fils de Charles Conti Duc de Poli & de N... Muti ſœur du feu Duc Muti. Ayant été nommé Nonce à la Cour de Portugal par Innocent XII. en 1698. il lui arriva en paſſant par le Languedoc une avanture que nous raporterons ici comme une anecdote. Les Commis de la Douane arrêterent ſon équipage à Narbonne, & voulurent viſiter ſes ballots: on eut beau leur dire que c'étoit l'équipage du Nonce de Portugal, ils n'entendirent point raiſon. Un bourgeois de la ville

Digitized by Google

nommé *Muſnier*, qui ſe trouva là par hazard, indigné de la conduite de ces brutaux les maltraita de paroles, de ce qu'ils inſultoient au caractère d'un Miniſtre de ſa Sainteté. Les commis maltraiterent à leur tour le bourgeois, qui mit l'épée à la main. Cette affaire étant devenuë dans la ſuite aſſez mauvaiſe pour lui il ſe refugia à Lion ou il s'établit. En 1721. ayant appris l'exaltation du Cardinal Conti, il écrivit à ſa S. & lui rapella l'avanture de Narbonne. Le Pape lui fit repondre par le Card. de Sainte Agnés, & lui accorda une penſion, dont le premier quartier lui fut paié d'avance.

Les actions principales d'Innocent XIII. ſont 1. d'avoir obligé la Maiſon d'Autriche de prendre du S. Siege l'Inveſtiture du Roiaume de Naples en paiant le tribut annuel quelle ne paioit plus depuis pluſieurs années 2. d'avoir fait reſtituer au même S. Siege la Ville & le territoire de Comachio que l'Empereur retenoit depuis ſi longtemps; deux affaires importantes que Clement XI. pendant 21. ans de regne n'avoit pu terminer. Il n'a * fait que trois Cardinaux, entre leſquels fut le feu Cardinal du Bois.

Le portrait & la vie en abregé de tous les Cardinaux qui ſont entrés dans le dernier Conclave rend le Livre dont il s'agit très-curieux. L'Auteur y paroît parfaitement inſtruit de tout ce qu'il avance, & met ſous les yeux pluſieurs choſes dont le ſouvenir étoit preſ-

* *L'hiſtorien dit quelque choſe de curieux là-deſſus.*

Digitized by Google

presque effacé. Par exemple dans l'article du Card. *del Giudice* aujourd'hui Doien du Sacré Collége, il nous fait ressouvenir qu'il y a quelques années que ce Cardinal vint en France, & que comme Grand Inquisiteur d'Espagne il voulut faire à Marli une acte de Jurisdiction en condamnant certains Livres, ce qui fit alors beaucoup de bruit. On sçait assez que ce Cardinal ayant été disgracié se retira à Rome, & qu'après la cession de la Sicile à l'Empereur voulant conserver son Archevêché de Montréal il s'attacha à S. M. Imperiale, fit ôter les armes du Roi d'Espagne de dessus la porte de son Palais, & fit mettre à la place celles de l'Empereur. Bientoft après il fut chargé des affaires de ce Prince & devint son Ministre à Rome.

Le Card. *Paulucci* Secretaire d'Etat sous Clement XI. a été regardé dans les 2 derniers Conclaves, comme un des Cardinaux qui avoit le plus de merite & de reputation; il y a même apparence, dit l'auteur qu'il auroit été élu Pape au Conclave d'Innocent XIII. sans l'exclusion formelle que lui donna l'Empereur; exclusion qu'on a taché de lever au dernier Conclave. Mais il est odieux a la Cour de Vienne par la maxime des Italiens, *chi offende non perdona.* Il a vu périr son frere, le Marquis Paulucci, dans le cours de la derniere guerre, & la Marquise sa belle Sœur assassinée de sang froid avec ses deux enfans dans son chateau, où elle avoit resisté aux Allemans. L'Empereur en bon politique ne pardonne point au Card. Paulucci les su-

Digitized by Google

jets que ce Cardinal a de ſe plaindre, & c'eſt pour cela qu'il lui a donné l'excluſion.

Enſuite du Card. *Barberin* l'Auteur nous apprend dans une Note que Maffée Barberin arriere petit neveu d'Urbain VIII. & fils naturel du Prince de Paleſtrine diſpute à ſes Sœurs nées d'un legitime mariage la Succeſſion de ſon Pere en vertu d'une Bulle d'Urbain VIII. qui au defaut des Mâles appelle à la Succeſſion de ſa maiſon les fils naturels de ſes neveux, au préjudice des filles legitimes. Cette diſpoſition authoriſée par une Bulle eſt aſſez ſinguliere.

On fait ici un portrait avantageux du Card. *Aquaviva* que Philippe cinq, d'abord prévenu contre lui, a dans la ſuite comblé de bienfaits pour recompenſer ſon attachement, qui à été mis à de rudes épreuves par la perte de tous ſes biens & de tous ſes benefices ſitués dans le Roiaume de Naples. Il eſt aujourd'hui Protecteur de la Couronne d'Eſpagne. On rend également juſtice au Card. Gualtieri. C'eſt un Prelat, dit-on, qui aime les lettres & ceux qui les cultivent. Pendant ſon ſejour en France, il a fait un amas conſiderable de Livres rares & choiſis.

L'auteur nous repreſente auſſi les deux Cardinaux Jeſuites *Salerno* & *Cinfuégos* comme des hommes d'un vrai merite : le premier * fut fait Cardinal en 1719. à la ſollicitation du Roi de Pologne, en recompenſe de ce qu'il a diſpoſé le Prince Roial de Saxe à

* *Né à Cozence dans le Roiaume de Naples.*

Digitized by Google

à embraſſer la Religion Catholique Romaine. Alvare *Cinfuegos* frere du Comte de *Cifuentes* Grand d'Eſpagne, ſortit autrefois d'Eſpagne avec l'Amirante de Caſti le dont il étoit le Confeſſeur & le Conſeil. Il revint enſuite en Catalogne pour y ſoutenir le parti chancellant de l'Archiduc Charles. L'Empereur ſollicita longtemps le chapeau pour lui, mais malgré la repugnance de Clement XI. il l'obtint, l'ayant pris ſur un ton qui intimida le Pape. Ce Cardinal, après le depart du Cardinal d'Althan pour la Viceroïauté de Naples fut chargé des affaires de S. M. I. à Rome; & il ſoutient aujourd'hui ſa dignité & ſon caractère d'une maniére qui lui fait beaucoup d'honneur.

Ce que l'Auteur dit du Card. Alberoni mérite d'être raporté ici tout au long étant un abrégé de la vie d'un homme qui de nos jours à paru avec tant d'éclat: Sa vie, qui a été imprimée, étant aſſez mal écrite, eſt peu luë.

„ Jules Alberoni de Plaiſance, du nombre „ des Cardinaux Prêtres, eſt âgé de 60 ans, „ (étant né le 21. Mai 1664.) Les vives & „ preſſantes ſollicitations du Roi d'Eſpagne „ Philippe V. & de la Reine Eliſabeth Farneze ſon épouſe déterminerent enfin le feu „ Pape Clement XI. à le nommer Cardinal „ le 22. Juillet 1717. La vie du C. Alberoni „ eſt un vrai Roman, mais un Roman ou „ les choſes les plus ſingulieres & les plus „ extraordinaires, les choſes, dis-je, les moins „ vraiſemblables pour une poſterité peu crédule, ſe trouvent ſoutenuës par le feu & le

Digitized by Google

„ choq des plus violentes passions, & les coups
„ les plus bisarres de la fortune. Ce Cardi-
„ nal, dont l'origine est des plus obscures, a
„ parcouru tous les états de la vie. Il y a
„ plus de 30. ans que passant à Lion, il fut
„ arrêté & mis dans les prisons de l'officia-
„ lité, (si ce fait est veritable, on n'en doit
„ rien conclurre contre le Card. Alberoni;
„ de pareils malheurs étant souvent arrivés
„ en France à des gens d'honneur) L'Evêque
„ de S. Donnin ayant à negocier quelque
„ temps après avec le feu Duc de Vendome
„ pour les intérêts du Duc de Parme son
„ maître, eut occasion de mener avec lui
„ l'Abbé Alberoni que le Géneral François
„ retint à son service & qu'il garda jusqu'à sa
„ mort. Alors le *Plaisantin* (c'est ainsi qu'on
„ l'appelloit dans l'armée du Duc de Ven-
„ dome) alla chercher fortune à la Cour de
„ Madrid. Il en fit une si rapide, qu'il sup-
„ planta bientôt la Princesse des Ursins &
„ le Cardinal del Guidice & qu'il se vit
„ successivement Evêque de Malaga, Arche-
„ vêque de Seville (siéges qu'il n'a point con-
„ servez) puis Cardinal & avec cela Pre-
„ mier Ministre, aussi accredité que l'avoit
„ jamais été le Comte Duc d'Olivarés. Il
„ sembloit dans cette élevation qu'il n'eut
„ plus rien à craindre & plus rien non plus
„ à desirer. Mais c'est à ce point critique que
„ la Fortune l'attendoit; car changeant tout
„ d'un coup de face, d'un Ministre si puissant
„ & si authorisé, elle en fit alors pour quel-
„ ques momens un fugitif & un proscrit. En

„ effet

Digitized by Google

„ effet obligé de ſortir des terres de la do-
„ mination Eſpagnole, on lui fait des en-
„ trées dans toutes les villes où il paſſe &
„ l'on tire le canon à ſon arrivée & à ſa ſor-
„ tie, & après ce vain appareil de ceremo-
„ nies, on lui fait les dernieres inſultes en
„ viſitant tous ſes ballots, & en fouillant
„ même juſques dans ſa culotte (ce qui ar-
„ riva à Barcelone) il traverſe la Provence
„ & tout le bas Languedoc eſcorté par quel-
„ ques troupes & deux Officiers, que M. le
„ Regent lui avoit envoiez par honneur. Il
„ s'embarque & arrive enfin en Italie, cet-
„ te terre fortunée, l'objet de ſes plus ardens
„ deſirs, & dirigeant ſa marche vers Rome,
„ où il croit trouver un aſyle ſur & hono-
„ rable, il eſt arrêté par ordre même du
„ Pape ſur les terres de la Republique de
„ Genes. Mais cette Republique piquée de
„ l'atteinte donnée en cette occaſion à ſon
„ indépendance le fait relacher L'infortu-
„ né Cardinal voïant le péril ou il s'étoit
„ imprudemment engagé, met à profit les
„ premiers momens de ſa liberté, pour ſe
„ ménager une retraite aſſurée & ſe ſouſtrai-
„ re aux perquiſitions de la Cour de Rome.
„ Il la trouve cette retraite, & l'on ne put
„ jamais la découvrir, pendant les derniers
„ temps de la vie de Clement XI. Mais en
„ attendant qu'on eut fait cette decouverte,
„ on inſtruit ſon procez avec chaleur à Ro-
„ me, & l'on ne parle pas moins que de le
„ dégrader. Heureuſement pour lui, la
„ mort du Pape interrompit cette procedure.

„ Alors

„ Alors il reparoit sur la Scene, & fait „ sçavoir où il est, on l'invite au Conclave; „ il y va & entre à Rome dans une espece „ de triomphe. Après l'élection d'Innocent „ XIII, quoiqu'incertain de son sort, il „ reste dans cette ville, & y fait bonne con- „ tenance. On continue la procedure com- „ mencée contre lui; l'affaire dure encore „ longtemps & l'on n'a presque paru occu- „ pé d'autre chose pendant ce Pontificat. „ Enfin il est absous moiennant une très-le- „ gère pénitence; (qu'il n'a point faite) & „ il sembloit que le Pape attendoit pour „ mourir, qu'il lui eut donné le chapeau, „ puisque c'est un des derniers actes de sa „ vie, il le lui donna en céremonie le 12. Jan- „ vier 1724.

Tel est donc ce fameux Cardinal Alberoni, qui a si longtemps arrêté les yeux de l'Europe sur lui; plus heureux encore dans le cours de ses disgraces, que l'infortuné *Adrien de Corneto*, qui après avoir été un des favoris d'Alexandre VI. & chéri de toute la Maison *Borgia*, se vit honteusement dégradé sous les Pontificats suivans, & obligé, pour fuir la colere de l'implacable Jules II. & celle de Leon X. son Successeur, de se refugier dans les montagnes de la Gréce, & sur les terres de l'Empire Ottoman, où il finit tristement ses jours.

Nous ne parlerons point ici des autres Cardinaux dont l'Auteur fait le portrait, celui du Cardinal de Polignac est très-avantageux, on rend justice à ses talens & à son sçavoir.

Tout

Digitized by Google

Tout le monde à ſçu que dans le dernier Conclave il y a eu un parti très-nombreux pour le C. Olivieri, & que les Cardinaux François ont longtemps apuié ce parti. Mais l'Auteur ajoute prudemment, qu'il n'eſt pas également certain, comme bien des gens le croient, que ce Cardinal eut promis trois chapeaux à la France, & qu'on fut convenu avec lui & avec la faction qui le portoit, qu'on éteindroit abſolument le ſouvenir de toutes les procedures faites contre les Cultes Chinois, en biffant & ſuprimant tous les actes qui ſubſiſtent ſur cette affaire, que pendant 50. ans. les Jeſuites ſeuls auroient la conduite des Miſſions de la Chine & que pendant ce temps-là tous autres Miſſionnaires en ſeroient exclus. Ce projet n'a aucune vraiſemblance aux yeux de ceux qui ſçavent que la Cour de Rome ne revient jamais ſur ſes pas. Le Card. Olivieri étoit porté par la famille des *Albani* étant leur Oncle, & pour cette raiſon non ſeulement la plûpart des Cardinaux, mais encore le clergé & tout le Peuple Romain étoient declarez contre lui, dans la crainte que ſous un pareil Pape, devoüé aux *Albani*, ceux-cy ne repriſſent l'anthorité deſpotique dont ils avoient joüi ſous le long & ennuieux Pontificat de Clement XI. Enfin l'oppoſition formelle du C. *Cinfuegos* au nom de l'Empereur à l'exaltation du C. Olivieri renverſa tous les projets & rompit toutes les meſures de la faction qui le portoit. Il y avoit alors, dit l'Auteur, trois partis dominans dans le Con-

Digitized by Google

Conclave. Celui des Albani composé de 19. Cardinaux, à la tête desquels étoient les 2. Freres qui vouloient du moins une créature de Clement XI. Celui des *Zelanti*, au nombre de 27. ouvertement opposez aux Albani, ou pour mieux dire, qui, sans s'embaraſſer des factions, vouloient un Pape qui meritât de porter ce titre, le 3. parti étoit un Camp volant, à la tête duquel étoit le Card. Ottoboni, qui vouloit faire élire le Card. Imperiale Creature d'Alexandre VIII. son Oncle. Mais ce Cardinal est fort opposé à la France, comme tout le monde sçait, & la France, est toujours prête à lui donner hautement l'exclusion. L'Auteur raporte ici une lettre, où il est marqué que les Cardinaux de Bissi & de Polignac étoient du parti des *Zelanti*, ce qui leur fait honneur.

Depuis la chute du C. Olivieri on proposa divers sujets, le C. *Gozzadini* fut celui qui eut d'abord plus de part à l'élection, mais il ne fut pas agréable aux Albani, dont le parti composé de 19. Cardinaux très-unis étoit assez fort pour donner l'exclusion à tous ceux qui ne plairoient pas. Le C. Gozzadini est une Créature de Clement XI. & un fort habille homme.

Le Card. *Piazza* excellent sujet & très-agréable aux Ministres des Couronnes fut ensuite sur le point d'être élu, & l'auroit été sans le Card. *Albani*, qui agit si bien qu'il lui fit manquer quelques voix au Scrutin. On ne doutoit cependant point alors que le Card. Piazza ne fut élu & quelques Cardinaux per-

Digitized by Google

perſuadés qu'on touchoit au moment de l'élection avoient deja envoié chercher leur chape pour la céremonie de l'*adoration*. Mais enfin le C. Piazza ſe vit déchu de toute eſperance, on penſa alors, dit l'Auteur, à la vuë de tant de diviſions qui rendoient la réunion des partis preſque impoſſible, à mettre la Tiare en dépoſt ſur la tête de quelque vieillard, & à cet effet on parla des Cardinaux *Caraccioli* & Orſini.

Il eſt certain qu'on n'avoit pas vu depuis longtemps un Conclave auſſi ſingulier & auſſi agité. Deux Cardinaux y ont été ſucceſſivement comme proclamez Papes, & la difference qu'il y a eu dans leur chute, c'eſt que toute l'Italie & pour ainſi dire preſque toute l'Europe Catholique, à pris part à celle du premier & y a applaudi, ſi l'on en croit l'Auteur; au lieu que la plupart des Couronnes ſe ſont unies, & ont fait agir puiſſamment leurs miniſtres, pour ſoutenir le parti du ſecond. Le Card. *Piazza* étoit au gré de tout le monde; ſçavant dans la connoiſſance des Intérêts des Cours, affable, ouvert, diſcret, amateur de la Juſtice: il poſſede, ſelon l'Auteur, toutes les qualités requiſes dans un Souverain Pontife.

Cependant les affaires étoient fort broüillées & l'élection paroiſſoit fort reculée: un jour le Card. *Orſini* eut 28. voix. Mais on les regarda, quoique très-nombreuſes, comme des voix perduës, & on ne pouvoit s'imaginer qu'il eut jamais le nombre des voix ſuffiſant, pour deux raiſons eſſentielles: la premie-

Digitized by Google

miere par raport à une espèce de régle qu'on suit depuis près d'un Siécle dans le Sacre College, de ne point élever de Religieux au Pontificat. Le Proverbe Italien dit : *Nec Frater, nec Gallus, nec Colonna erunt Papa.* On excommunie même toutes les années, dit l'Auteur dans une Note, tous les Colonnes depuis ce qui arriva à Boniface VIII. qui reçut un soufflet de Nogaret, qui étoit appuié par cette Maison ennemie declarée de ce Pape. Il est vrai que l'excommunication est aussitost levée. La 2. raison est qu'on ne croioit pas que le Parti des Albani voulut jamais fléchir.

Les Cardinaux Belluga, Tolomei, & Salerno mirent tout en œuvre pour concilier les Esprits & pour faire consentir les Albani à l'élection du Card. Orsini. Le C. Salerno étant Jesuite, avoit eu soin de l'éducation de l'ainé des deux Cardinaux Albani. Il lui parla donc avec cette espece d'authorité que la plupart des Jesuites conservent à l'égard de leurs éleves, même longtemps après qu'ils ont quitté le Collége, & il le conjura de mettre fin aux divisions en se réunissant aux autres Cardinaux pour l'élection du C. Orsini. Les Cardinaux de Rohan & Polignac firent la même chose, & les uns & les autres gagnerent enfin les *Albani*. Cependant le C. *Cinfuegos* s'opposa fortement à l'élection du C. Orsini, parce qu'il n'étoit point, disoit-il, dans la liste de ceux que S. M. I. lui avoit recommandé de porter, le C. Tolomei détermina son Confrere à passer outre, de

Digitized by Google

de sorte que le C. Orsini alloit être élu, par l'*Accez* qui suivit le *Scrutin*, lorsqu'on fut arrêté par les pleurs & la resistance de ce saint homme, qui protesta qu'il n'accepteroit jamais une place dont il se croioit indigne. Les Cardinaux Belluga & Tolomei se jetterent plusieurs fois à ses pieds : tout le Conclave le pressa fortement d'accepter la Tiare. & employa à cet effet les raisons les plus persuasives. Rien ne le toucha & il persista constamment dans son refus.

Les Cardinaux s'aviserent alors d'un expedient, ils firent avertir le Géneral des Dominicains de se rendre au Conclave. „ *Monseigneur*, lui dit le Géneral, *par l'authorité que j'ai sur vôtre Eminence, ou plutost par l'authorité que vous prétendez que j'aye sur vous, je vous ordonne d'accepter le Souverain Pontificat.* Le Cardinal Orsini ne répondit rien, il fit seulement une profonde inclination, tête nuë, devant son Géneral, & signa en même temps l'acte d'acceptation du Pontificat ; ce qui rejouit tout le Sacré College. Il prit d'abord le nom de Benoît XIV. mais parce que *Pierre de la Lune*, nommé Benoît XIII. étoit un Pape Schismatique, il prit ensuite le nom de Benoît XIII.

Nous ne parlerons point des céremonies qui suivirent son élection, ayant été assez détaillées dans les Gazettes. L'Auteur assure que le nouveau Pape dit : *Il y avoit trois Cardinaux Jesuites dans le Conclave, & ils ont fait Pape un pauvre Dominicain.* Le Cardinal *del Giudice*, comme Doïen, le revêtit

du *Pallium*, le C. Diacre, qui le servit à l'autel, le couronna de la Tiare en lui disant, selon la coutume, ces paroles qui méritent, d'être remarquées. *Accipe Tiaram tribus coronis ornatam, & scias te esse Patrem Principum & Regum, Rectorem orbis in terrâ, Vicarium Salvatoris nostri Jesu Christi, cui est honor & gloria in Sæcula Sæculorum, Amen.* Le Pape s'étoit preparé à cette cérémonie en jeunant si rigoureusement la veille, qu'il ne mangea que de la salade dans toute la journée & ne but que quelques verres d'eau. Il y a longtemps qu'il pratique ces sortes d'austeritès; car il fait toujours maigre & couche sur la dure. Il parut pour la premiére fois dans les ruës de Rome le Dimanche 12. de Juin; il alla à l'hôpital du S. Esprit pour y visiter les malades. Il en trouva deux mourans qu'il confessa, & à l'un desquels il administra le Viatique & l'Extrême Onction.

Tout le monde connoit le zèle du Pape pour la reformation du Clergé Romain, il a commencé par déclarer la guerre aux perruques, chose qui peut-être n'est pas aussi importante, qu'elle le paroit aux (a) Sulpiciens, qui regardent, dit-on, ce nouveau reglement comme la plus belle chose du monde.

L'Auteur examine ensuite quelle est la doctrine particuliére du Pape au sujet des affaires pré-

(a) *On appelle Sulpiciens les Ecclesiastiques, qui dirigent à Paris le Seminaire de St. Sulpice. Le Curé de cette Paroisse en est ordinairement le Directeur ou Superieur.*

Digitized by Google

préſentes de l'Egliſe. D'un côté, dit-il, il a été élévé dans l'Ecole de S. Thomas, il s'eſt déclaré il n'y a pas longtemps pour le Livre du P. Graveſon Dominicain, intitulé *de Annis & Myſteriis Chriſti* (Livre qui lui étoit dédié) & par ſon credit l'a fait ôter de *l'Index*. Mais d'une autre part on trouve de lui une Lettre au Card. de Biſſi très-favorable à la Conſtitution *Unigenitus*, & cette lettre eſt inſerée dans ſon Mandement de 1722. où il a raſſemblé pluſieurs témoignages des Egliſes Etrangeres en faveur de la Bulle. On voit auſſi un Livre qui lui eſt dedié, intitulé *Regula morum* du P. Viva, Jeſuite qui a tant écrit ſur cette Bulle. Enfin depuis ſon avenement au Pontificat, il a appellé auprès de lui le P. Selleri Dominicain Maître du Sacré Palais & Confeſſeur du feu Pape Clement XI. qui publia en 1718. un volume *in folio* pour prouver que la Conſtitution eſt conforme à la doctrine de S. Auguſtin & de S. Thomas. On ſçait encore ce qu'il à fait depuis en faveur de la Bulle, & le décret foudroiant du Concile Romain contre les Anticonſtitutionnaires.

Nous remarquerons avec l'Auteur, que Benoît XIII. eſt le 4. Pape de l'Ordre de S. Dominique. Pierre de Tarentaiſe Bourguignon Archevêque de Lion, appellé Innocent V. Nicolas fils d'un Berger de Treviſe en Lombardie, dit Benoît XI. Michel Ghiſleri nommé Pie V. que Clement X. déclara bienheureux en 1672. & que Clement XI. canoniſa en 1713. & enfin Benoit XIII.

Digitized by Google

On ignore l'Auteur de la *Relation* dont nous venons de rendre compte : le ſtyle en eſt coulant & vif, mais peu correct. L'ouvrage décéle un écrivain peu ami de la Cour de Rome, piqué contre le Pape Clement XI., ennemi de ſa Conſtitution, & contraire aux Jeſuites & à leurs ſentimens. Il paroit néanmoins en géneral aſſez moderé. Comme ce Livre eſt aſſez rare, nous avons cru obliger le public par un extrait un peu étendu.

L'Auteur à omis pluſieurs circonſtances de l'exaltation de Benoît XIII. qui auroient pu n'être pas negligées. Ce Pape eſt ſi reveré, que tout ce qui le regarde, intereſſe. Les Proteſtans même ne lui peuvent refuſer leur eſtime & leur reſpect. Pourroient-ils ſans rougir donner le nom odieux d'*Antecriſt* à un ſi Saint Pontife, digne de réunir ſous ſa puiſſance toutes les ſocietez & de ſanctifier par ſon exemple tous les Etats de la Republique Chrêtienne ?

On auroit auſſi voulu ſçavoir de l'Auteur, ſi, lorsque le Cardinal de Rohan ſe joignit à la faction des Albani au commencement du Conclave pour élever au Pontificat le C. Olivieri, il le fit dans le deſſein ſincere de favoriſer ce parti puiſſant, ou ſeulement dans l'intention d'en découvrir tous les reſſorts, pour le faire échouër. Les Politiques d'Italie en ont jugé ainſi, connoiſſant l'équité, l'habileté, & l'eſprit deliè de ſon Eminence.

Clo-

Digitized by Google

Clovis Poëme Epique, dedié au Roi. A Paris chez Piſſot 1725. in 8. p. 172. ſans la Preface.

LE peu de ſuccez des Poëmes Epiques François avoit preſque éteint l'ambition de nos Poëtes. Tranquilles rivaux des Anciens, ils craignoient le deſtin des *Chapelains*, des *Deſmarets* & des *Scuderis*. M. de Saint-Didier Chevalier de St. Lazare n'a point imité ces eſprits timides: non ſeulement il a entrepris un Poëme Epique, mais par un trait de courage extraordinaire il a choiſi un ſujet déja manqué. Le Clovis diffamé par les Satires de M. *Deſpreaux* ne l'a point épouvanté, dans l'eſperance de prendre un ton ſi different, qu'il ſeroit à l'abri de toute maligne application. Pour ſonder le gout du Public, M. de Saint-Didier donna en 1717. les deux premiers chants de ſon Poëme: ils eurent le même ſort que le *Voyage du Parnaſſe*, dont ils faiſoient partie. Peut-être qu'on eût la ſimplicité de croire nôtre Poëte Chevalier, qui, par une genereuſe ſupercherie, donna cet eſſai d'Epopée ſous le nom * de M. Houdar de la Motte, comme ſi après l'Iliade il manquoit encore quelque choſe à la gloire de cet Academicien. L'Auteur du Clovis n'eſt pas du nombre de ceux qui cedent lâchement aux repugnances du Public; mais s'opiniatrant à les ſurmonter, il a donné un autre tour à ſa verſifica-

* *D'Houdardus c'eſt-à-dire de &c.*

Digitized by Google

tion, & a ajouté ſix autres Chants, qui mettront le Public en état de faire une reviſion équitable de ſon premier jugement.

M. de Saint-Didier commence ſa préface par nous apprendre, que malgre les difficultés de l'Epopée, il à toujours eu du gout pour ce genre de Poëſie. Il les reduit à quatre, à l'uniformité de la rime, qui dégenere preſque en une ennuieuſe monotonie, au genie de la langue trop ſevere pour ſouffrir les expreſſions hardies & metaphoriques, à l'eſprit géneral de la Nation qu'on croit inhabile à l'Epopée, enfin à l'inconſtance des François naturellement impatiens de voir la fin de ce qu'ils liſent. Pour combattre ces préjugez on ſe contente ici de vanter la beauté de la rime, la richeſſe & les hardieſſes de la langue Françoiſe & l'on s'imagine bien raiſonner & vanger la gloire de la Nation accuſée d'être incapable de réuſſir au Poëme Epique, en obſervant que ce reproche doit uniquement tomber ſur ceux qui ont tenté ce genre de Poëſie. Après des raiſons ſi victorieuſes, M. de Saint-Didier oſe promettre, que s'il a le malheur d'échoüer, il s'en prendra à lui-même ſans ſe plaindre ni de la langue, ni de la verſification; c'eſt à lui à préſent de tenir ſa parole.

Certains Nouvelliſtes-Litteraires de Paris, obſerverent en annonçant le *Clovis*, que l'Auteur étoit mal conſeillé de donner ſeulement un échantillon de ſon Poëme, parce que la beauté du Poëme Epique ſe meſurant principalement à la juſte proportion des parties, le

Digitized by Google

le tout qui en resulte pouvoit seul décider du merite de son ouvrage. Mais l'envie de pressentir encore le gout du Public, & l'exemple de M. *Despreaux* qui donna seulement quatre Chants de son *Lutrin*, l'ont emporté sur cette consideration. Nôtre Poëte Chevalier justifie ensuite son choix pour un sujet qui a été l'écueil de *Desmarets*. *Il n'a*, dit-il, *envisagé que l'établissement de la Religion, j'embrasse celui de la Monarchie; il s'est proposé pour modèle les Romans de son tems, & je n'ai eu en vûë qu'Homere, Virgile & le Tasse.* C'est par l'exécution qu'on pourra juger de la solidité de cette réponse.

Pour appuier le choix d'un sujet si ancien, M. de Saint-Didier, fait voir qu'un sujet enveloppé dans la nuit du tems est un fond d'une culture plus facile. En effet maître de feindre tout ce qu'il veut, le Poëte orne son action d'un merveilleux sortable; au lieu qu'un sujet recent lui laisse moins de liberté, le Lecteur à qui les faits sont présens ne peut souffrir qu'on les defigure: ainsi on ne sauroit concilier la verité historique avec le merveilleux, la fiction & le ministere des divinités qui sont l'ame de l'Epopée.

Virgile, qui a choisi son heros dans l'antiquité la plus reculée, est un sûr garant du gout de nôtre Poëte. Clovis est l'Enée du Poëte Latin, cet air de vraisemblance n'a pas été difficile à attraper; mais quels talens ne faut-il pas pour lui ressembler par les traits sublimes, ingenieux & delicats, par l'art de manier les passions & par l'ad-

Digitized by Google

dreſſe à s'approprier les beautés empruntées? En un mot pour traiter avec ſuccés de pareils ſujets, il faut avoir l'eſprit d'invention dans un degré éminent. Quand on ne peut que copier ſervilement les grands modeles, on eſt toujours ſûr d'échoüer.

Après avoir ſi judicieuſement defendu ſa cauſe, M. de Saint-Didier nous développe toute la mécanique de ſon Poëme, détail d'autant plus inutile que la lecture reflechie doit être la pierre de touche. Une modeſte ingenuité le met encore moins en droit de nous dire, qu'il a peint les heros en les faiſant agir, que tous les portraits ſont dans le genre Poëtique, que la narration eſt agiſſante & Dramatique, que les penſées & les expreſſions ſont pleines de cette noble & ſublime ſimplicité qu'on admire dans *Homere* & dans *Virgile*, & qu'enfin le merveilleux ſe ſoutient avec la raiſon. L'Auteur du Clovis eſt peu éclairé dans ſes intérêts: le Public jaloux de diſpenſer les éloges oppoſe quelquefois un mépris dédaigneux aux Auteurs qui n'ont pas honte de ſe les prodiguer.

Comme nôtre Poëte s'applaudit du genre de merveilleux qu'il a adopté, nôtre ſilence pourroit perſuader que nous lui envions la gloire d'une ſorte d'invention: il eſt juſte de nous expliquer là-deſſus. Il reconnoit, que le choix du merveilleux l'a embaraſſé. En effet le Syſteme Chrêtien & le Syſteme Payen ont leurs inconveniens, les combats des Anges & des Demons ont été emploiez ſans ſuccez, les Divinitez du Paga-

Digitized by Google

ganiſme paſſent pour des êtres chimeriques, & la magie, ſource du merveilleux pour l'*Arioſte* & pour *le Taſſe*, n'eſt plus du goût du Siécle. Frappé de ces difficultés, M. de Saint-Didier a imaginé *un nouveau Syſteme fabuleux*, qui conſiſte à feindre les Demons transformez en Dieux du Paganiſme. Il eſt étonnant qu'on nous donne cette ſorte de merveilleux pour une production toute neuve. Le *Taſſe* dit l'Auteur des notes ſur la lettre de Madlle *Ricoboni* à M. l'Abbé *Conti*, *à mis en uſage cette transformation. Deſmarets dans ſon mauvais Poëme de Clovis a ſuivi cette methode en faiſant prendre dez le premier Chant à un Demon la forme de Mercure.* M. de Saint Didier a peut être cru que les preuves *érudites* dont il a fortifié ce Syſteme lui donneroient un air de nouveauté. Mais c'eſt aſſés parler de la Preface; venons au Poëme.

Le ſujet eſt l'établiſſement de la Religion & de la Monarchie des François. Aprés la propoſition & l'invocation, qui ſont ſuivies de quelques vers traduits du *Taſſe*, la narration commence par une deſcription de Rome Payenne & de Rome Chrêtienne, M. de *Voltaire* à mis en œuvre la même idee dans le 4. Chant de ſon Poëme de la *Ligue*. L'Egliſe, c'eſt-à-dire l'aſſemblée des fideles, que le Poëte perſonifie, a établi ſon trône dans cette Capitale du monde. Fixant ſes regards ſur les bords du Rhin, elle voit les Francs reſolus de le paſſer pour s'ouvrir la Conquête des Gaules. Leur jeune Roi, qui jure d'y faire

Digitized by Google

triompher ſes Dieux, devient l'objet de ſon attendriſſement. L'Egliſe, ou l'aſſemblée des Fidelles, monte au Ciel, lit dans un livre ſaint qui eſt dépoſitaire de l'avenir, les Victoires des Francs, & leur converſion à la Religion Chrêtienne. Dans les tranſports de ſa joye elle brule de hâter l'éxecution de ce grand évenement.

Le projet étoit vaſte, en vain depuis dix luſtres,
Les Francs l'avoient tenté ſous quatre Rois illuſtres,
Tant il falloit d'efforts, de conſtance & d'exploits,
Pour fonder la grandeur de l'Empire François.

Ces deux premiers vers ont paru louches à quelques perſonnes; le projet dont le Poëte veut parler, eſt préciſement la Conquéte des Gaules : mais dans la penſée de l'Egliſe, c'eſt la converſion des Francs, c'eſt à ce prix que ces nouveaux Etats leur ſont promis. Peut-on dire que quatre Rois illuſtres ont concouru à ce pieux ouvrage?

L'Egliſe cache ſon projet à l'enfer & pour ſe rendre acceſſible à Clovis, elle prend la forme de la Gloire. A l'occaſion de ſon voyage le Poëte fait une deſcription des Alpes qui a été applaudie. Arrivée auprès du heros, elle l'enflame d'un nouveau courage, & lui annonce ſa grandeur prochaine. Depuis que l'Egliſe à parlé, Clovis brule d'éxecuter

Digitized by Google

cuter ſon grand projet, & ne ſent plus ſon premier zèle pour le culte de ſes Dieux. Quoique le Poëte ait eu ſoin de marquer l'attention de l'Egliſe à cacher ſes démarches aux Demons, Mars le genie tutelaire des Francs les pénetre d'abord, il court aux Enfers, ſoulever ſes Compagnons. M. de Saint-Didier ſaiſit cette occaſion pour faire une deſcription Chrêtienne de ces lieux tenebreux; mais l'air de fable que lui prête le nom de Mars, détourne l'impreſſion qu'elle pourroit faire. On a beau dire, que Mars eſt préciſement un Demon, l'imagination, qui n'eſt point accoutumée à remplacer la premiére idée par une ſeconde toute différente, ſe repreſente toujours un Enfer Poëtique. Les Demons jurent la perte de Clovis; ainſi le heud du Poëme reſulte de la protection de l'Egliſe en faveur de ce heros & de la fureur des demons contre lui. C'eſt dans ce premier Chant que l'Auteur, pour établir ſon Syſteme fabuleux, met en vers une partie de ſa Preface. Belle imitation d'Homere & de Virgile!

Dans le ſecond Chant, Venus, qui dans l'aſſemblée infernale, s'eſt chargée de ſeduire le cœur de Clovis, vient à Cythere pour ſe concerter avec ſon fils. C'eſt ici que le Poëte s'étend à nous décrire le Temple de l'Amour. M. de Voltaire a traité ce ſujet dans le 8. Chant de ſon Poëme avec tant de force & tant de vivacité, qu'il n'eſt point étonnant de méconnoître ſon rival. Le Demon qui a pris la figure de Venus prend encore celle

de

Digitized by Google

de *Theone* confidente d'Albionne, dont la beauté doit triompher de la fierté de Clovis. Theone engage le Roi Taxandre, Oncle de la Princeſſe, à implorer la protection de Clovis en l'aſſurant qu'il ſera charmé de la retablir ſur le trône d'Angleterre, uſurpé par *Ovene* ſon tuteur. Tandis que Clovis eſt occupé à faire conſtruire un Pont ſur le Rhin, Taxandre, Albionne & Theone arrivent au Camp, la beauté de la Princeſſe excite une admiration génerale. Le Roi & la Princeſſe haranguent ſucceſſivement Clovis, qui ému *par deux beaux yeux en pleurs*, leur donne les plus belles eſperances, & ordonne qu'ils ſoient traités d'une maniere digne de leur rang. Ce ſecond Chant eſt aſſez varié, mais l'air de Roman que le Poëte y a répandu le rend inſipide.

Le 3. Chant commence par un feſtin donné à Albionne & à Taxandre, le vin de Rhin a entiérement ſaiſi l'imagination du Poëte; il eſt verſé par de nombreux échanſons, qui ont pour Chef l'Amour ſous la figure de *Segeſte*, que le Poëte fait dormir dans ſa tente. Les Demons des plaiſirs qui préſident à cette fête avoient empruntés les traits des enfans élevés à la Cour. Le Poëte ne nous apprend pas où ces enfans étoient dans ce moment: pourquoi ne les faire pas dormir ainſi que *Segeſte*. Ces génies folatrent aſſez plaiſamment, l'un joue avec l'épée de Clovis, l'autre met ſon caſque avec un ris moqueur: c'eſt dommage que ce trait ne ſoit pas ancien, & qu'au lieu d'être imité de Virgile

Digitized by Google

gile & d'Homere, il soit emprunté de M. de *Voltaire*. Le Bouclier amuse principalement ces aimables Demons, Albionne jusqu'alors occupée de son cher Clovis, y remarque un heros qui ressemble parfaitement à son amant: elle en demande le nom. Clovis lui apprend que c'est Francus. Ingenieux à faire succéder le plaisir de la conversation à celui de la bonne chere, il prend de là occasion de raconter les avantures de cet antique heros dont il se fait honneur de descendre. Ce qui fait voir le bon sens du Poëte, c'est la description longue & détaillée d'une peste arrivée plusieurs Siécles avant Clovis. M. de Saint-Didier n'a point craint qu'on reprochât à son Heros d'être un ennuieux babillard.

Dans le 4. Chant le Poëte s'est proposé pour modele le 4. Livre de l'Eneïde où Virgile décrit les amours de Didon & d'Enée. Albionne & Clovis font une partie de chasse. L'inaction de Venus qui a fait les apprets de ce divertissement est une idée particuliere à M. de Saint-Didier. Clovis est attaqué par un sanglier, Albionne animée par sa passion vient à son secours, le danger qu'elle court redouble la tendresse du Heros. Il jure de la retablir sur le trône. Falloit-il avoir recours à Venus pour prendre une passion si languissante? Les Soldats instruits des amours de leur Roi sont prets à se soulever; Sigebert, le Nestor du Poëme, les appaise. L'orage à peine fini on apprend que les Anglois lassez de la tyrannie d'*Ovene* l'ont mis à mort, & qu'ils veulent Albionne pour leur Rei-

Digitized by Google

Reine. Sigebert & l'Egliſe ou l'aſſemblée des Fideles empêchent Clovis d'épouſer la Princeſſe, qui ſe voiant mepriſée, jure de ſe vanger. Dans ſon dépit elle avoue que ſa paſſion été uniquement fondée ſur l'intérêt de ſa grandeur, & Clovis, comme un preux paladin, renonce à l'eſperance d'un himenée qui ne lui offre plus de gloire.

Nôtre Poëte Chevalier n'a pas été heureux dans cette imitation. Virgile, qui a travaillé de génie dans cette partie de l'Eneïde, a épuiſé les traits de l'éloquence paſſionnée. La paſſion de Didon eſt peinte avec les couleur les plus vives & les plus délicates. Quel art, quelle fineſſe dans la maniere dont il developpe la naiſſance & le progrez de l'amour! Qu'on confronte les diſcours de la Sœur de Didon & de Theone, qui jouënt le même rôle, on trouvera dans le Poëte Latin une image des inſinuations artificieuſes d'une dangereuſe confidente, & dans le Clovis un portrait d'une confidente mal habile, dont les paroles ſont toutes de glace. Il eſt étonnant qu'un Démon ait ſi peu d'eſprit. Un ſeul vers que M. de Saint-Didier à pris du Poëme de la Ligue, exprime une idée vive.

Dans l'erreur cependant où ſon cœur l'abandonne,
Clovis n'entend, ne voit, ne connoit qu'Albionne.

M. de Voltaire à dit avec plus de feu & d'énergie:

Sa

Digitized by Google

Sa vertu l'abandonne & son ame enivrée,
N'aime, ne voit, n'entend, ne connoit que
d'Etrée.

Les Demons s'assemblent dans le 5. Chant pour empêcher le passage du Rhin. Junon intereſſe dans cette querelle le génie qui préside à la source de ce fleuve. Les Naïades font la même chose dans l'Epitre 4. de M. *Despreaux* où il décrit sur le ton d'Homere le passage du Rhin. L'Auteur du Clovis a essaié d'imiter la fiction entiere, mais il a eu l'humilité de ne point s'élever au dessus de l'original, qu'on retrouve à peine dans la Copie. Ce nouvel obstacle est surmonté par l'Egliſe, qui tranche toujours le neud.

Alecton, qui seme la discorde, fait naître dans le 7. Chant un Combat entre Segeste & Franmon, le premier est mis à mort. Cet incident qui n'est point preparé jette de la confusion. Elle prend ensuite la figure de Franmon pour persuader à *Calaric* amant de Lantide, que *Renomain* son rival est plus heureux que lui. Ces deux Heros en viennent aux mains, un nuage envoié par l'Egliſe trompe leur fureur. Clovis, que la mort de Segeste a laissé tranquille, arrête ces desordres, Frammon qui en est trouvé l'Auteur est chargé des fers. Calaric inquiet du sort de ce seditieux, qui est son ami, est agité pendant la nuit: il vient ouvrir son cœur au Sacrificateur Clidas, qui après l'avoir convaincu de la neceſſité d'obéir à Clovis, juge

à

Digitized by Google

à propos d'offrir un Sacrifice à Mars pour rappeller la raison égarée de ce Prince. Le Prêtre trouve au pied des autels les Chefs & les Soldats, qui lassés de tant de traverses veulent interroger l'oracle sur leurs destins. Mars plus puissant qu'Apollon, dont le Poëte à dit que *les Oracles sont muets*, répond que les Francs seront victorieux lorsqu'ils auront immolé une victime du Sang de Francus.

C'est dans le 7. Chant que Mars déclare dans la nuit à l'interprête de ses volontés, qu'il veut le Sang de Lantide. Clidas plein du Dieu qui le possede nomme hautement la Princesse. Clovis & les amans de Lantide s'opposent à ce cruel Sacrifice. Clidas & la Princesse le demandent; ces differens mouvements forment un contraste touchant. Sigebert, qui a accompagné Albionne, arrive, interprête l'oracle pour lui: mais le Sacrificateur leve déja le glaive pour fraper l'innocente victime. La Justice descendue du ciel arrête son bras, & calme les esprits seditieux. Le seul Franmon qui se dit issu de Francus, veut immoler la Princesse; mais il est mis à mort. Alors Clidas déclare que l'oracle est accompli, mais comment cela peut-il se faire, puisque Mars a nommé *Lantide*? Il faloit conserver à l'oracle un air d'obscurité.

Enfin dans le dernier Chant Clovis suivi d'Aurele va trouver un venerable Druïde qui par la puissance du ciel lui rend présent l'avenir. Après avoir passé par un antre obscur, séjour de la haine, de l'orgueil, de l'ambition

Digitized by Google

tion &c., ils arrivent dans une pleine riante, où le Druïde lui peint les Rois les plus fameux de la Monarchie. Ce n'eſt pas ſeulement Virgile que le Poëte Chevalier à eu en vuë; en liſant le premier & le ſixiéme chant du Poëme de la Ligue, on verra qu'il ſe fait honneur d'imiter M. de Voltaire.

Quiconque à lu *Homere*, *Virgile* & le *Taſſe* reconnoitra que M. de Saint-Didier à eu envie de les imiter. C'eſt au public à décider ſi ces imitations ſont des larcins ingenieux, ſi le Poëte a eu le talent de s'approprier les penſées de ces excellens Auteurs, en emploiant de nouveaux embelliſſemens, ou s'il eſt du nombre „ de ces Poëtes médiocres, qui, pour me ſervir des termes du „ Commentateur de M. *Despreaux*, ne font „ que rapporter des paſſages ſans y rien mêtre du leur, que la ſimple Traduction, „ n'aiant ni aſſés d'adreſſe ni aſſés de feu „ pour fondre la matiére, & qui, ſelon la penſée de nos meilleurs Ecrivains, * ſe contentent de la ſouder groſſierement, & la ſoudure paroît. On diſtingue l'Or des Anciens du Cuivre des Modernes.

Le nouveau Poëme n'a pas fait une fortune brillante, le petit nombre des faits communique à la narration une langueur, que l'exacte verſification ne ſauroit diminuer. Dans huit chants, Clovis eſt attaché à conſtruire un Pont. Les Epiſodes n'intereſſent pas, parceque le Poëte ne ſait pas l'art de remuer les

* *D'Ablancourt, Lett. I. à Patru.*

Digitized by Google

les passions. Les Heros n'ont point des qualités qui les distinguent, la valeur de Clovis n'est pas differente de celle des autres Chefs ; en général les Caracteres ne sont point décidés & n'affectent pas vivement. Les vers ne sont point frapans, il y en a peu qu'on se fasse un plaisir de retenir : s'il y a quelque élegance, c'est une élegance seche & glacée. Le Systeme fabuleux a été peu goûté. En général il paroit que la Metamorphose des Dieux du Paganisme en Demons peut se concilier avec le Systeme de la Religion Chrêtienne ; mais dans le détail elle devient insupportable. Quoi de plus gracieux que *Venus* dans le Systeme du Paganisme ? Mais en même tems ces graces disparoissent, des qu'on nous dit que cette divinité est précisement un Demon. L'imagination ne peut se familiariser avec ces nouveaux objets. Nous sommes ici l'Eco du Public, qui a vu avec surprise qu'un personnage purement allegorique préside au dénouement du Poëme. Nous aurions eu tort le penchant à louer un ouvrage qui part d'un Auteur estimable par sa politesse.

Digitized by Google

Utrùm jure an injuriâ, Galli levitatis accu-ſentur. Oratio habita VII Kalendas Februarias, Anno 1725 in Regio Ludovici Magni Collegio. A P. Carolo Porée, *Societatis ejuſdem Sacerdote.* Pariſiis *Sumptibus Fratrum Barbou* 1725. in 4. p. 40. *C'eſt-à-dire* : Diſcours où l'on examine ſi on a tort ou raiſon d'accuſer les François de legereté, prononcé dans le College de Louïs le Grand par le P. Charles Porée de la Compagnie de Jeſus. A Paris chez les Freres Barbou.

QUoique l'Orateur tâche ordinairement de réünir l'inſtruction & le plaiſir de ſes Auditeurs, il lui eſt permis de diviſer ces deux objets : mais ſoit qu'il prenne le ton didactique, ſoit qu'il ne cherche qu'à plaire, il doit bannir de ſes diſcours, l'affectation, le jeu des mots, un ſtile fardé, heriſſé de pointes & d'epigrammes, une préciſion enigmatique, un entaſſement d'antitheſes. Borné à l'inſtruction, il doit s'en tenir aux ornemens que demande une eloquence mâle & nerveuſe ; & quand le plaiſir de ſes auditeurs fait ſon objet principal, les graces legeres, un ſtile fleuri, les ſaillies d'une imagination riante ſont alors de ſaiſon ; mais tout doit porter l'empreinte de la Nature, dont l'eloquence eſt une imitation choiſie.

C'eſt du choix du ſujet que dépend principalement le ſuccez du diſcours, ainſi l'Orateur ne ſauroit être trop attentif à rendre le

Digitized by Google

ſujet intéreſſant. La plupart des Auditeurs ne ſont pas en état de ſaiſir l'art de la compoſition, les fineſſes de l'expreſſion, le mélange ingenieux des figures; mais l'intérêt de la matiére les frape tous, ſoutient leur attention, & les prévient en faveur de l'Orateur. Il ne faut point douter que cette conſideration n'ait déterminé le P. *Porée* à examiner *ſi on a tort ou raiſon d'accuſer les François de legereté*, perſuadé que l'importance du ſujet étoit ſeule capable de lui concilier la bienveillance de ſes auditeurs, intereſſés à reconnoître la bonté de ſa cauſe. Avoüons auſſi, que l'Orateur a manié ce ſujet avec tant d'eſprit & de fineſſe, qu'on ne penſe pas à entrer dans l'examen des preuves, on eſt entrainé par le plaiſir de lire je ne ſai combien de jolies choſes.

Le P. *Porée* obſerve d'abord que de tout tems on a attribué à chaque peuple un génie & un caractere particulier; ainſi les anciens ont donné en partage la molleſſe aux *Syriens*, la cruauté aux *Thraces*, la ſtupidité aux *Beotiens*; c'eſt à leur imitation que les Peuples de l'Europe ſe ſont déſignez par des traits particuliers. On donne, dit-il, aux *Anglois* une valeur feroce, aux *Eſpagnols* une hauteur magnanime, aux *Italiens* une politique fourbe, aux *Allemands* la peſanteur d'eſprit & la force du corps, aux *François* l'inconſtance & l'ingenuité. L'Orateur laiſſant aux autres peuples le ſoin de leur apologie, ſoutient que les François ſont conſtans, quand il le faut, & inconſtans & legers quand il

eſt

Digitized by Google

eſt permis de l'être: *Conſtantes ubi decet, leves ubi licet.* Ainſi la conſtance bien placée, & l'inconſtance permiſe ſont les deux parties de ce diſcours.

Pour prouver la premiére, le P. Porée expoſe les traits qui décelent la conſtance & l'eſprit ſolide d'une Nation; elle garde, dit-il, la forme primitive du Gouvernement, ne ſe dément ni dans la profeſſion des armes, ni dans l'obſervation des Traités, ni dans le culte de la Religion. Les François ont ſignalé leur conſtance ſur ces quatre points.

Quels peuples, ajoute l'Orateur, ont conſervé plus longtems, & plus immuablement la conſtitution premiére de l'Etat? Seroient-ce les Hebreux? qui ennuiés d'être gouvernés immédiatement par le Seigneur, ont ſucceſſivement éprouvé la domination des Capitaines, des Juges & des Rois. Peuple, continue-t-il, qui après avoir renoncé le meilleur de tous les maîtres, a merité de ſubir quelquefois le joug des plus méchans. *Digni qui dominos interdùm paterentur peſſimos, quoniam dominorum longè optimum abdicaſſent.*

Seroient-ce les Romains? qui jaloux d'une liberté qu'ils ne connoiſſoient pas, ont été gouvernez par des Rois, par des Conſuls, par des Tribuns ou des Dictateurs, par des Empereurs & enfin par des Tirans. Nation digne de trouver de tems en tems l'eſclavage en cherchant la liberté par toute ſorte de moyens legitimes ou illicites. *Digni qui libertatem per fas & nefas inquirendo, Servitutem aliquando reperirent.*

Digitized by Google

Seroient-ce les Venitiens ? qui éclairés dans leur amour pour la liberté ont fondé sur le sable mouvant un Etat ferme & solide. *Qui libertatis scientes ac studiosi, Rempublicam in arenâ mobili posuerunt firmissimam :* mais ils ont, poursuit l'Orateur, plus facilement arrêté les bruits de la mer, que les murmures du peuple, flotans ainsi entre la Democratie & l'Aristocratie, jusqu'à ce que les Grands se sont enfin emparés du Commandement. Peuple qui pourroit peut-être disputer avec nous sur la durée de l'Etat, pourvû qu'il nous cedât la stabilité de la forme. *Digni fortasse, qui nobiscum de imperii diuturnitate contendant, modò de Stabilitate formæ concedant.*

Le P. Porée fait passer ainsi en revuë les Anglois, les Espagnols & les Allemands : il trouve parmi ces peuples de grandes variations dans la forme primitive du Gouvernement ; il finit chaque détail par sa chute ordinaire, *Digni* &c., elle est seulement variée par les differentes idées qu'il a soin d'y attacher.

La Nation Françoise lui offre seule une forme immuable de Gouvernement. Sa liberté a toujours consisté à obéir à son Roi ; Digne par consequent d'être autant superieure aux autres Nations, par l'immutabilité du Gouvernement, qu'elle l'est par la perpetuité de son obéissance ; *Digni qui tantùm reliquis gentibus præessent immutabilitate Regni, quantùm obsequii perpetuitate antecellunt.*

Pour

Digitized by Google

Pour faire voir, que cette immutabilité a uniquement sa source dans le genie des François, il observe que les Revolutions qui ont coutume de la troubler, n'ont pas été moins frequentes parmi nous que parmi les autres Nations. Cependant à peine a-t-on vû un ou deux Rois détronés: la forme de l'Etat est toujours demeurée la même.

Rien n'a plus contribué à faire briller l'esprit de l'Orateur, que la fermeté des François à ne point laisser enfreindre la Loi *Salique*, qui exclut les femmes de la Couronne. Il emploie même des traits dont le beau sexe pourroit s'offenser; mais heureusement les discours est en latin. Oserons nous en traduire quelque chose? Que les autres Peuples, dit le P. Porée, soient esclaves des femmes, qu'ils soumettent l'esprit mâle à l'esprit feminin, la Nation Françoise, née pour donner des Rois, & qui ne sait point obéir à des Reines, ne se soumettra jamais au joug que le beau sexe voudra lui imposer. Le Sceptre en passant par les mains des femmes, devient en quelque façon mépriſable & incapable de contenir l'esprit mâle des François. *Serviant aliæ gentes fœminis & animos viriles fœmineo subjiciant ingenio, ... nunquam se muliebri jugo submittet gens Gallica; ... gens Populis Reges dare nata, Reginis parere indocilis* &c. L'Orateur n'a pas manqué de rappeller la vigueur avec laquelle les François soutinrent cette loi contre les efforts d'Edoüard VI. (il a voulu dire Edoüard III.)

Digitized by Google

La Conſtance des François ne s'eſt pas moins ſignalée dans la guerre : ils ont batu les nations les plus aguerries, emporté les places les mieux fortifiées par l'art & par la nature, & ſoutenu les efforts de l'Europe liguée contre eux. Le P. Porée attribuë à cette fermeté guerriere la durée de la Monarchie Françoiſe : il obſerve doctement qu'elle a duré plus longtems que la plupart des empires anciens.

La conduite de nos Rois en pluſieurs occaſions juſtifie nôtre conſtance dans l'obſervation des Traités. Jean, qui avoit été priſonnier en Angleterre, y retourna pour prendre la place du Duc d'Anjou, qui aiant été donné en ôtage à Edouard pour l'exécution du Traité de Bretigny, s'étoit furtivement retiré en France. Le P. Porée appelle ce Roi, *le Rival de Regulus* ; cependant pluſieurs ont cru que la veritable cauſe de ce voyage étoit l'amour de ce Prince pour une Dame Angloiſe. Nous paſſons ſous ſilence les autres exemples que cite l'Orateur : ils n'ont pas tous un rapport direct à ſon ſujet.

Le dernier trait qui caracteriſe le genie ſolide d'une Nation, eſt le culte non interrompu de la veritable Religion. La France peut ſe vanter de l'avoir conſervé invariablement. Tandis que l'univers étoit infecté de l'Arianiſme & de l'Eutychianiſme, Clovis ſe garantit lui & ſes ſujets de ces deux erreurs. Le P. Porée cite à ce ſujet le fameux paſſage de S. *Jerome* ſur les progrés de l'Arianiſme : ſon Commentaire eſt plus oratoire que Theo-

Digitized by Google

ologique. Le Monde Chrêtien, dit-il, avoit ſurpris d'être devenu tout d'un coup Ar- ; mais voici un miracle bien plus grand lus excellent. La France eſt Catholique, dis que l'univers eſt ou Eutychien ou Ar-. *Admiratus erat orbis Chriſtianus, ſe ito factum eſſe Arianum; en majus me- que miraculum! Gallus in orbe Ariano Eutychiano Catholicus.*

Pour aſſurer aux François ce genre de ſu- riorité ſur les autres peuples de l'Europe, Orateur fait la peinture des maux que la upart ont fait à la Religion, tandis que la rance a pourſuivi à feu & à ſang deux he- ſies nées dans ſon ſein, celle des Albigeois de Calvin. Nous ne ſavons ſi les Théo- giens Anglois conviendront de ce que dit P. *Porée. Anglia, hodie inter varia Re- gionum ſimulacra ita fluctuas anceps & du- ta, ut Religionem reſpuas nullam, nec ullam etineas.*

L'Orateur finit cette premiére partie par peinture du zèle avec lequel le Pape, le oi, les Princes, les Cardinaux, les Evê- ues & les gens de bien conſpirent à la rui- e du *Janſeniſme*, dont la France ne doit plus raindre ni *les ſifflemens* ni *les ſoupirs*.

Le P. Porée, dont l'eſprit penétrant ſaiſit les rapports dans les idées qui paroiſſent es plus éloignées, juſtifie en général la *lege- reté* des François, par la *legereté* de la dan- ſe & de la courſe, qu'on ne s'eſt jamais avi- ſé de condamner : pourquoi, dit-il, parce qu'elle eſt permiſe. Il faut être verſé dans

Digitized by Google

la Logique oratoire pour sentir la force d cet argument : l'équivoque du mot Latin *le vis* l'a occasionné.

Après avoir posé un principe si concluant le R. P. reconnoit l'inconstance des Fran çois, dans le langage, dans les habits, dan les batimens & dans les jeux. Voici commen il la justifie.

A l'égard des changemens auxquels nôtr langue est exposée, il observe que toutes le langues vivantes ont le même destin ; ceu que nous faisons tournent toujours à nôtr avantage, parce que nous sommes, dit-il inconstans par industrie & par sagacité Pour ne laisser aucun doute là dessus, il fai voir la superiorité du langage moderne su l'ancien. Si l'on croît nôtre Rheteur en ôtan aux Fran çois la liberté de créer & d'annéan tir des expressions, la langue Françoise ren treroit dans sa premiére indigence, au lieu qu'à l'aide de leur legereté, elle s'enrichira tous les jours & deviendra non seulement la *Princesse* de toutes les langues ; mais encore la langue de tous les *Princes*. *Locupletabitur in dies . . . nec . . . solùm erit omnium linguarum Princeps, sed omnium quoque linguarum principum.* Nous nous sommes assujetis à une traduction litterale, afin de rendre plus sensibles aux Lecteurs les agrémens de l'antithese.

Pour ce qui regarde les habits, nôtre Orateur convient, que les étrangers auroient raison de nous blamer, s'ils attaquoient précisement le luxe qui s'est indistinctement glissé dans

dans toutes les conditions ; mais en quoi ils ont tort c'eſt d'en critiquer la forme & la couleur. Pourquoi, ajoute-t il, ingénieuſement, ne nous ſera-t-il pas permis de copier la nature, qui prend tantôt une couleur, tantôt une autre, qui habille la terre de noir pendant l'hiver, de vert pendant le Printemps, de jaune pendant l'été, & de pourpre pendant l'automne. *Nam cur homini non liceat naturam æmulari, quæ nunc hos nunc illos induit colores & terram nobis objicit atratam hieme, viridantem verno tempore, flaveſcentem æſtate, autumno purpuraſcentem.* L'uniformité ſtable de couleur nous mettroit de niveau avec les oiſeaux & le reſte des animaux. (malheureux donc ceux qui par leur état ſont condamnés à porter toujours le même habit, puiſque par là ils reſſemblent aux oiſeaux) La nature a laiſſé à l'homme la laine & la ſoye pour s'ajuſter à ſon gré. Presque tous les Peuples, continuë noblement l'Orateur, ont profité de cette faveur, mais comme des Laquais qui craignant de changer la couleur deſignée par leurs maîtres, portent par tout les marques de leur eſclavage. Nous ſommes les enfans libres de cette bonne mere, le changement d'habits eſt le ſigne perpetuel de la liberté qui eſt née avec nous. *Iſto quidem parentis optimæ beneficio uſi ſunt populi plerique omnes, ſed plerumque ut ſervi, qui præſcriptum ab hero veſtis colorem mutare veriti, ſervitutis ſuæ inſignia corpore circumferunt : nos verò ut ingenui & liberi, qui habitum mutantes ad libitum, congenitæ li-*

Digitized by Google

bertatis ſigna paſſim exhibent. Que d'eſprit! Que de naturel!

Nos differentes modes ont toujours des nouveaux agrémens. Le P. Porée excepte celles que le beau ſexe met en vogue, ne voulant pas être ſon apologiſte; cependant la defenſe des Dames n'étoit point fort difficile, puiſque par leur changement continuel dans la forme & dans la couleur des habits elles reſſemblent moins aux oiſeaux, & aux Laquais, & imitent plus parfaitement la varieté de la nature. Nôtre inconſtance ſur ce point à été ſi heureuſe, qu'elle a proſcrit toutes les modes génantes. Enfin, ajoute l'Orateur, à force de changement, nous nous ſommes fait un habit qui ſied bien dans le logis & au dehors, ſortable dans la guerre & dans la paix, commode pour l'action & pour le repos, qui monte juſqu'à la gorge ſans l'étouffer, qui deſcend juſqu'aux genoux ſans trainer, qui couvre les bras ſans les charger, qui preſſe les côtés ſans les ſerrer, qui voile la taille ſans la deguiſer. *Mutatione crebrâ eò tandem pervenimus ut veſtem habeamus, domi decentem & foris, bello idoneam & paci, otio habilem & negotio; quæ ſic aſcendat ad fauces ut non obſtruat; ſic deſcendat ad genua ut non defluat, ſic operiat brachia ut non oneret; ſic adſtringet latera ut non comprimat, ſic velet ſtaturam ut non diſſimulet.* Voilà ce qu'on appelle une deſcription de main de maître.

Il a été facile au R. P. Porée de juſtifier nôtre inconſtance dans les Batimens, il n'en a coûté

Digitized by Google

té qu'une double deſcription d'une maiſon ancienne & d'une moderne, ce qui fait un joli contraſte. L'Orateur promène ſes auditeurs dans tous les appartemens ſans leur épargner le détail de la porte, de l'eſcalier, des fenetres, & du toit ; pour rendre la preuve complete, il donne un plan bien détaillé d'une maiſon de campagne ancienne & d'une moderne. Il étoit impoſſible que l'Orateur ſortit de là ſans nous parler de feſtin : il nous apprend que les mets, les ragouts, les ſauſſes, tout, excepté le vin, ſe reſſent de nôtre gout pour la nouveauté. La partie de jeu vient enſuite, la tranſition ne ſauroit être plus juſte : le P. Porée ſe déclare ſans héſiter pour le jeu, & y blame ſeulement tout ce qui dans le jeu n'eſt pas jeu, c'eſt-à-dire ce qui le rend incommode & deſagreable. Si le jeu, dit-il, conſerve la nature du jeu, il doit être *leger*, & il eſt permis d'y être *leger*. *Si ludus naturam ludi retinet, ipſum oportet eſſe levem, & in eo levem eſſe licet.*

L'Orateur, qui donne des leçons pour gouter tout le plaiſir du jeu, eſt plus auſtére à l'égard de la danſe & de la muſique, il en exclut une molle élegance, & ne permet qu'une gracieuſe ſeverité. *Nolim equidem in cantum vel ſaltatum induci mollem elegantiam, malim venuſtam ſeveritatem.* Ce précepte ſur les plaiſirs eſt digne d'un Philoſophe. Nôtre Rheteur finit par exhorter les étrangers à ne plus nous faire un crime de nôtre inconſtance, puiſque nous ſavons l'allier avec la ſolidité & la gravité, qu'ils eſti-

Digitized by Google

eſtiment tant. Les morceaux que nous avons cité ſuffiſent pour décider du mérite de la Latinité : c'eſt par tout la même eloquence, le même ſtile, *le même eſprit : en un mot*, c'eſt toujours l'ingenieux P. Porée.

Relation du ſuccez de l'Inoculation de la petite Verole dans la Grande Bretagne, par Mr. Jurin Docteur en Medecine & Lecteur d'Anatomie à Surgeons-Hall. Traduit de l'Anglois. Cet Ouvrage eſt augmenté d'un diſcours préliminaire ſur la petite Verole, & d'une diſſertation ſur la tranſpiration par Mr. Noguez Medecin de Paris. A Paris chez Noël Piſſot, quai des Auguſtins à la Croix d'or. 1725.

MR. Noguez s'eſt érigé depuis quelque tems en interprete François de toute la Medecine étrangere, le plaiſir qu'il trouve à traduire fait, qu'une verſion qu'il donne au Public, eſt bientôt ſuivie d'une nouvelle. Ce docte travail auroit encore plus de prix, ſi ce ſavant traducteur daignoit s'abaiſſer au ſoin du ſtile & du langage.

La relation du ſuccez de l'inoculation de la petite Verole en Angleterre eſt précedée d'un diſcours préliminaire auſſi long que la relation même. Ce diſcours eſt une ſuite de reflexions ſur la petite verole, qui tendent preſque toutes à montrer les avantages de l'inoculation, & à faire entendre qu'on devroit en admettre la pratique en France.

Comme Mr. le Médecin Noguez paroit n'avoir

Digitized by Google

n'avoir écrit que pour les gens de sa profession ; il a supposé avec raison, que le terme d'*inoculation* leur étoit connu, & qu'ils savoient tous de quelle maniére elle se pratique : mais comme nous écrivons pour toute sorte de personnes, nous dirons que par ces mots *inoculation de la petite verole*, l'on entend l'art de communiquer cette maladie à un autre à qui on veut la donner, & on la communique en cette sorte. Lorsque les pustules d'une personne qui a la petite verole sont en maturité, on en ouvre deux ou trois : on trempe deux petits plumaceaux de charpie dans la matiere de ces pustules ; & aiant fait avec une petite lancette une incision dans la partie charnuë d'un bras & d'une jambe de la personne que l'on veut inoculer, on aplique sur ces deux incisions un des deux plumaceaux, que l'on y laisse pendant 24. heures, & l'on lui communique ainsi la petite verole.

Mr. Noguez prétend que la petite verole communiquée par l'inoculation est beaucoup moins dangereuse, que celle qui vient naturellement. 1, Parce que dans l'inoculation, l'on choisit toujours un sujet jeune, sain & bien constitué. 2. Parce que l'on dispose ce sujet par des saignées, des purgatifs &c. 3. Parce que ce sujet prévenu, que la petite verole communiquée par l'inoculation n'est pas dangereuse, n'a point cette peur de la mort, qui est une des principales causes qui rendent sa petite verole mortelle : Car, ajoute l'Auteur, une chose qui semble prouver

que

Digitized by Google

que rien n'eſt plus pernicieux que la peur dans la petite verole, eſt *qu'autrefois l'on ne craignoit point cette maladie à Paris, & qu'elle y faiſoit beaucoup moins de ravage qu'à préſent.* Cette raiſon, que Mr. Noguez repete dans un autre endroit, n'eſt guére convaincante. On pourroit retorquer l'argument, & lui répondre, que l'on ne craignoit point cette maladie, parce qu'elle ne faiſoit pas beaucoup de ravage. Cette conſéquence paroit plus naturelle.

L'Auteur dit que la petite verole eſt une maladie nouvelle en Europe, qu'autrefois inconnuë aux Grecs elle nous a été apportée par les Arabes, & *qu'il y a grande apparence, que depuis les Arabes, nos Corps ſe ſont imprégnez d'une matiére diſpoſée d'une façon toute particuliére, & propre à exciter cette maladie.* Il eſt vrai que cette maladie n'eſt pas fort ancienne en Europe; mais elle n'eſt pas auſſi nouvelle que quelques médecins ſe l'imaginent. Sans doute que par les Arabes Mr. Noguez entend les Maures ou Sarraſins, lorsqu'ils vinrent conquerir l'Eſpagne. L'on doit convenir que c'eſt ſeulement depuis ce tems-là que ce mal devint plus populaire & plus frequent: mais cette maladie s'étoit déja fait ſentir en France deux ſiécles auparavant, ſuivant la remarque de pluſieurs ſavans & entre autres de Mr. Huet, qui ne croit pas qu'on puiſſe raiſonnablement raporter qu'à la petite verole cette maladie qui en 520. fit tant de dégat en France ſous le regne de Childebert, & que Gregoire de Tours, Auteur

Digitized by Google

teur contemporain Liv. 6. Chap. 14. décrit par ces mots : *Cum puſtulis & veſicis, quæ multum populum affecerunt morte.*

Mr. Noguez examine enſuite la nature de la petite verole, en combien de manieres elle ſe communique, & comment ſe fait cette communication : après avoir expliqué la cauſe qui produit la fiévre de la petite verole, il rend raiſon des autres ſymptômes de cette maladie, qui ſont tous, ſelon lui, une ſuite de la violence plus ou moins grande de la fievre.

Quoiqu'il y ait de petites veroles épidemiques, plus mortelles les unes que les autres, & plus dangereuſes en certaines années, il n'admet pourtant point differentes eſpeces de petite verole, qui eſt toujours la même ; & il n'attribuë le plus ou le moins de malignité de cette maladie, qu'aux alimens, à la boiſſon &c., & aux diſpoſitions particuliéres de l'air qui change preſque toutes les années.

Si l'inoculation de la petite verole à trouvé en Angleterre des Partiſans & des Aprobateurs, elle y a auſſi des ennemis declarez, qui veulent que non ſeulement la pratique en ſoit dangereuſe, mais même criminelle. Mr. Jurin n'écrit, dit-il, la relation du ſuccez qu'elle y a eû qu'en écrivain qui n'épouſe aucun parti, & il promet d'en faire de même chaque année, juſqu'à ce que la pratique de l'inoculation ait été ou entiérement établie, ou abſolument détruite par des experiences fidellement rapportées.

Mr.

Digitized by Google

Mr. Jurin n'examine point s'il y à du crime dans la pratique de l'inoculation ; convaincu au contraire qu'il n'y en a pas, il réduit toutes les contestations sur cette matiére à deux points principaux. Le premier est de savoir, si la petite verole communiquée par l'inoculation garantit celui à qui on l'a donne, en sorte qu'il ne soit plus en danger de l'avoir une seconde fois : & le deuxiéme, si le péril qu'on court dans l'inoculation est de beaucoup moindre, que celui qu'on court, lorsqu'on a naturellement la petite verole : d'où il conclut que si l'affirmative de ces deux propositions est véritable, on ne doit point balancer d'en admettre la pratique.

A l'égard de la premiére question, Mr. Jurin assure qu'on a fait à dessein plusieurs épreuves sur des enfans & des personnes avancées en âge, qui avoient eû la petite verole par l'inoculation. On les a obligez non seulement d'aprocher des personnes actuellement malades de la petite verole ; mais même de les toucher, de les soigner, & de coucher dans le même lit. Cependant on n'a point appris jusqu'à présent, qu'il y en ait eû aucun, qui après avoir eû la petite verole par l'inoculation, l'ait eûë une seconde fois par la voïe naturelle : & même quand dans la suite il s'en trouveroit un ou deux exemples parmi un grand nombre de personnes inoculées, on ne devroit pas pour cela en rejetter la pratique : parce que n'y aiant point de preuve certaine, qu'une même personne ne puisse naturellement être attaquée deux fois de

Digitized by Google

de la petite verole; on ne doit point esperer, que celui qui a eû la petite verole par l'inoculation soit plus a l'abri de l'avoir une seconde fois, qu'un autre qui l'a eûë par la voie naturelle.

Quant à la seconde question, qui est de savoir, si dans l'inoculation il y a beaucoup moins de danger, que dans la petite verole naturelle; l'Auteur de la relation dit s'être transporté dans plusieurs villes pour y examiner les extraits mortuaires depuis quarante deux ans; & après avoir fait en toute maniére des perquisitions exactes, il a trouvé que sur 37 personnes malades de la petite verole, il en meurt 6.: qu'au contraire sur 452. personnes, qui ont eû la petite verole par l'inoculation, il n'en est mort que 9, & encore ne doit-on point attribuer absolument la cause de la mort de ces 9. personnes à l'inoculation, suivant la relation que l'Auteur donne de leur maladie & de leur mort.

Mr. Jurin a ajouté en faveur de ceux qui voudroient mettre l'inoculation en pratique, une description de ce qu'il faut faire, & de ce qu'on observe ordinairement dans l'operation. Les curieux sur ce point pourront avoir recours à la relation même.

La dissertation sur l'insensible transpiration, que Mr. Noguez a mis à la fin, n'est qu'un abregé d'un ouvrage Latin qu'il promet de donner dans peu au public.

Il a divisé son ouvrage en 4. parties: dans la premiére il montre que reélement nôtre

Digitized by Google

Corps tranſpire, & il en tire la preuve des experiences ſuivantes.

1. Si en hiver l'air en ſortant des poumons va fraper ſur la ſurface d'une glace; on obſerve une eſpece d'humidité qui s'attache au verre, qui eſt ſans doute la matiére de la tranſpiration.

2. Si aiant mis le bras nud dans un vaiſſeau de verre bien tranſparent, on l'y tient quelque tems, en empéchant que l'air externe entre dans ce vaiſſeau; on remarquera une humidité qui ſe ramaſſe & s'attache à la ſurface du verre: on y voit même quelques petites goutes d'eau; ce qui ne ſauroit venir que de la tranſpiration.

3. Si venant d'être raſé, l'on aproche du viſage dans un beau ſoleil quelque choſe de bien blanc; l'on verra en regardant l'ombre du viſage, une eſpece de brouillard qui s'éleve.

4. Si nous peſons nôtre Corps, les alimens que nous prenons, & ce que nous rendons par les voïes ſenſibles, nous verrons à la balance, que nôtre Corps tranſpire conſiderablement: car le poids des évacuations ſenſibles étant de beaucoup inferieur à celui des alimens, & le poids du Corps n'aiant pas augmenté du tout dans l'eſpace de 24. heures; il faut abſolument que le ſurplus des alimens ou l'équivalant des matiéres qui compoſent le Corps ſe ſoit diſſipé d'une maniére inſenſible.

Aiant prouvé par ces obſervations que nos Corps tranſpirent, il s'attache enſuite à démontrer que la tranſpiration eſt une

Digitized by Google

ſuite neceſſaire des loix de l'économie animale.

Dans la ſeconde partie, il s'aplique à connoître la nature, & la quantité de la matiére qui tranſpire: pour parvenir à cette connoiſſance il éxamine les parties ſolides & fluides de nôtre Corps; & comme toutes les parties de nôtre Corps viennent du ſang, le ſang du chyle, & que le chyle ſort & ſe ſepare des alimens ſolides & fluides; pour connoître la nature de ces parties il éxamine celles des alimens. Or comme toutes les particules des ſubſtances qui nous ſervent de nourriture ne ſont que de l'eau, de l'air, du feu, de la terre & du ſel, & que toutes les parties de nôtre Corps ne paroiſſent compoſées que de ces cinq differentes ſubſtances combinées de pluſieurs maniéres: il conclut que la matiére de la tranſpiration eſt principalement compoſée de particules aqueuſes, aeriennes & ignées, comme étant plus propres à s'évaporer d'une maniére inſenſible: & ſi dans la matiere de la tranſpiration il y a des particules terreſtres & ſalines, elles s'y trouvent en petite quantité: car la matiére de la tranſpiration eſt d'une ſubtilité étonnante. Suivant les obſervations de Mr. Lewenhoeck confirmées par celles de pluſieurs Anatomiſtes, il y a cent vingt cinq mille pores dans l'eſpace d'un grain de ſable ſur la ſuperficie de nôtre Corps, que l'on découvre avec le ſecours d'un bon microſcope: qu'on juge par là de la matiére qui ſort par tous ces petits trous.

Digitized by Google

Pour connoître la quantité de la matiére qui tranſpire, il faut recourir à la balance, & peſer le Corps, les alimens tant ſolides que liquides, & ce qui ſe rend par les évacuations ſenſibles : la difference féra la quantité de la matiére tranſpirée.

Dans la troiſiéme partie l'Auteur éxamine d'où vient que la tranſpiration eſt plus abondante en certains païs & en certains tems, que dans d'autres. Si en France on tranſpire beaucoup moins qu'en Italie, ainſi que Mrs. Keill & Floier l'ont obſervé; cela ne vient que du climat & de l'air, qui à proportion qu'il eſt plus ou moins froid & humide, tient les pores du Corps plus ou moins ouverts.

La tranſpiration n'eſt pas également abondante dans toutes les heures du jour : pendant cinq heures immédiatement après le repas, elle eſt très petite, & ne monte qu'à une demie livre ou une livre tout au plus. Après ces cinq heures, elle augmente conſiderablement pendant l'eſpace de ſept heures, & va alors à quarante onces & au delà. Douze ou treize heures après le repas, la tranſpiration diminue beaucoup, & monte alors à peine juſqu'à ſix onces pendant l'eſpace de ſix heures. Ce ſont les Obſervations de Sanctorius, qüe l'Auteur ſuppoſe veritables, & dont il tache de donner la raiſon phyſique.

Dans la quatriéme partie Mr. Noguez raporte en géneral tout ce qui peut augmenter la tranſpiration, la diminuer, ou bien l'arrêter entiérement. Il explique comment l'air, l'eau,

Digitized by Google

l'eau, les alimens, le ſommeil, le repos, l'exercice, les veilles & les paſſions influent pour la tranſpiration. Il fait voir pourquoi la tranſpiration diminue pendant la ſueur, & prouve que la matiére de la tranſpiration eſt differente de celle de la ſueur, en ce que la matiére de celle-ci eſt groſſiére, épaiſſe, tenace, ſouvent très ſalée, peſante & ſenſible à la veuë, au lieu que l'autre eſt beaucoup plus ſubtile, legere, fluide, ſans gout & inſenſible à la veüe: il finit en diſant deux mots des inconveniens qui peuvent ſurvenir d'une tranſpiration trop grande ou trop petite.

Bibliotheca Fayana, ſeu Catalogus Librorum Ill. viri D. Caroli Hyer. de Ciſternay du Fay Gallicanæ cohortis Prætorianorum militum Centurionis &c. Pariſiis apud Gabr. Martin 1725. *in* 8o. *Bibliotheque de M. du Fay Capitaine au Regiment des Gardes Françoiſes.*

CEt excellent Catalogue a été dreſſé par le Sr. Martin, Libraire de Paris, qui a du ſçavoir, & qui a ſur tout une parfaite connoiſſance des Livres. M. du Fay étoit un célébre Bibliophile, un véritable amateur. L'Abbé Brochard, autre Bibliophile, mais d'une eſpece differente & qui poſſede, dit-on, un très beau cabinet de Livres, eſt l'Auteur de la Preface qui eſt à la tête du Catalogue dont il s'agit. Il nous apprend que M. du Fay aimoit les Livres avec une paſ-

Digitized by Google

sion demesurée. *Huic cupiditati, ne dicam βιβλιομανία, ita indulsit, ut in cæteris impensis diligens & attentus, in colligendos rarissimos quosque codices aurum plenis manibus ultrò profunderet.* Il se mit à apprendre le Grec à l'âge de 40. ans, afin de pouvoir sans honte faire emplette des bonnes éditions des Auteurs Grecs; sans quoi il auroit ressemblé un peu à ces riches Partisans, qui achettent la Polyglotte & les Peres de l'Eglise pour en décorer leurs cabinets & les tapisser à la mode. M. du Fay ne voulut donc pas qu'on put lui reprocher, au moins par raport au Grec, ce qu'on auroit pu lui objecter touchant ses belles Editions Hebraïques. M. l'Abbé Brochard eut le zèle industrieux de lui donner un excellent Maître, *accito græcarum litterarum peritissimo magistro.* Ce sçavant du College Mazarin parloit ainsi de lui-même; on ne pourroit qu'admirer la modestie qui lui sied si bien.

Au reste cette fameuse Bibliotheque de M. du Fay se distingue de toutes les autres par un recüeil assez rare des plus curieux Romans anciens, & sur tout des Livres de Chevalerie. Si l'on demande quel est le mérite de ces sortes de Livres & à quoi ils servent; il faut repondre, qu'ils sont si bons, qu'aucun Libraire n'a jugé à propos de les réimprimer. Leur rareté fait leur prix. Consolez vous donc, mauvais Auteurs de ce siécle, Poëtes infortunés, dont personne n'achete les ouvrages. Lorsqu'ils auront été vendus à la rame par vos Libraires, quelques

Digitized by Google

ques exemplaires auront peut-être le bonheur d'échaper à leur vile deſtination ; & un jour viendra que ces exemplaires ſeront recherchez par les futurs Bibliophiles. Mais malheur à vous, ſi quelque *Coutelier* des ſiécles à venir s'aviſe de vous réimprimer. Vous aurez le ſort de Cretin, de Fai-feu, de Coquillart &c. vous retournerez chez l'Epicier, ſi vous ne pourriſſez pas dans le Magaſin.

M. du Fay étoit non ſeulement curieux des belles éditions, mais encore des belles reliures, preſque tous ſes Livres étoient couverts de maroquin rouge, vert, bleu, jaune, ou au moins de veau fauve. Croiroit-on que le luxe put s'étendre ſur les Livres mêmes? On aſſure que cette Bibliotheque, ou plutôt ce Cabinet, dont la vente en détail a été ouverte vers la fin du mois de Juin, a été vendu très cherement. On s'eſt imaginé qu'un Livre, qui avoit apartenu à un homme qui aimoit les Livres rares, ne pouvoit être commun.

Ceux qui veulent connoître les belles éditions en tout genre & les Romans anciens, qu'on priſe pour leur rareté, doivent ſe pourvoir du Catalogue dont nous parlons.

Hiſtoire des Veſtales, avec un Traité du Luxe des Dames Romaines, dediée à M. le Duc d'Aumont par M. l'Abbé Nadal de l'Academie Roiale des belles Lettres. A Paris chez la veuve de Pierre Ribou 1725. *in* 12. pp. 386.

Digitized by Google

L'Hiſtoire des Veſtales dont il s'agit ici n'a rien de commun avec un Roman qui porte le même titre. C'eſt dans ce Roman qu'on lit entre autres choſes qu'une jeune Veſtale laiſſa un jour éteindre le feu ſacré, & qu'elle le ralluma en mettant ſur la cendre encore chaude une Lettre de ſon amant. L'Ouvrage de M. l'Abbé Nadal eſt plus ſerieux, c'eſt une compilation de tout ce que Tite-Live, Denys d'Halicarnaſſe, Aule-Gelle, Plutarque, Feſtus &c. ont écrit au ſujet des Veſtales. Ces ſortes de Livres coutent peu à leur Auteur, & ne laiſſent pas d'être utiles. M. Nadal partagé ſon Hiſtoire ou ſa Diſſertation en 4. Articles. Dans le 1., il traite de l'établiſſement de l'ordre des Veſtales. Dans le 2., de leurs prérogatives. Dans le 3., de leur ſupplice. Dans le 4., de la décadence de leur Ordre. Nous allons raporter en peu de mots ce qu'il y a d'eſſentiel dans ces Articles, qui n'auroient pas été capables de compoſer un volume, ſi on n'avoit pas mieux aimé ſe rendre prolixe, que de ne rien dire que de précis & de neceſſaire. Ce qu'on peut remarquer d'avance ; c'eſt que tout ce qu'il y a dans les 3. premiers Articles ſe trouve preſque mot pour mot dans la nouvelle *Hiſtoire Romaine* imprimée à Paris chez Coignard (Tom. 1. depuis la page 156, juſqu'à la page 166.) Les citations même s'y trouvent dans le même ordre ; ce qui montre, que les Auteurs de cette *Hiſtoire Romaine*, & l'Auteur de l'*Hiſtoire des Veſtales* ont puiſé dans

Digitized by Google

dans les mêmes sources, & ont compilé avec scrupule.

1. L'ordre des Vestales venoit d'Albe. *Albâ oriundum Sacerdotium, & gentis conditori haud alienum*, dit Tite-Live; Numa les institua au nombre de 4. Servius Tullius, selon Plutarque, ou Tarquin l'ancien, selon Denys d'Halicarnasse & Valere Maxime, en ajouta deux. „ Il paroit, selon les Me„ dailles de Faustine, dit l'Abbé Nadal, „ qu'il y en avoit 7. & ajoute-t-il, c'est ce „ que S. Ambroise nous confirme dans son „ Epitre à Valentinien; mais cette septié„ me n'étoit apparemment qu'une novice, „ ou éleve". L'Auteur des Notes sur la nouvelle *Histoire Romaine* dit au contraire, qu'on ne voit que 6. Vestales *representées sur les Medailles de Faustine* & de Lucile. On recevoit les Vestales depuis l'âge de 6. ans jusqu'à 10. elles servoient 30. ans, & après ce temps elles pouvoient se marier. Mais quand elles le faisoient on s'en mocquoit: aussi le Poëte Prudence dit élegamment:

Nubit anus, veteruna sacro perfuncta labore,
Discit & in gelido nova nupta tepescere lecto.

La plupart des Vestales prenoient donc le parti, dit nôtre Auteur, de mourir vierges; mais si elles pouvoient au bout des 30. années rester dans l'ordre, elles n'avoient plus la même part au Ministere. „ Une vieille Ves-

Digitized by Google

„ tale, ajoute---il très judicieusement, avoit „ mauvaise grace dans les fonctions du sa„ cerdoce. *La glace* des années n'avoit nul„ le des convenances requises avec le feu „ sacré.

Il semble qu'il étoit de la prudence du Legislateur de soutenir l'état de ces vierges par des reglemens austeres: on ne s'attacha au contraire qu'à leur procurer des dédommagemens dangereux, on leur abandonna une infinité de choses, sous pretexte d'adoucir leur Celibat & d'illustrer leur profession. On se reposa sur la crainte des chatimens qui, quelques effraïans qu'ils soient, ne sont pas toujours un frein Elles vivoient dans le luxe & dans la molesse, elles se trouvoient aux spectacles. Les hommes avoient la liberté d'entrer chez elles pendant le jour, & les femmes à toute heure. Elles alloient souvent manger chez leurs parens, une Vestale fut violée en rentrant le soir dans sa maison. De là vint la coutume de faire marcher devant elles un Huissier avec des faisceaux. Sous pretexte de travailler à la reconciliation des familles, elles entroient dans toutes les affaires. Une Pretresse de Vesta ne craignit point de s'entremettre pour Messaline.

Voici ce que les Medailles nous apprennent de leur habillement. Elles portoient une espece de Turban, qui ne descendoit pas plus bas que l'oreille, & auquel elles attachoient des rubans, nouëz par dessous la gorge: Elles laissoient croître leurs cheveux. Elles avoient sur leur habit un rochet d'une toile

Digitized by Google

toile fine & fort blanche, & par deſſus une mante de pourpre, ample & longue, qui ne portoit que ſur une épaule & leur laiſſoit un bras libre, retrouſſé fort haut, & preſque nû. Il y en avoit entre elles qui n'étoient occupées que de leur parure ; on reprochoit à d'autres d'être indiſcretes & trop libres dans leur paroles. Il s'en trouva quelques unes qui firent de jolis vers, tels que celui-ci raporté par Seneque :

Felices nuptæ ! moriar, niſi nubere dulce eſt.

c'eſt-à-dire : *Heureuſes les femmes mariées ! Que je meure, s'il n'eſt pas doux d'être marié.*

Les Veſtales avoient la garde du feu ſacré, c'étoit là que ſe reduiſoit tout le culte des premiers Romains. Rome, dit Plutarque, fut près de 200. ans, ſans avoir aucune image des Dieux. Elle regardoit comme une eſpece de ſacrilege de vouloir rendre la Divinité ſenſible ; ce que Numa ſembloit plutôt tenir des Juifs que de Pitagore.

II. Nôtre Auteur, après s'être fort étendu ſur la ſituation & la forme du temple de Veſta, conclud qu'il étoit de figure ronde (ce qui eſt très bon à ſçavoir)

On croit, dit Plutarque, que Numa Pompilius ne donna une forme ronde au Temple de Veſta que pour repreſenter la forme de l'Univers, au milieu duquel les Pithagoriciens placent le ſiège du feu qu'ils apellent Veſta. Leur opinion n'eſt point, que la terre ſoit

ſoit immobile & ſituée au milieu du monde, ni que le ciel tourne autour de la terre. Ils ſoutiennent au contraire quelle eſt ſuſpenduë autour du feu, qui eſt au centre du monde. Telle étoit, ajoute Plutarque, la doctrine de Platon, même dans ſa vieilleſſe. Mais ſi cela eſt, le Syſteme de Galilée & de Copernic n'eſt pas nouveau.

Les Veſtales avoient une eſpece de preſſéance ſur les Magiſtrats, ſi les Conſuls ou les Preteurs ſe trouvoient ſur leur chemin, ils étoient obligés de prendre une autre route, ou s'ils ne pouvoient éviter leur rencontre, ils faiſoient baiſſer leurs haches & leurs faiſſeaux devant elles, on les regardoit comme des perſonnes ſacrées. Les Tribuns aïant voulu empêcher Claudius de triompher, & ayant même entrepris de le renverſer de ſon char au milieu de ſon triomphe, la Veſtale Claudia ſa Fille ou ſa Sœur ſe jetta dans le char au moment que Claudius alloit être renverſé, & les Tribuns n'oſerent exécuter leur deſſein. Les Veſtales ſauvoient la vie aux criminels qu'elles rencontroient ſur leur chemin ; la ſeule vuë de la Veſtale étoit la grace du coupable, mais elles étoient obligées de faire ſerment, qu'elles ſe trouvoient là ſans deſſein, & que le hazard ſeul avoit part à la rencontre.

Toutes les femmes, ſelon Plutarque, avoient été exclues d'abord du droit de témoigner en juſtice. Valerius Publicola voulant reconnoître la liberalité de la Veſtale Tarquinie à l'égard du Peuple Romain, l'ex-

Digitized by Google

l'excepta de la loi générale, & cette prérogative passa ensuite à toutes les Vestales.

Une Vestale qui alloit au Capitole devenoit le spectacle de toute la Ville : c'étoit à elles seules que l'honneur d'entrer dans le Capitole avec leur char étoit reservé. Elles assistoient aux spectacles, non seulement dans le Cirque & dans les Theatres, mais même dans l'amphitheatre des Gladiateurs où Auguste leur avoit donné par honneur une place separée vis-à-vis du Preteur ; lui qui ne souffroit qu'impatiemment les femmes aux spectacles, à ce que dit nôtre Auteur, sans le prouver. Sur quoi il fait cette reflexion „ des Fil-„ les, dit-il, accoutumées à prier non seule-„ ment pour le salut de l'Empire, mais pour „ les jours même des particuliers, pouvoient „ elles, sans donner atteinte à la pieté, assi-„ ster à un spectacle, ou l'on se joüoit de là „ vie des hommes ? Ne craignoient elles „ point la colere de leurs Dieux sur cela, & „ *que le sang de tant de miserables n'éteignit* „ *le feu sacré.* Prudence dit :

Pectusque jacentis
Virgo modesta jubet transverso pollice rumpi.

L'ordre des Vestales avoit des revenus fixes assignez sur les deniers publics. Dans la suite elles eurent plusieurs legs testamentaires & plusieurs dons considerables, qui les enrichirent. Il y avoit aussi des Vestales plus riches les unes que les autres ; aussi faisoient elles une plus belle figure. Les Filles faisoient

Digitized by Google

ſoient des leçons aux Miniſtres même de la Religion, à certains jours de l'année, elles alloient trouver le *Roi des Sacrifices* qui étoit la ſeconde perſonne de la Religion; & l'exortoient à s'aquiter ſcrupuleuſement de ſes devoirs, par ces paroles: *Vigilaſne Rex? Vigila.*

III. Il faut placer dans ce 3. Article ce qu'il a ſemblé bon à l'Auteur de dire dans le premier, il s'agit du ſuplice des Veſtales qui tomboient dans des fautes conſiderables. Reprenons donc ici les paroles déplacées que M. l'Abbé Nadal emploïe dans ſon premier article. „ Ce qui me paroît étrange, dit-il, „ c'eſt que les Filles qui faiſoient profeſſion „ d'une ſi grande continence fuſſent expoſées „ à l'eſpece de chatiment, dont parle Tite-„ Live, par les mains mêmes du Souverain „ Pontife, *Cæſa flagro eſt Veſtalis.* Outre „ qu'ordinairement c'étoient les plus jeunes, „ qui tomboient dans cette négligence fatale, „ & que l'on n'ignore pas combien, dans „ les receptions, on ſe rendoit difficile ſur „ le choix des perſonnes, & que ſous pretex-„ te de n'en point recevoir, qui euſſent quel-„ que defaut naturel le choix ne tomboit „ que ſur celles qui avoient quelque beauté. „ (ou l'Auteur a-t-il pris cela?) On les con-„ duiſoit donc, pour les punir, dans un lieu „ ſecret, où elles ſe dépoüilloient nuës. Le „ Pontife à la verité prenoit toutes les pré-„ cautions, pour les ſouſtraire dans cet état „ à tous autres regards *qu'aux ſiens* ..... „ Que pouvoit on penſer de Ceſar & de ſon „ Mi-

„ Miniſtere à l'égard des Veſtales, dans le „ cas particulier dont je parle, & combien „ ſes remontrances & ſes chatimens devoient- „ ils expoſer les bienſeances & l'honneur de „ la Religion"? C'eſt-à-dire qne lorsqu'une Veſtale, avoit laiſſé éteindre le feu ſacré (ce qui n'arrivoit guéres qu'à des filles jeunes & belles, ſelon M. Nadal, alors la jolie Veſtale étoit depouillée toute nuë par le Pontife, & cela en ſecret) *pour la bienſéance*; & puis elle étoit foüettée de ſa main: ce qui étoit une des prérogatives de ſa charge, & lui pouvoit faire ſouhaitter que le feu ſacré s'éteignit ſouvent. Les Auteurs de la nouvelle *Hiſtoire Romaine* accordent un peu moins au Pontife que nôtre Auteur. Car, ſelon eux, *il ne la foüettoit qu'au travers d'un voile, par conſideration pour la pudeur*; ce qui n'eſt pas trop aiſé à imaginer. Car comment foüetter *à travers un voile*? Du moins comment concevoir cette expreſſion?

Après la punition de la Veſtale il s'agiſſoit de rallumer le feu; & il n'étoit permis de le tirer que des raions mêmes du ſoleil à l'aide d'un vaſe d'airain, au centre duquel les raïons venant à ſe réunir, *ſubtiliſoient ſi fort l'air*, dit nôtre Auteur, qu'ils *l'enflamoient*, & que par le moïen de la reverberation, la matiére ſéche & aride, dont on ſe ſervoit, s'allumoit auſſitôt.

On nous fait part dans le 3. Article de pluſieurs avantures galantes des Veſtales, afin d'avoir lieu de nous dire, que quand elles avoient malheureuſement accordé des faveurs

Digitized by Google

veurs, elles étoient enterrées toutes vives. C'étoit le Pontife qui les condamnoit toujours selon l'Auteur, & néanmoins le P. le Jay dans ses notes sur Denys d'Halicarnasse, & les nouveaux Historiens de Rome (qui ont copié sa note mot pour mot p. 164. tom. 1.) disent que quand il s'agissoit de mort, on laissoit *le Juge seculier* en prononcer l'arrêt.

Lorsque le jour de l'execution d'une Vestale étoit arrivé, toute la ville étoit en mouvement, toutes les femmes étoient éperduës. Le grand Prêtre suivi des autres Pontifes se rendoit au Temple de Vesta, là il dépoüilloit la Vestale de ses ornemens sacrés, qu'il lui ôtoit les uns après les autres avec cérémonie: on l'étendoit alors dans une espece de biére, où elle étoit liée & enveloppée de façon que ses cris auroient eu peine à se faire entendre. On la conduisoit en cet état auprès de la porte Colline suivie de ses Parens & de ses amis. Lorsqu'elle étoit arrivée au lieu du supplice, l'exécuteur ouvroit la biére, & délioit la Vestale. Le Pontife la tiroit de la biére lui-même & la menoit jusqu'à l'échelle, par laquelle elle devoit descendre dans la fosse qui étoit preparée. En même temps il la livroit à l'executeur; après quoi il lui tournoit le dos brusquement & se retiroit avec les autres Pontifes. Cette fosse formoit une espece de caveau ou de chambre creusée assez avant dans la terre: on y mettoit du pain, de l'eau, du lait & de l'huile, on y allumoit une lampe; on y dressoit une espece de lit au fond, sitôt qu'elle étoit descen-

Digitized by Google

cenduë on retiroit l'échelle, & alors on combloit la fosse, tel étoit le supplice des Vestales, qui avoient succombé aux tentations de la chair. Il auroit été à propos, que nôtre Auteur, qui cite souvent sans beaucoup de necessité, l'eut fait par raport à ce détail de de l'enterrement des Vestales.

Mais ceux qui avoient eu la jouïssance d'une Vestale n'étoient ils pas aussi punis ? oui sans doute, on les faisoit expirer sous les coups de fouët, attachez par le cou à un poteau dans la place publique.

Les Vestales coupables échapoient souvent au suplice, soit par le crédit de leur famille, comme la Vestale Fabia Sœur de Terentia Femme de Ciceron, soit par l'indulgence des Empereurs, soit par les ménagemens des Pontifes. „ Je ne sçay quelle fortune, dit „ l'Auteur, qui préside aux crimes rejettoit sou„ vent sur les moins coupables l'éclat & l'op„ probre des punitions exemplaires". Au reste les éxécutions de Vestales étoient fort rares, à peine cela arrivoit il une fois dans un siécle.

IV. Comme il s'agit dans le 4. Article de la décadence de l'ordre des Vestales, M. l'Abbé Nadal à cru devoir exposer d'abord avec éloquence le miracle du Monde réformé & de l'idolatrie détruite par la prédication du Saint Evangile, & par le triomphe de la Croix de Jesus-Christ. Il raporte la démarche de Tibere qui le voulut mettre au rang des Dieux, la déclaration de Trajan, le dessein qu'eut Adrien d'élever un Temple à Jesus-Christ au raport de Lampride; enfin ce

que firent Marc Aurele & Alexandre Severe en faveur de la Religion Chrêtienne. Tout cela seroit peut-être plus beau ailleurs qu'icy. L'honneur du Paganisme, dit-il, n'étoit plus qu'entre leurs mains; le respect des Dieux s'affoiblissoit & la vénération pour la personne des Vestales subsistoit encore. Ce fut l'Empereur Gratien qui le premier cassa leurs privileges, & qui ordonna que le fisc se saisiroit des terres qui leur étoient léguées par les Testamens: on en usa de même à l'égard de tous les Prêtres de la Religion Païenne. Symmaque fut deputé de la part des Senateurs idolatres pour en faire des plaintes publiquement à l'Empereur Valentinien au nom du Senat: mais comme la plus grande partie des Senateurs étoit alors Chrêtienne, ils desavouërent le deputé, & l'audience lui fut refusée. L'Auteur nous donne ici un extrait de la Reponse de S. Ambroise à Symmaque; mais cet extrait est en termes si vagues, & en expressions si pompeuses, & si enflées, que nous n'y avons pu rien comprendre en quelques endroits. Sous le Regne de Theodose le Grand, on porta le dernier coup au sacerdoce par la confiscation de tous ses revenus. La disposition qui en fut faite est clairement énoncée, dans une des Constitutions Imperiales, où Theodose & Honorius joignent à leur Domaine tous les fonds destinés à l'entretien des Sacrifices.

Les Vestales, dit l'Auteur, *trainerent encore quelque temps, dans l'indigence & dans la douleur les débris de leur consideration.*

Mais

Mais la chute de cet Ordre entroit dans les desseins de Dieu, ajoute-t-il ; „ elle fut le „ prélude de la ruine & de la dispersion de „ la plus célebre nation du monde ; comme „ si les destinées eussent reglé le cours de l'un „ par la durée de l'autre, & que le feu sa- „ cré de Vesta eut dû être regardé comme „ l'ame même de l'Empire Romain". Ceci est dit pour les personnes d'une haute intelligence.

Du Luxe des Dames Romaines.

M. l'Abbé Nadal avoit d'abord intitulé ce petit traité, *La Toilette des Dames Romaines*. Il le divise en 2. parties, il s'agit dans la premiére des *Coeffures & du fard* dont les Dames Romaines se servoient, & dans la seconde de leurs Habillemens.

I. Si l'on en croit l'Auteur, les Dames Romaines passoient le plus souvent du lit dans les bains particuliers ; quelques unes se contentoient de se laver les piés. Cela est curieux. Elles se servoient ensuite de pierre de ponce pour se polir & s'adoucir la peau. *Pumices lævigandis corporibus olim mulieribus in usu*, dit Tertullien ; & à cette propreté succedoient les parfums. L'Abbé Nadal remarque ici sçavamment, que les Dames au sortir du lit prenoient leur robe de chambre : il avoue que nous n'avons rien dans les Auteurs qui détermine precisément la forme & la decoration de leur toilette, ce qui ne l'empêche pas de la décrire, comme

Digitized by Google

s'il y eut assisté. Le détail dans lequel il entre à ce sujet est si badin, & si petit, que nous croions le devoir passer. Nous nous arrêterons seulement à la peinture de la Coeffure : selon S. Gregoire de Naziance les femmes de Rome se coëffoient extrémement haut, ensorte que leur coëffure étoit une espece d'édifice.

Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum
Ædificat caput.

A ne les regarder que par devant, dit Juvenal, elles ont la taille d'Andromaque ; si vous les regardez par derriere c'est une autre personne ; en sorte *qu'à presser les dimensions* & à détacher ce qui est précisement d'elles depuis leur coëffure *altiere*, jusqu'à leurs patins, ce n'est tout au plus que la taille d'une pigmée, qui a besoin même de toute sa legereté, pour s'élever jusqu'au cou de son amant.
Et levis erectâ consurgit ad oscula plantâ.
Le cheveu blond, dit l'Abbé Nadal, *ombrageoit* quelquefois une tête toute noire.

Et nigrum flavo crinem abscondente galero.

Mais *Galerus* a-t-il jamais signifié un tour de cheveux ? Ne veut-il pas dire un *chapeau* ou une *toque*. Le blond ardent, dit-il, étoit la couleur la plus estimée. Celles dont les cheveux étoient blancs ou mêlés, se servoient de saffran pour leur donner le blond le plus vif.

Digitized by Google

vif. La mode, ajoute-t-il, détermine le goût & la beauté même, les Hommes se servoient d'une poudre d'or qui se mêloit à la teinture qu'ils donnoient à leurs cheveux. La chevelure de Commode, selon Herodien, étoit devenuë par là si blonde & si éclatante, que lorsqu'il étoit au soleil, on eut cru que sa tête étoit toute en feu. Il ne paroît pas, ajoute nôtre Auteur, que les femmes fissent quelque usage de cette poudre d'or; mais leur tête n'en étoit pas moins brillante, elles nouoient leurs cheveux avec de petites chaines, avec des anneaux d'or, avec des rubans garnis de pierreries.

La Mitre étoit une autre sorte de coëffure, qui leur étoit particuliere: ce que le chapeau étoit aux hommes, la mitre l'étoit aux femmes. Elle étoit plus coupée que la Mitre que nous connoissons, & avoit, comme elle, ces deux pendans (ou fanons) que les Dames ramenoient sur leurs jouës. Cet ornement devint ensuite la coëffure des femmes libertines. Nôtre Auteur fait ici une reflexion que nous n'aprouvons point, & qui n'a aucune justesse; comme il seroit aisé de le faire voir, si nous n'étions pas bornés. „ Il y a, dit-il, „ de quoi admirer *le caprice du goût, & la* „ *bisarrerie de la mode*, qui ont fait servir „ les mêmes choses à nos cérémonies les plus „ augustes, & à l'apareil de la galanterie; „ & ont mis sur la tête des plus respectables „ Ministres du Seigneur les mêmes ornemens „ à peu près, dont se paroient les Courtisa- „ nes. Le mot de *Mitra* est un terme gé-

nérique qui a trompé l'Auteur. On appelle encore aujourd'hui en Eſpagne des *Mitres* ces bonnets de papier fort hauts, que l'Inquiſition fait mettre ſur la tête de ceux qu'elle condamne à la mort, parce que ces bonnets reſſemblent un peu à la *Mitre*. C'eſt ainſi que les Anglois mirent une Mitre ſur la tête de la Pucelle d'Orleans, lorsqu'ils la firent bruler à Rouën en 1431. Et pour le dire ici en paſſant, n'eſt ce pas à cauſe de ces bonnets de papier, en forme de Mitre, que les garçons boulengers ſont communément appellés *Mitrons* ?

Ce que l'auteur expoſe ſur le *fard* des Dames Romaines n'eſt pas d'une aſſez grande utilité pour mériter que nous en parlions: nous ne nous amuſerons point non plus avec lui à la deſcription de leurs *Curedents*. Mais voici ce qui mérite quelque attention. Celles, dit M. Nadal, qui avoient les yeux enfoncés, trouvoient moien de les avoir à fleur de tête; elles ſe ſervoient pour cela d'une poudre noire, qu'on faiſoit bruler & dont la vapeur rendoit les yeux plus ouverts & plus coupés. L'auteur cite en preuve un paſſage de Tertullien, mais ſelon ſa coutume il ne marque point l'endroit: il en uſe ainſi à l'égard de tous les Auteurs anciens; qu'il ne prend même pas quelquefois la peine de nommer; ce qui rend fort ſuſpectes toutes ſes autorités, & ce qui féroit croire aux perſonnes mal intentionnées qu'il n'a pas conſulté les Auteurs qu'il cite, & qu'il a pris, comme on dit, leurs paſſages à la pipée.

Digitized by Google

II. Dans la 2. partie de ce traité M. Nadal nous apprend que la chemiſe ou tunique des Dames Romaines prenoit juſte au cou & deſcendoit fort bas. Il y avoit neanmoins des femmes, ſelon lui, qui *mettoient de la beauté* à decouvrir cette partie des epaules qui eſt jointe aux bras. Ce qui, à l'égard des femmes qui ont de la blancheur, *ne manque pas*, ajoute-t-il, *d'exciter des émancipations, qu'un pareil étalage authoriſe.* De ces paroles d'Ovide tirées du *Concubitus Corinnæ.*

Nec multùm rara nocebat,
Pugnabat tunicâ ſed tamen illa tegi:

L'Abbé Nadal conclut que le *volume* de la chemiſe étoit *large*, & *laiſſoit du jeu.* On ſe ſeroit peut-être imaginé que cela veut dire ſeulement que la chemiſe de Corinne étoit fort fine; mais notre Auteur habile y découvre un plus beau ſens. Les femmes, ajoute-t-il, mettoient par deſſus cette chemiſe une ceinture, pour *tenir en reſpect* le nombre & l'arrangement de ſes plis.

Notre Auteur, après s'être étendu ſur la chemiſe, ſur le corſet, & ſur la *ſtole* des Dames Romaines, fait une digreſſion au ſujet de la ſoïe que les Romains commencerent à emploïer dans leurs habillemens. Il nous dit que Tibere fit rendre un décret du Senat contre les habits de ſoïe, qu'Heliogabale fut le premier qui porta une robe toute de ſoïe, qu'Aurelien refuſa à l'Impera-

Digitized by Google

trice ſa femme un manteau de ſoïe qu'elle lui demandoit. Je n'ai garde, repondit-il, d'acheter des fils au poids de l'or. *Abſit ut auro fila penſentur.* (*Vopiſcus*) c'eſt que la livre de ſoïe valoit une livre d'or. „ Peut-„ être auſſi, dit notre Auteur, vouloit-il „ lui ôter le goût d'une étoffe tranſparente, „ dont elle eut pü étendre l'uſage.

On voit enſuite une diſſertation ſur le *ſoulier* dont Baudoüin a fait un traité exprès. *De Calceo antiquo. Si* nous en croïons quelques auteurs, non ſeulement les ſouliers étoient quelquefois chargez de fueilles d'or, mais il y en avoit même dont les ſemeles étoient d'or maſſif; ce qui ſe prouve par un paſſage de Plaute. Le luxe alla juſqu'à garnir tout le ſoulier de pierreries. On parle encore ici du ſoulier Sicyonien, qui étoit leger & commode, & dont Ciceron dit qu'il n'auroit pas voulu ſe ſervir; une pareille chauſſure ne convenant point aux gens d'un certain état. Telle eſt la tyrannie de l'uſage

Notre Academicien ne laiſſe rien paſſer: jarretieres, chauſſons, mules, il examine tout avec ſagacité. Mais tout cela paroit ſi frivole, que c'eſt avec une eſpece de honte que nous nous ſommes occupés à le lire. Car qu'eſt-ce que tout cela importe? quelle conſequence en peut-on tirer pour la perfection de l'eſprit, du goût, ou des mœurs? tout ce qu'on peut dire c'eſt que de pareils détails peuvent amuſer ſans crime des gens dangereuſement oiſifs.

Sur

Digitized by Google

Sur l'origine de la liberté qu'avoient les Soldats Romains de dire des Vers Satyriques contre ceux qui triomphoient.

Voici encore un petit traité que l'Abbé Nadal a jugé à propos d'unir aux deux précedens: nous en allons donner l'idée qui convient.

Il n'y a point eu, dit-il, de *retribution* plus éclatante que le triomphe, ni par conséquent d'objet qui excitât plus l'envie: d'où l'on pourroit conjecturer, que la liberté que le Soldat avoit de railler le triomphateur partoit d'un mouvement de jalousie: mais l'Auteur rejette cette opinion & il aime mieux croire, que c'étoit plutôt l'effet de la bonne humeur du Soldat, qui avoit un rang dans la marche du triomphe avec la couronne de laurier & les ornemens militaires.

De toutes les chansons que le Soldat Romain avoit la liberté de dire le jour du triomphe, nôtre Academicien nous raporte celle-ci contre Jules-Cesar.

Gallias Cæsar subegit, Nicomedes Cæsarem.
Ecce Cæsar nunc triumphat, qui subegit Gallias,
Nicomedes non triumphat, qui subegit Cæsarem.

Cæsar, au raport de Dion Cassius, fut très sensible à cette raillerie; il voulut même se

Digitized by Google

juſtifier & ſe purger de ce reproche par ſerment.

Il paroît que la coutume d'attaquer ainſi par des Vaudevilles ceux qui triomphoient vient des Grecs chez qui c'étoit l'uſage de debiter des Vers Satyriques dans les feſtes publiques, & d'y repreſenter des comedies. C'étoit l'effet de la joïe & de la débauche, où l'eſprit eſt plus eveillé, la malignité plus vive, & où le goût de l'indépendance ſe ranime par le vin & la bonne chere. C'eſt ainſi qu'en uſoient envers leurs Maîtres les Eſclaves à la fête des Saturnales, & les ſervantes, le jour des Matronales, à l'égard de leurs Maîtreſſes.

Tout ce que l'Auteur dit ici au ſujet des Vers Feſcennins, des Comedies Atellanes, de l'uſage des railleries & des bouffonneries Satyriques dans les funerailles des Grands & des Riches, paroit hors d'œuvre, & un étalage affecté, dont M. de Boze n'auroit pas ſans doute infecté ſon Recueïl de l'Academie des Belles-Lettres, quoiqu'il ait eu la complaiſance de donner à cet Ouvrage de ſon Confrere une aprobation très-avantageuſe.

Eclogues de Virgile. Traduction nouvelle avec des notes Hiſtoriques & Critiques où l'on a inſeré les endroits que Virgile a imitez de Theocrite, avec un diſcours ſur la Poëſie Paſtorale par M. Vaillant. A Paris chez François Barois ruë de la Harpe 1724. in 12. p. 299. ſans le diſcours, qui eſt de 147. p.

Après

Digitized by Google

APrès les Traductions des Eclogues de Virgile par Mrs. de Port-Royal, Mrs. de *Martignac* & *Mallemans*, par le P. *Catrou* Jesuite & le P. *Fabre* de l'Oratoire, il semble qu'on n'en devoit pas attendre si-tôt une nouvelle. Il faut cependant que M. *Vaillant* n'ait pas trouvé ces Traductions de son goût, puisqu'il a osé en donner une de sa façon. La difficulté de bien traduire ces Eclogues consiste à trouver des expressions propres & naives, il y a d'ailleurs certaines idées allegoriques, qu'il faut rendre sans les affoiblir & sans les trop developper: écueil d'autant plus dangereux pour un Traducteur, que ces idées sont des misteres sur lesquels toutes les conjectures sont assez douteuses.

Tant d'Auteurs ont écrit sur l'Eclogue, que M. Vaillant auroit pû supprimer une ample compilation de differens écrits qui sont entre les mains de tout le monde. Son discours n'est qu'un tissu de citations de *Vossius*, de *Scaliger*, de Mrs. les Abbés *Genest* & *Fraguier* & de M. de *Fontenelle*. Tantôt il souscrit à leurs idées, tantôt il les critique; ce qui fait qu'il n'est pas facile de savoir le veritable sentiment du nouveau Traducteur, sur la nature de l'Eclogue. Cet étalage d'érudition ne donne plus l'air de sçavant; on a bien rabatu de la haute idée qu'on avoit autrefois des compilateurs: ainsi au lieu de discourir à perte de vûe, & de se jetter dans des lieux communs, il faloit saisir des idées courtes & precises. Pour cela il suffisoit de mer-

Digitized by Google

mettre à la tête de cette Traduction, la plus grande partie du discours de M. *Pope* * sur la Poëfie Pastorale, que M. *Perel* Conseiller au Grand Conseil à si heureusement traduit. Le Poëte Anglois *à renfermé dans un petit discours la substance de cette multitude de dissertations que les critiques ont fait sur ce sujet.* Enfin si M. *Vaillant* vouloit s'étendre sur cette matiere, il auroit pu profiter des idées de l'Auteur du *Mentor moderne.* C'est de ce dernier qu'il a voulu parler, & non pas de M. *Pope* qui n'a nulle part à cet ouvrage, lorsqu'il se plaint qu'on donne à *Theocrite* la supériorité sur *Virgile* pour ce qui regarde l'innocence des mœurs. Ce Poëte Anglois est d'un avis contraire : *Les mœurs*, dit-il, *sont un peu defectueuses dans les Poësies* de Theocrite : *Ses interlocuteurs sont quelquefois brutaux & insolens, & peut-être en général trop grossiers.*

Ce que dit M. *Vaillant* sur les Auteurs des Eclogues se trouve presque tout dans le discours de M. *de Fontenelle*, il est seulement entré dans un plus grand détail. M. *Mallemans* est fort mepriſé, le P. *Catrou* a lieu d'être satisfait du jugement du nouveau Traducteur. M. de Fontenelle sera-t-il content du silence sur ses Eclogues ?

La Traduction nouvelle nous a paru assés litterale : mais y retrouve t'on le *molle* & le *facetum*, qui, selon Horace, caracterisent les Eclogues de Virgile ? Nous ne prévenons pas le

* *On trouvera ce discours immédiatement après cet extrait.*

Digitized by Google

le jugement du Public. Comme le P. *Catrou* & M. Vaillant traduiſent quelquefois d'une maniere differente; cette eſpece de confrontation pourra ne pas déplaire; nous allons en donner un eſſai.

Le Traducteur Jeſuite a traduit ainſi cet endroit de l'Eclogue V.

Nam neque me tantùm venientis Sibilus Auſtri
Nec percuſſa *juvant fluctu tam* littora *nec quæ*
Saxoſas inter decurrunt flumina valles.

„ Non je n'eus jamais tant de plaiſir à entendre le murmure d'un vent agréable, le „ *gazoüillement* d'un *ruiſſeau* dont les *ondes* „ viennent ſe briſer contre les bords, ou le „ bruit d'un fleuve qui roule ſes eaux dans „ une vallée pierreuſe.

Voici la Traduction de M. *Vaillant*. *Non : ni la douce haleine des Zephirs, ni le bruit des flots qui ſe briſent contre le rivage, ni le murmure des eaux qui ſe précipitent au travers des vallées, ne me furent jamais ſi agréables.*

Nous ne ſavons ſi le *percuſſa littora* peut s'entendre du gazouillement d'un ruiſſeau. D'ailleurs peut-on dire les *ondes* d'un ruiſſeau, ce mot n'eſt-il pas deſtiné pour ſignifier une grande quantité d'eau violemment agitée ?

Rien n'eſt plus curieux que l'idée ſubſtituée par le Traducteur Jeſuite à une naiveté paſtorale. *Hic*

Digitized by Google

Hic tantum Boreæ curamus frigora quantùm
Aut numerum *Lupus aut torrentia flumina ripas.*

„ Nous nous soucions du froid à peu près „ comme un loup se met en peine de *Musi-* „ *que*, ou un torrent rapide des bords qui le „ resserrent : Le Commentateur s'applaudit dans ses Notes, de cette heureuse découverte : Un loup insensible à la Musique, un torrent qui rompt ses digues : ce sont des peintures &c.

Le nouveau Traducteur explique avec tous les interpretes le mot *numerum* par le *nombre des brebis*, ce qui fait une opposition naturelle. Il attaque ensuite, explication du Jesuite dans ses notes. On nous saura sans doute plus de gré, de citer ici la critique que M. Bellenger Auteur d'une Traduction de Denis d'Halicarnasse a faite de cet endroit du P. C. dans une lettre in 12 imprimée en 1721. chez la veuve Belley, sous le nom de *Balthazard Blanchard* Repositeur en droit. Il défie le Traducteur de prouver que *Numerus* au singulier ait jamais signifié la musique. „ Quel „ raport, ajoute-t-il, peut avoir un loup „ avec la musique & que peut signifier cette „ fade comparaison que vous faites faire à „ Virgile ? Peut-elle convenir à un Poëte si „ sensé ? N'avés vous jamais entendu dire „ en Proverbe que le Loup ne se met guére „ en

* *Pag.* 14.

Digitized by Google

„ en peine ſi les brebis ſont comptées & que
„ cela ne l'empeche pas d'en enlever?

Le P. C. a traduit ainſi le commencement de l'Eclogue 9.

Quo te Mœri pedes.

En quel lieu *portés vous vos pas*, mon cher Mœris? M. Vaillant a traduit ſimplement *où allés vous Mœris? Porter ſes pas* eſt une expreſſion qui figureroit aſſez bien dans l'Hiſtoire Romaine. Ce ſeroit dommage que le P. Carrou l'eut oubliée.

Ce n'eſt pas ſeulement dans la maniere de traduire que M. Vaillant differe du P. Catrou; mais encore dans le commentaire. Les Lecteurs ne nous ſauront pas mauvais gré de leur preſenter une eſpece de paralléle. Le P. C. p. 12. dans les notes ſur la 1. Eclogue, pretend que *Rome portoit en ſecret le nom d'Amaryllis, que c'étoit un nom myſterieux qui n'étoit pas repandu dans le vulgaire.* Ce trait d'une rare érudition ne plait pas au nouveau Traducteur: voici comment il le refute p. 47. „ Mais pourquoi, dit-il, „ ce nom eſt-il plus myſterieux que celui de „ Galatée? Où Theocrite a-t-il pris ce nom „ myſterieux? peut-on s'arrêter à de pareils „ contes? Ne ſait-on pas que Virgile a pris „ de Theocrite, juſqu'aux noms des Bergers „ & des Bergeres qu'il introduit? On voit par là que M. Vaillant cherche une naïve ſimplicité dans les Eclogues de Virgile. L'ingenieux P. C. y veut trouver de l'eſprit.

Le Commentateur Jeſuite, qui decouvre des al-

Digitized by Google

allusions dans les endroits les plus simples, a trouvé le Poëte *Lucrece* dans le Damœtas de la seconde Eclogue. *N'entendroit-il pas*, dit-il p. 63., *sous le nom de Damœte le Poëte Lucrece ? Celui-ci fut le Reformateur du vers hexametre ; cette flute est un héritage que Virgile recueillit de Lucrece.* Le nouveau Traducteur ne veut pas avoir autant d'esprit que le P. C. „ Virgile, repond-il, „ p. 95. n'a pû hériter de la flutte de *Lucre-* „ *ce :* car après avoir demeuré jusqu'à 16. „ ans à Cremone selon *Scaliger*, il passa dans „ son païs où il prit la robe virile. Il étoit „ pour lors âgé de 17. ans. Lucrece étoit „ mort l'année précedente, c'est-à-dire l'an „ 700 de Rome, comme je l'ai marqué ail- „ leurs. Mais ne pourroit-on pas dire que cette érudition de M. Vaillant est à pure perte : Le P. C. s'est expliqué figurement, il n'a jamais prétendu que Lucrece eut remis une flute entre les mains de Virgile : il a seulement voulu dire que Virgile à fait des vers Hexametres après Lucrece. Cependant quoique la critique du nouveau Traducteur ne soit pas juste, il ne s'ensuit pas que le P. C. ait bien rencontré : il est plus vraisemblable que tous ces noms de Damœtas, d'Jolas &c. sont des noms de Bergers, où il est inutile de chercher du mystere.

A l'occasion de ce vers de la 5. Eclogue.

Montibus in nostris solus tibi certat Amyntas.

que M. Vaillant traduit, ainsi ; sur nos mon-

Digitized by Google

montagnes Amyntas eſt le ſeul qui vous diſpute la gloire de bien chanter, le P. C. fait cette remarque p. 129. *On voit de la difference entre ces deux* Bergers (c'eſt-à-dire Menalque & Mopſus :) *l'un ne ſait que jouer du Chalumeau, l'autre ſçait chanter des vers.* Cette diſtinction ne plait pas au nouveau Traducteur. „ Quel eſt, dit-il, „ celui des deux qui ne ſait jouër que du „ chalumeau ? N'eſt-ce pas Mopſus ? *Tu* „ *calamos inflare leves* ? Or s'il ne ſait jouër „ que du Chalumeau, comment Amyntas „ peut-il lui diſputer le prix de la poëſie, qui „ eſt la Science de faire des vers.

La diſpute du P. C. & du nouveau Traducteur ſur un endroit de la 6. Eclogue eſt tout-à-fait plaiſante, le premier juſtifie la ſobrieté de *Silene*, l'autre le ſoutient yvre. Voici en quel état Chromis & Mnaſylus trouvent ce bon vieillard : Silene étoit étendu par terre, il eſt enſeveli dans le ſommeil & dans le vin, ſa couronne eſt loin de lui. *Voilà*, dit M. Vaillant, * *des marques ſenſibles d'yvreſſe. Cependant le nouveau Traducteur en demande d'autres. S'il ne voit la terre couverte du vin que Silene a pris, il ne trouvera que de la politeſſe dans ſa debauche.* Mais ne peut-on pas dire que cette ignorance fait honneur au P C. ſans doute que s'il avoit vû marcher le bon Silene, il n'auroit pas héſité à le déclarer yvre ; n'eſt-ce as la faute de Virgile de l'avoir fait co-her ? Il eſt d'ailleurs permis de hazarder e pareilles deciſions dans un commentaire

ſur un Auteur profane ; elles ne ſont pa d'une conſéquence fort dangereuſe.

Un Auteur qui ſe mêle de deviner ſaiſit les plus legeres occaſions pour faire briller ſon talent. Le P. Catrou en uſe ainſi, Virgile dit dans ſa 7. Eclogue, *que les fruits ſont à terre repandus ça & là ſous leurs arbres* ; le Commentateur conjecture que Virgile a compoſé cette Eclogue au printems, parce que Corydon, après avoir dit que l'été approche, *jam venit æſtas torrida*, ajoute que les fruits ſont ſous les arbres. „ Sa con„ jecture eſt vaine, replique M. Vaillant p. „ 238., il auroit eu autant de raiſon d'en „ mettre l'Epoque en hyver, Corydon di„ ſant qu'il a toujours bon feu chez lui.... „ ou en été, car Thyrſis deſigne cette ſaiſon „ lorſqu'il dit que tout brule à la campagne.

Quelque long que paroiſſe ce détail, nous ne ſaurions paſſer ſous ſilence deux remarques qui font honneur au bon gout du Traducteur; la premiere roule ſur ce vers de la 4. Eclogue.

Caſta fave Lucina, tuus jam regnat Apollo.

Le P. C. croit ce vers allegorique, Lucine eſt Octavie, & Ceſar eſt Apollon. *Cette Allegorie*, ajoute-t-il, *a je ne ſai quoi de noble & d'heureux. C'eſt une beauté qu'on n'apperçoit dans cette Eclogue qu'à la faveur de mon Syſteme.* Le nouveau Traducteur s'éleve contre l'allegorie, & comme il prétend, après *Joſſe Bade* ſuivi par le P. Catrou, que Virgile célebre dans cette paſtorale, la naiſ-

ſan-

Digitized by Google

sance future du jeune Marcellus; voici l'explication qu'il donne à ce vers; explication très-heureuse & très-naturelle : „ Vous êtes „ intéressée chaste Lucine, à la naissance de „ cet Enfant. Auguste son pere, en faisant „ regner les Sciences, fait regner en même „ tems vôtre frere Apollon, & Marcellus „ lui-même, quand il sera en âge, les fera „ regner avec plus d'éclat. Outre que ce Commentaire est plus simple, il convient mieux au siécle d'Auguste, qui fut celui des Sciences & des Savans.

La 2. remarque est sur une expression, qu'on trouve dans un vers de la même Eclogue :

O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ!
Spiritus & quantùm sat erit tua dicere facta.

Voici la traduction de M. Vaillant : „ Faste „ le ciel que j'aye assez de vie & *d'éloquence* „ pour bien décrire vos actions. Ce mot *Spiritus* exprimé par éloquence, fait un très-bel effet. Le P. C. l'a traduit par le mot *de vie*. Le nouveau Traducteur prétend qu'il signifie *l'esprit poëtique, qui anime les Poëtes, ou la Science de la Poësie*. *Virgile*, continue-t-il, *le fait assés entendre lorsqu'il dit aussitôt, que les Poëtes les plus habiles de l'antiquité*, Orphée & Linus, *seroient obligez de lui ceder l'honneur & la gloire de faire mieux des vers qu'eux. D'ailleurs si* Spiritus *signifie la même chose que* vita; c'est une repetition de ce qui a été dit dans la même phrase.

Digitized by Google

Nous ſera-t-il permis d'expoſer nos conjectures ſur un endroit de la Traduction du Commentaire de M. Vaillant ? * Voici le texte Latin.

Dam. *Malo me Galatea petit laſciva puella,*
Et fugit ad ſalices & ſe cupit ante videri.

Men. *At mihi ſeſe offert ultro meus ignis Amyntas,*
Notior ut jam ſit canibus non Delia *noſtris.*

Galatée, dit-il, cette jeune folatre, me jette des pommes à la tête & s'enfuit derriere des ſaules : mais elle n'eſt pas fâchée que je la voye s'y cacher. Et moy, mon Amyntas que j'aime avec paſſion, me vient voir de lui-même, de maniére qu'à préſent mes chiens le connoiſſent auſſibien que la *Lune.*

Ce n'eſt pas ſur les deux premiers vers que roule la difficulté : nous les avons cité en partie pour donner un exemple de la maniére dont Virgile copie *Theocrite :* voici comment le Poëte Grec à peint le badinage de ſa bergere. † Alcippe fille de Clearíſte jette des fruits à la tête de ſon Berger, pendant qu'il paſſe conduiſant ſes chevres, & dit entre ſes dents je ne ſai quoi de gracieux. N'y a-t-il pas je ne ſai quoi de plus naif & de plus badin dont le jeu de la Galatée de Vir-

* *Ecl.* 3. † *Idylle* 5.

Digitized by Google

Virgile ? Ce n'eſt point imiter, c'eſt enchérir ſur ſon original. M. de *Segrais* a heureuſement copié ce trait de Virgile.

Amynte d'un regard m'attaque quelquefois
Et la folatre après ſe ſauve dans ces bois :
Elle paſſe & s'enfuit, & cependant la belle
Veut toujours être vuë & qu'on coure après elle.

La difficulté eſt ſur le mot Latin *Delia*, qui eſt dans le 4. vers. Le P. C. avec pluſieurs autres interpretes, croit qu'il ſignifie *Diane* ; M. Vaillant prétend que c'eſt la *Lune*. Voici ſur quoi il apuie ſon interpretation. „ La „ Lune, dit-il p. 129. eſt fort connue des „ chiens qui gardent les fermes, pendant la „ nuit. Ils la voient preſque toujours, ils „ aboyent même après elle. Virgile l'apelle „ *Delia*, parce que Diane, que les payens croyoient être la *Lune*, avoit pris naiſſance „ dans l'Iſle de Delos.

Cette conjecture nous paroit inſoutenable. A quoi bon appeller ici la Lune ? Dametas dans les deux premiers vers ſe vante d'être aimé d'une Bergere, mais qui le fuit. Menalque, ſuivant les regles de vers amébées, enchérit ſur cette idée, & s'aplaudit d'avoir un ami qui l'aime avec paſſion, & le vient voir de lui-même. Pour déſigner la familiarité avec laquelle Amyntas vivoit avec Menalque, le Poëte inſinue, que le premier étoit auſſi connu des chiens de ſon ami que *Delie*, qui étoit apparemment une Bergere connuë

Digitized by Google

de ces deux rivaux. Cette derniere explication eſt plus naturelle, & offre une idée plus ruſtique. Il ſemble qu'on ne devroit pas entendre fineſſe à tout.

Cependant il faut avouër qu'en géneral les Notes de M. Vaillant ſont aſſés bonnes il reſiſte à la démangeaiſon de deviner : ſes interpretations ſont preſque toujours apuiées ſur des autorités.

En parlant de la lettre critique de M. *Bellenger*, nous avions oublié d'obſerver, qu'elle roule non ſeulement, ſur les Eglogues, mais encore ſur le reſte de la Traduction du Virgile du P. *Catrou*. Les railleries qu'il emploie ne ſont pas toujours delicates; il y regne le plus ſouvent un familier bas & inſipide.

Nous croions devoir avertir le Public que *Dupuis* doit bientôt imprimer une Traduction de Virgile: elle eſt de M. l'Abbé de *S. Remi*. Il faut eſperer qu'elle ne laiſſera rien à deſirer.

Diſcours ſur la Poëſie Paſtorale qui eſt à la tête des Eglogues de M. Pope, traduit de l'Anglois, *par M. Perel Conſeiller au Grand Conſeil.*

IL n'y a rien de plus commun, ce me ſemble, que ces Poëſies que l'on nomme *Poëſies Paſtorales*; & rien de ſi rare, que des Poëſies à qui ce nom convienne veritablement. Il me paroît donc neceſſaire de dire quelque choſe ſur la nature de cette eſpece de

Digitized by Google

de Poeme ; & mon deſſein eſt de renfermer dans ce petit Diſcours toute la ſubſtance de cette multitude de Diſſertations que les Critiques ont fait ſur ce ſujet, ſans que mon propre interêt puiſſe me faire paſſer ſous ſilence aucune de leurs regles. Je tâcherai de les concilier dans quelques endroits ſur leſquels ils paroiſſent d'avis different ; & on trouvera quelques remarques qui leur avoient échapé.

C'eſt dans ces ſiecles qui ſuivirent de près la création du Monde, que nâquit la *Poëſie*; & comme le ſoin de garder les Troupeaux paroît avoir été le premier emploi des Hommes, la Poëſie Paſtorale eſt vrai-ſemblablement la plus ancienne. Il eſt naturel de penſer que ces anciens Bergers, dans le loiſir dont ils joüiſſoient, avoient beſoin d'amuſement. Il n'y en avoit point de plus propre à leur vie ſolitaire que le *Chant*; & ſans doute, que dans la plûpart de leurs Chanſons ils célebroient le bonheur de leur état. Ces idées ont fait imaginer & enſuite perfectionner une ſorte de Poëſie, dont le but principal étoit de nous offrir une image parfaite de ces tems heureux, de nous faire admirer les vertus qui regnoient alors, & de les introduire peu à peu parmi nous. Or, comme les Paſteurs avoient choiſi le genre de vie le plus tranquille, les Poëtes jugerent à propos de les faire parler dans ces Poëſies, qui furent pour cela appellées *Paſtorales*.

Une Paſtorale eſt une imitation de l'action d'un Berger, & cette imitation eſt ſuſ-

Digitized by Google

ceptible de la forme drammatique & de la narrative. La Fable en eſt ſimple. La groſſiereté ſeroit ſans doute un défaut dans ſes mœurs. La politeſſe du Courtiſan n'en ſeroit peut-être pas un moindre. Elle ne ſouffre rien de figuré ou de trop recherché dans ſes penſées; elle y admet de la vivacité & des ſentimens, pourvû qu'ils ne la rendent ni trop longue ni trop languiſſante. Son ſtile eſt naturel, mais pur; poli, ſans être fleuri; aiſé, & cependant vif. En un mot, ſa fable, ſes mœurs, ſes penſées & ſon expreſſion, doivent raſſembler toute la ſimplicité de la belle nature.

La brieveté, la ſimplicité & la délicateſſe conſtituent tout le caractere de ce Poëme. Les deux premieres le rendent naturel, & c'eſt à la derniere qu'il doit toutes ſes graces.

Si nous voulons copier exactement la Nature, nous ne devons jamais oublier que la Paſtorale eſt faite, pour nous repreſenter ce tems que l'on nomme *Age d'or*; en ſorte que nous ne devons point introduire de Bergers ſemblables à ceux que nous voyons aujourd'hui; mais tels que nous pouvons nous imaginer qu'ils étoient, lorſqu'une idée noble étoit jointe à ce nom, & que les plus diſtinguez d'entre les hommes ne dédaignoient point de le porter. Pour que cette reſſemblance ſoit plus parfaite, il faut que l'on remarque dans tout le Poëme un air de pieté envers les Dieux, tel que nous le voyons éclater dans les ouvrages de l'antiquité. Il eſt bon auſſi de conſerver le gout de

Digitized by Google

de l'ancienne maniere d'écrire ; il faut que les liaiſons ne ſoient pas trop marquées ; que les narrations & les deſcriptions ſoyent courtes, & que les periodes ſoient conciſes. Ce dernier précepte regarde non ſeulement les phraſes, mais l'Eglogue elle-même, qui ne doit point être trop longue. Car il ne nous eſt pas permis de ſuppoſer, que les anciens Paſteurs fiſſent de la Poëſie leur principale occupation ; ils n'y employoient que les heures de délaſſement & de plaiſir.

Voilà ce que les tems anciens nous fourniſſent d'idées pour cette ſorte de compoſition : Et pour qu'elle devienne une peinture parfaite de la Nature, il eſt à propos de faire paroître de tems en tems quelque connoiſſance de l'Agriculture ; mais de façon, que ce qu'on en dit, ſemble plûtôt échapé par hazard, que rapporté à deſſein. Souvent même, il eſt mieux de ne la laiſſer entrevoir que par induction ; de peur qu'en voulant trop paroître naturels, nous ne devenions ennuyeux par des minuties ; car, comme l'a fort bien remarqué M. *de Fontenelle*, ce que ce genre de Poëſie a de plus attrayant, n'eſt pas la peinture de la vie ruſtique en elle-même, mais l'image de ſa tranquilité. Pour rendre l'Eglogue agréable, nous devons donc employer l'illuſion, & cette illuſion conſiſte à ne montrer de la vie Paſtorale que ce qu'elle a d'aimable, & à cacher ce qu'elle peut avoir de dégoutant. En effet, il ne ſuffit pas d'amener des Bergers ſur la ſcene, ſi l'on veut que leur entretien nous

Digitized by Google

intereſſe & nous plaiſe; on doit choiſir un ſujet qui ait en lui-même quelque agrément particulier, & le varier dans chaque Eglogue, auſſi bien que la ſcene ou la perſpective que chacune nous doit preſenter. Rien ne manquera plus à cette varieté, quand on ſçaura par le ſecours des comparaiſons, orner l'Eglogue des images champêtres les plus gratieuſes, s'adreſſer à propos aux choſes inanimées, faire de tems en tems des digreſſions amuſantes, mais courtes; quelquefois s'arrêter un peu ſur des circonſtances dont on prévoit que le détail pourra plaire; & enfin, faire choix de tours élegans & de mots propres à rendre les nombres extrémement doux & agréables. Quant à ſes nombres, quoique leur meſure ſoit la même que celle des vers heroïques, ils doivent être les plus polis, les plus aiſez & les plus coulants qu'on puiſſe imaginer.

Ce ſont-là les regles que nous devons avoir preſentes, lorſque nous examinons une Paſtorale. Les Critiques, en liſant avec attention *Theocrite* & *Virgile*, qui ſont ſans contredit, les ſeuls qui nous ayent donné de vrayes Eglogues, ont remarqué qu'ils ſuivent exactement ces regles; &, ils ont cru ne pouvoir mieux faire, que de nous propoſer pour Modeles dans ce genre, ceux qui y ont excellé.

Theocrite l'emporte ſur tous les autres par le naturel & la ſimplicité. Ses Idylles ſont regulierement Paſtorales du côté du ſujet; mais, elles ne le ſont pas toûjours par les Ac-

Digitized by Google

Acteurs du Dialogue, puiſqu'il y introduit des Moiſſonneurs & des Pêcheurs auſſi bien que des Bergers. Il eſt ſujet à être un peu trop long dans ſes deſcriptions. Celle du *Vaſe* dans ſa premiere Idylle en eſt un exemple remarquable. Les mœurs ſont auſſi un peu défectueuſes dans les Poëſies de cet Auteur. Ses interlocuteurs ſont quelquefois brutaux & inſolens, & peut être en général trop groſſiers. On en peut voir des exemples dans ſa quatriéme & ſa cinquiéme Idylle: Mais, il doit ſuffire à ſa gloire, que tous ceux qui lui ont ſuccedé, ne ſont devenus excellens qu'en l'étudiant, & que ſon ſeul dialecte a un charme ſecret qu'aucun autre Poëte n'a ſçû donner à ſa diction.

Virgile, qui copie Theocrite, rencherit ſur ſon original, & dans toutes les parties auſquelles la ſageſſe de la compoſition peut ſeule donner la perfection: il eſt fort ſuperieur à ſon maître. Quelques-uns de ſes ſujets n'ont rien qui convienne à la Poëſie Paſtorale, que la façon dont ils ſont maniez; mais, ils ont une merveilleuſe varieté, dont ſans doute le Poëte Grec ignoroit l'art. Virgile l'emporte ſur Theocrite par la regularité & la brieveté; il ne lui cede que du côté de la ſimplicité & de la proprieté du ſtile. Mais, Theocrite trouva l'art moins perfectionné, & Virgile fut obligé de mettre en œuvre une langue moins abondante.

Entre les Modernes, ceux-là ont û le plus grand ſuccés, qui ont travaillé avec le plus de ſoin à imiter ces grands Modeles;

&

& nul d'eux ne montra tant de génie pour ce genre d'écrire, que le *Taſſe* & nôtre *Spenſer*; car, ſi le Taſſe ſurpaſſa par ſa *Jeruſalem* tous les Poëtes épiques de ſa Nation, ſon *Aminthe* l'emporte infiniment ſur toutes les autres Paſtorales. Mais, comme cette Piece ſemble avoir été en *Italie* l'original d'une nouvelle eſpece de Poëme, appellée *Comedie Paſtorale*, on ne peut guéres la conſiderer comme une copie des Anciens. Quant aux *Calender* de Spencer, ſi l'on en croit M. *Dryden*, aucune Nation, depuis Virgile, n'a produit un Ouvrage auſſi achevé. Il n'eſt cependant pas exempt de défauts; ſes Eglogues ſont un peu trop longues, ſi nous les comparons avec celles des anciens. Quelquefois il donne trop dans les allegories, & oſe traiter des matieres de Religion dans ſes Poëſies Paſtorales; comme le *Mantouan* avoit fait avant lui. Il a employé la meſure lyrique; ce qui n'eſt point conforme à la pratique des anciens Poëtes. Sa Stance n'a pas toûjours la même longueur, & ſouvent il n'a pas choiſi celle qui auroit mieux convenu à la penſée qu'il y vouloit renfermer. Ce défaut eſt peut-être cauſe que ſouvent ſon expreſſion n'eſt pas aſſez conciſe; car, voulant remplir ſon Quatrain, il a quelquefois été obligé d'étendre en quatre vers, une penſée qu'il eut beaucoup mieux fait de reſſerrer dans un Diſtique.

Dans ſes mœurs, dans ſes penſées & dans ſes caracteres, il n'eſt pas inferieur à Theocrite; mais, quelque ſoin qu'il ait pris, il s'en

Digitized by Google

s'en faut bien qu'il ait atteint la beauté de sa diction; car, le Dialecte Dorique dans lequel Theocrite composa ses Idylles, fleurissoit de son tems: On le parloit dans une partie de la *Grece*, & les plus grands personnages l'employoient, au lieu que l'ancien Anglois & les phrases provinciales de *Spenser*, ou n'étoient plus en usage, ou ne l'étoient que parmi le menu peuple. Or, comme il y a de la difference entre la simplicité & la rusticité; ainsi, l'expression des pensées simples doit à la verité être simple; mais, elle ne doit pas être grossiere. Le *Calender* qu'il a ajouté à ses Eglogues, est rempli de grandes beautez. La simplicité & l'innocence des premiers hommes y donnent occasion à une morale qui à la verité lui est commune avec tous les autres Auteurs d'Eglogue; mais, ce dernier *Calender* en contient une autre très-ingenieuse, qui lui est particuliere: Il y compare les changemens que l'homme éprouve pendant le cours de sa vie, aux differentes saisons de l'année, & aux effets divers qu'elles produisent sur la surface de la terre. Cependant, la division scrupuleuse de ses Eglogues en douze mois, l'a obligé quelquefois, ou à repeter les mêmes descriptions en d'autres termes, ou à les omettre entierement, lorsque ses tours étoient épuisez. De-là vient que quelques-unes de ses Eglogues, comme la sixiéme, la huitiéme & la dixiéme, n'ont que le titre qui les distingue. Il n'est pas difficile d'en trouver la cause. La Nature n'est point assez variée dans le cours

Digitized by Google

cours d'une année, pour que chaque mois fourniſſe une deſcription nouvelle. Il n'y a que les ſaiſons, dont la difference ſoit aſſez marquée.

Je ne dirai que peu de choſe ſur les Eglogues ſuivantes. J'ai tâché de renfermer dans les quatre premieres tous les ſujets que les Critiques avoüent être convenables à la Poëſie Paſtorale. Les deſcriptions des ſaiſons y ſont beaucoup plus diverſifiées que celles de *Spenſer*; & pour augmenter cette varieté, j'ai eu ſoin de déſigner les heures du jour, de décrire les occupations des Paſteurs dans chaque ſaiſon & dans chaque heure de la journée, & de peindre les ſcenes champêtres, ou les lieux propres à ces occupations. Enfin, j'ai eû égard aux differens âges de l'homme, & aux paſſions qui le poſſedent ſucceſſivement.

Mais après tout, s'il y a quelque choſe de bon dans ces Eglogues, j'en ſuis redevable aux meilleurs Auteurs de l'Antiquité. Je les ai lûs & relûs ſoigneuſement, & je me flatte de n'avoir rien negligé pour parvenir à les imiter.

Hiſtoire de l'exil de Ciceron par M. Morabin. A Paris chez Lambert Coſſin 1725. in 12. p. 468. ſans la Preface.

L'Hiſtoire des malheurs des grands hommes pique toujours la curioſité. Ils y paroiſſent foibles ou conſtans. Leur foibleſſe les rapproche de nous, ce trait de reſſemblan-

Digitized by Google

blance nous remplit d'une joye ſecrete ; & à la vuë de leur fermeté nous connoiſſons plus diſtinctement nos reſſources contre la mauvaiſe fortune. Ainſi quels qu'ils ſoient, nous trouvons toujours nôtre intérêt & nôtre avantage dans la peinture de leurs malheurs. Ciceron eſt un de ces infortunez célebres par leur foibleſſe. A la moindre ombre des perſecution, la tête lui tourne, il ne ſait ce qu'il veut. Eſprit indécis il prend mille reſolutions qui n'ont jamais leur effet ; dans les accez d'une douleur plaintive, il n'épargne par ſes meilleurs amis, il ſe défie de leur zéle, ne ſe croiant trahi que par ceux qui ne le trahiſſent pas. On cherche inutilement ce Conſul, dont la voix a fait autrefois trembler le plus intrépide conſpirateur, les traits de ſon éloquence ſont en même tems ceux de ſa douleur & de ſa poltronerie.

M. *Morabin* connu par une Traduction du Traité *des Loix de Ciceron*, & par celle d'un Dialogue Latin, *ſi les Anciens ſont inferieurs aux Modernes*, n'a pas craint de diminuer la haute reputation de cet Orateur, en choiſiſſant pour eſſai de ſon Hiſtoire de Ciceron, un évenement qui fait ſi peu d'honneur à la fermeté Romaine. Diſons mieux il a voulu marquer par là combien il étoit éloigné de la manie de ces Hiſtoriens jaloux de montrer leur Heros par le beau côté. Mais n'y a-t-il pas une eſpece d'injuſtice à n'étaler que des traits de foibleſſe, ſurtout lorſqu'ils ſont balancés par un courage intrepide ? Le contraſte de ſentimens auroit été

été plus agréable pour les Lecteurs, & plus glorieux pour le Heros. Ainsi pour ne pas diviser ces deux points, dont l'union forme une perspective si interessante, il falloit donner tout d'un coup l'Histoire de Ciceron. Le pretexte de tâter le gout du public n'impose plus, c'est la ressource d'un Auteur pressé pour certaines raisons d'imprimer, un ouvrage encore imparfait, au hazard de le faire acheter deux fois au Public. M. Morabin auroit dû ne pas imiter ce trait de generosité.

Au reste nôtre Auteur nous donne plus qu'il ne promet : superieur aux loix de l'Histoire il ne se borne pas à l'exil de Ciceron, il décrit tout ce qui s'est passé sous le Tribunat de *Clodius*, raméne même les faits qui n'y ont qu'un rapport éloigné. Au lieu de ménager à propos son savoir, il insere dans le corps de l'ouvrage des notes qui devoient être placées au bas des pages, sans craindre que le fil de la narration soit interrompu ; il critique par d'autres reflexions, celles que des écrivains polis & spirituels ont faites sur cette partie de la vie de *Ciceron*. Ainsi les faits sont noiés dans un entassement d'érudition & de critique. On ne reprochera pas à nôtre Historien son peu de gout pour les digressions hors d'œuvre. Comme il ne nous seroit pas possible d'attraper dans cet extrait le merveilleux talent de M. Morabin, nous developperons en peu de mots, l'intrigue de *Clodius* pour faire exiler Ciceron, & les ressorts qui mirent fin au déchainement de ce Tribun. Clo-

Digitized by Google

Clodius étoit un esprit impetueux, remuant, que les plus honteuses liaisons, ses debauches & sa prodigalité ont rendu illustre. Il avoit trempé dans la conjuration de Catilina, sa haute naissance le mit à couvert de la punition, Ciceron lui fit seulement quelques reproches. Voilà la source de la haine de Clodius. Une avanture bien differente irrita ce méchant citoien. Amoureux de *Pompeia* femme de Cesar, il se gliſſa dans la maison où l'on célebroit les mysteres de la bonne Déesse interdits aux hommes sous peine de mort. Sa voix le trahit; il allegua son éloignement, mais nôtre Orateur lui soutint que ce jour-là il étoit venu chez lui, & l'accabla de railleries. Cesar prit le parti de répudier sa femme, & resolu de se faire une créature de Clodius, il ne fit aucune démarche contre lui. Clodius, pour se venger surement de Ciceron * forma le projet de se faire Tribun. Quoique la loi exclut les Patriciens du Tribunat, il se flata de l'éluder, en se faisant adopter par un Plebeien, Cesar, dans la vuë de se rendre maitre du sort de Ciceron, lui ménagea le succés de son adoption qui étoit traversée. Pour cacher plus finement ses desseins, il laissa jouïr cet Orateur de sa reputation, lui accorda des marques de distinction: mais Ciceron ne voulant prendre aucune part aux projets ambitieux de Cesar qui étoit Consul, * se retira à une maison du Campagne qu'il avoit auprés d'*Antium*. Cesar attentif à empêcher qu'on

* *L'an* 693. *de Rome.* * 694.

Digitized by Google

n'éclairât sa conduite, fit courir le bruit d'une mesintelligence entre Clodius & lui: il fit semblant de traverser son élection au Tribunat, en lui contestant sa qualité de Plebeien, c'étoit pour endormir ceux qui lui étoient secretement opposez. Pompée sentit l'imposture: sensible aux reproches qu'on lui faisoit, de se prêter aveuglement à Cesar, il parut mécontent, & pour regagner la confiance de Ciceron, il lui promit de se servir de tout son crédit sur l'esprit de Clodius dont il avoit favorisé l'adoption, mais Cesar se rendit maître de Pompée, en lui faisant épouser sa fille Julie dont Pompée étoit éperdument amoureux.

Clodius devenu Tribun, commença l'année 695. par proposer diverses loix favorables au Peuple, pour le disposer à recevoir celles qu'il méditoit contre Ciceron. Il en presenta d'abord une générale contre quiconque faisoit mourir un citoien sans avoir été condamné par le peuple. Ciceron, qui, sur un simple Senatusconsulte, avoit fait étrangler plusieurs complices de *Catilina*, se tint pour compris dans cette loi, & eut l'imprudence de prendre le deüil. Comme il n'avoit rompu ni avec Cesar ni avec Pompée, il eut recours à tous les deux: le premier lui renouvella les offres de la Lieutenance des Gaules, mais il chargea Pompée de les lui rendre suspectes; celui-ci le servit dés lors foiblement, & l'abandonna dans son plus grand embarras. Ciceron suivant le sentiment de Caton, s'éloigna de Rome.

Le

Digitized by Google

Le Tribun fier de cette retraite propoſa la loi formelle pour faire exiler Ciceron ; ſa ſuperbe maiſon fut brulée & raſée. Clodius fit acheter une partie de l'emplacement pour agrandir la ſienne, & le reſte fut conſacré à la *Liberté*. La femme de nôtre Orateur, ſon fils & ſa fille éprouverent auſſi la fureur du Tribun. Ciceron vint en Sicile par la Lucanie : il s'avança d'abord juſqu'à Vibon. Virgilius Gouverneur de la Sicile, lui aiant écrit d'en ſortir, il regagna *Brindes* où il s'embarqua pour *Cyſique*. Il aborda à *Dyrrachium*, & vint delà à Theſſalonique.

Cependant Clodius peu content d'avoir obligé *Caton* de ſortir de Rome, fut aſſez temeraire pour faire à Pompée *la plus ſenſible de toutes les injures* ; „ Pompée, dit „ M. Motabin p. 227., avoit fait priſonnier Tigrane fils du Roi d'Armenie, & „ lui avoit fait ſuivre ainſi qu'aux autres „ captifs le char de ſon Triomphe, pour „ le punir de ce qu'il s'étoit oppoſé au traité que ſon pere avoit conclu avec les Romains. Il l'avoit enſuite donné en garde „ à un Senateur de ſes amis nommé Flavius. „ Un peu avant ce tems-ci, ſoupant avec „ quelques autres perſonnes chez ce Flavius, „ il l'avoit prié de faire voir à la Compagnie le priſonnier de Pompée. Flavius „ ne ſe defiant de rien y avoit conſenti : „ mais Clodius, moins curieux qu'avide de „ s'approprier la rançon de ce Prince, avoit „ refuſé de le rendre à la fin du repas, l'avoit „ gardé depuis, quelques inſtances que Pom-

Digitized by Google

„ pée eût pû faire pour le retirer d'entre ſes
„ mains & enfin l'avoit fait embarquer quel-
„ que tems après pour le renvoier dans ſon
„ païs.

Le jeune Tigrane fut contraint par la tempête de relâcher à Antium. A cette nouvelle le Tribun envoia des gens pour le ramener en ſûreté. Flavius partit auſſi avec *main forte* pour s'en *reſſaiſir*. Les deux troupes s'étant rencontrées ſur le chemin, il y eut un combat très-vif, où pluſieurs furent mis à mort.

„ Il ſeroit difficile, continue M. Mora-
„ bin, de trouver ailleurs un trait qui ca-
„ racteriſât mieux l'Auteur de toutes ces
„ Tragedies & qui fît voir plus à decou-
„ vert juſqu'où alloit l'inſolence des gens de
„ qualité de Rome de donner pour Cadeau
„ dans un feſtin la vuë d'un fils de Roi
„ priſonnier.

Pompée conſulta ſes amis ſur la maniére dont il devoit ſe vanger de cet affront. *Culleon* perſuadé que Ceſar étoit de moitié dans tous les attentats de Clodius, lui conſeilloit de repudier Julie ; mais Pompée toujours amoureux de ſa femme, & qui ſavoit les motifs de la liaiſon de Ceſar & de Clodius n'approuva pas cet avis. Il prit le parti de ſe déclarer pour Ciceron. Sûr de regagner par cette demarche l'affection du Senat & des honnêtes gens dont le Tribun bravoit l'autorité, en tenant cet Orateur en exil, il fit conſentir Ceſar à ſon rappel.

Ce fut en 696. que Pompée fit réuſſir le projet

Digitized by Google

jet de finir l'exil de Ciceron: le Conſul Lentulus propoſa ſon rappel au Senat. Clodius n'oublia rien pour rendre inutile la bonne volonté du Conſul: enfin il fut reſolu; les nouveaux tribuns le firent agréer au Peuple, malgré les efforts ſéditieux des ennemis de nôtre Orateur.

Ciceron, qui étoit venu de Theſſalonique à Dyrrachium, apprit bientôt cette heureuſe nouvelle, il arriva dans cinq jours à Rome, où il fut reçu en triomphe, aux acclamations du peuple. Nous renvoyons au livre même les lecteurs curieux du détail de ce qui ſuivit le retour de cet Orateur.

La Preface que M. Morabin a miſe à la tête de ſon Hiſtoire, renferme l'éloge des ouvrages de Ciceron. Il y trace un portrait de ſon Heros: comme ces idées ne ſont pas neuves, nous n'avons pas cru devoir les détailler. „ Il nous apprend ſeulement, qu'il „ a profité des Remarques manuſcrites de „ M. l'Abbé de Saint Real ſur le 3. & le 4. „ livre des Lettres à Atticus; & en parti„ culier d'un préambule ſervant d'introduc„ tion à la lecture de ces Lettres. Le talent de cet Abbé pour développer les reſſorts des évenemens de la Republique Romaine eſt univerſellement reconnu. M. Morabin ſeroit heureux d'avoir pû ſaiſir ce tour, auſſi bien que ſa maniere d'écrire. Les morceaux que nous avons cités de cette Hiſtoire ſuffiſent pour juger du ſtile & de la narration. „ Il ne nous „ reſte qu'à donner un échantillon des re„ flexions morales. Quoique je convienne,

Digitized by Google

„ dit M. Morabin *, qu'on ne sauroit „ *choyer* avec trop de précaution un esprit „ malade, ce n'est pourtant point à ces „ molles condescendances qu'il faut attacher „ les devoirs de l'amitié : autrement & par „ la même raison il faudroit se relâcher du „ veritable regime, & donner à l'appetit de- „ reglé d'un moribond tout ce qu'il deman- „ deroit de plus contraire au rétablissement „ de sa santé. C'est par ces expressions que M. Morabin justifie Atticus, qui aima mieux demeurer à Rome pour veiller aux affaires de Ciceron, que de venir le consoler dans son exil.

Lettres sur les Anglois & les François & sur les Voiages. A Geneve chez Fabri & Barrillot 1725. in 8. p. 543. sans la Preface.

UN Auteur qui se mêle de peindre le caractere d'une Nation, devroit se borner à en rapporter les differens traits. Sans une circonspection delicate, il est rare que les préjugez ne dirigent pas des décisions, d'autant plus difficiles qu'on manque quelquefois des talens nécessaires pour savoir le vrai génie d'une Nation. Rien n'est plus ordinaire que de se le former d'après quelques particuliers, dont les vertus & les défauts ne tiennent pas toujours au gros de la Nation, de là viennent mille paralogismes. Qu'on se desabuse; il n'est pas si aisé de déterminer le

* *P.* 272.

Digitized by Google

le gout géneral d'un peuple entier, il faut avoir le tems de l'étudier, de démeler le motif de ſes uſages, de deſcendre dans des détails infinis. Quel eſt le voïageur qui ſe donne cette peine, la plupart viennent dans un païs plutôt pour affermir leurs premiers prejugés, que pour les ſoumettre à un examen ſincere. Liez avec leur compatriotes, ils n'apportent qu'une maligne attention à trouver des défauts, ſurtout quand la Nation leur fait trop ſentir une ſuperiorité qui les bleſſe. L'humeur, le tour de l'imagination, l'éducation influent auſſi ſur la maniére dont les objets les affectent: ils croient les avoir vû tels qu'ils ſont, quand ils les ont vû par un certain microſcope, qui eſt dans leur imagination.

M. *Muralt* Gentilhomme Suiſſe s'eſt propoſé dans ces lettres, de décrire les mœurs, & les uſages des Anglois & des François, on nous apprend qu'elles ſont écrites depuis 30. ans. L'auteur pénetré de la vanité du monde, prit le parti de la retraite. Les abus qu'il trouva dans le culte exterieur le porterent à l'abandonner: cette ſingularité déplut au Magiſtrat, qui jugea à propos de le bannir du païs. Livré à une Philoſophie ſauvage, il ramaſſa toutes les copies qu'il pût trouver de ces lettres, & les brula avec l'original; mais malgré ſes recherches, quelques unes des copies ſe ſont conſervées. Après deux années de ſollicitation ſes amis l'ont enfin engagé à revoir cet ouvrage. M. *Muralt* continue à vivre en Philoſophe dans les païs étrangers.

Digitized by Google

Dans la premiére lettre il nous preſente le portrait des Anglois en général. La magnificence brille chez les grands & l'abondance chez les petits; cette proſperité a amené la corruption des mœurs, qui ſelon nôtre Auteur, *eſt montée à un tel point qu'on ne s'en cache plus.* Ce qui contribue à l'augmenter, c'eſt le peu d'éducation, la liberté & l'impunité : rien n'empêche les Anglois d'être ce qu'ils veulent, & de donner un eſſor libre à leurs ſentimens.

La proſperité leur a donné cette fierté, ou cette inſolence qu'on leur reproche : nôtre Philoſophe prétend qu'elle n'eſt *ni ſi grande ni ſi génerale qu'on la fait.* Elle paroît parmi eux dans leur peu de conſideration pour les Grands, à qui ils ne cédent pas facilement, dans une délicate ſenſibilité pour l'intérêt de leur liberté, & dans leurs plaiſirs violens. Ils ſont à l'égard des Etrangers moins fiers qu'on ne dit. „ Quand ils ne „ nous connoiſſent pas, dit M. *Muralt*, ils „ ne ſe ſoucient pas fort de nous & lorſqu'il „ nous connoiſſent, ils nous font ſentir quel- „ quelquefois qu'ils s'eſtiment plus que nous. La même prévention ſe trouve chez les autres peuples, mais les beſoins réciproques les obligent à la diſſimuler. Les Anglois, ſelon nôtre Obſervateur, ne ſont pas dans ce cas; *aſſés riches*, ajoute-t-il, *pour ſe pouvoir paſſer des autres & ſeparez d'eux par la mer ils ſe contraignent moins là deſſus.* Nous doutons que les Anglois judicieux oſaſſent tenir ce langage; l'experience leur fait

aſſés

Digitized by Google

aſſés voir que la Providence les a liez aux autres par les beſoins.

Les hommes paſſent communément pour braves, le peu de crainte qu'ils ont de la mort le prouve aſſés ; cependant peu de gens vont chercher la guerre dans les païs étrangers. On ne fait pas grand cas de ceux qui y vont, *le titre de Capitaine eſt un fort petit titre chez eux* ; les Duels ſont rares ; leur courage conſiſte, *à faire hardiment une bonne action & à oſer ſuivre la raiſon contre la coutume.*

Les grands ne ſont ni craints ni admirez ; c'eſt de leur liberalité que dépendent la complaiſance & les égards que le peuple à pour eux ; le Gouvernement favoriſe cette eſpèce d'independance. Mr. Muralt prend de là occaſion de faire une digreſſion ſur le crédit de la Chambre Baſſe du Parlement, qui ſelon lui à conſervé la liberté à l'Angleterre. Il peint enſuite la felicité des nobles de cette chambre : devenus riches par le commerce, leurs plaiſirs conſiſtent à chaſſer & faire la débauche.

Le Clergé eſt compoſé de gens dont le teint eſt vermeil & fleuri, ce qui eſt une preuve de leur pareſſe ; ils figurent dans les caffés avec une pipe & dans les cabarets avec un verre. Leurs ſermons ſont excellens, ſi l'on en croit nôtre Philoſophe ; les Predicateurs s'aident de leur papier en les prononçant, ainſi le tems deſtiné à apprendre par cœur un Sermon eſt emploié à le rendre énergique. Mais ſi ces prédicateurs aiment la pa-

Digitized by Google

reſſe, il y a apparence qu'ils emploient ce tems à des occupations moins ſerieuſes. L'auteur fait enſuite un parallele des Prédicateurs Anglois & des François. L'Anglois monte en chaire avec un air modeſte & timide, ſon diſcours eſt court, ſimple & ſenſé. Le François ſemble monter ſur un trône, il regarde fierement ſes Auditeurs, ſon Sermon eſt l'ouvrage de l'imagination, chargé de figures de rhetorique, long & ennuieux. Le Prédicateur crie comme un homme *qui manque de bonnes raiſons pour perſuader, ou de dignité pour donner du poids à ce qu'il avance.* Nôtre Philoſophe n'a ſans doute entendu prêcher que certains prédicateurs dont les tons vehemens impoſent à la populace.

M. *Muralt* obſerve enſuite, que les Anglois ont d'excellens écrivains. La liberté, l'uſage qu'ils font de leur raiſon, contribuent à les former: mais qui croira que le mépris de la politeſſe dans les diſcours & dans les maniéres ne leur eſt pas inutile? c'eſt un paradoxe de nôtre Auteur, qui ne veut que du bon ſens, comme ſi on ne pouvoit l'allier avec la politeſſe! „ Les Anglois prétendent avoir devancé les autres Nations dans les Sciences „ de pas moins d'un ſiécle; prétention, dit „ nôtre Obſervateur, ſi propre à troubler „ le Parnaſſe & à mettre aux priſes le peuple colere des Savans, qu'en prononçant „ ces mots, je crois ſonner la charge & les „ voir courir aux armes. Ils prétendent encore avoir plus d'eſprit, & un eſprit de meilleure trempe que les autres peuples. M. Muralt

Digitized by Google

ralt leur accorde le privilege de penſer plus fortement ; mais il leur refuſe le naif & le *délicat*. Leurs ouvrages d'eſprit ſont ſurchargés de penſées.

Nous ne ſuivons point nôtre Auteur dans le détail qu'il fait ſur les Marchands, ſur les ouvriers & ſur le reſte du peuple. Ces gens là lui paroiſſent avoir les mêmes défauts & les mêmes vertus que les Grands.

Les Angloiſes paſſent pour belles, elles ſont toutes blondes & blanches, mais leur beaux viſages ne ſont point animés, on en trouve peu de jolies. Leur grand agrément eſt la modeſtie & la timidité, elles frapent par leur taille, par un air noble, & par la richeſſe de leurs habits. Leur goût pour la propreté ne s'étend point juſques aux dents, elles n'en prennent aucun ſoin ; les mouches ſont en vogue, on voit de vieilles femmes qui en ont le viſage couvert. L'humeur des Angloiſes eſt douce ; elles ſont franches, naïves, d'abord reſervées, mais ſe familiariſant bientôt & venant aiſement juſqu'au badinage, emportées dans leur paſſions, mais pareſſeuſes & accoutumées à ne rien faire. De là vient qu'elle s'ennuient, qu'elles ſont curieuſes de l'avenir, avides de predictions & credules „ Ce „ caractere fit naître, remarque M. Muralt, „ un plaiſant deſſein au fameux *Comte de* „ *Rocheſter*, l'homme de ſon tems le plus „ debauché, qui avoit le plus d'eſprit & „ qui connoiſſoit le mieux les femmes : ce „ Courtiſan..... s'aviſa de monter ſur un „ Theatre deguiſé en Charlatan, ſe dit grand

f „ Aſtro-

reſſe, il y a app
tems à des occupa
teur fait enſuite u
Anglois & des P
en chaire avec un
diſcours eſt cour
çois ſemble mon
ſierement ſes A
l'ouvrage de l'i
de rhetorique,
cateur crie con
bonnes raiſons
pour donner d
tre Philoſoph
cher que cer
vehemens im
M. *Mura*
ont d'excell
qu'ils font
former: m
politeſſe d
res ne leu
de nôtre
comme
teſſe l
„ van
„ de
„ n

Digitized by Google

xécute de même. *On voit*, dit-il, *elles faire vœu d'épouser le premier homelles rencontreront dans les ruës & ser en effet.* Cela eſt-il croiable ? & on imputer à toute une nation ce qui rivé a deux ou trois têtes folles ?

feconde lettre roule ſur les Comedies Tragedies : nôtre Auteur a aſſés bien é ce ſujet. Les Comedies Angloiſes ſont plies de pointes d'eſprit & d'ordures : y trouve point ces traits fins & delicats plaiſent & qui corrigent les mœurs. Le y eſt peint comme une choſe indifferente, joue, on jure, on boit, on débauche une me. L'honnête homme de la piece en fait ant. S'il y a quelques folies tournées en icules, ce ne ſont jamais les folies du ais, c'eſt un François qu'on joüe, ou un nglois qui copie les maniéres Françoiſes. e Poëte met en œuvre les comparaiſons es plus baſſes, les penſées les plus ingenieuſes ſont toujours trop recherchées, l'entaſſement en eſt fatiguant. Ce qu'il y a de ſinr c'eſt que les Anglois mépriſent *Moliere*, qu'ils pillent ouvertement. M. *Muralt* e une partie du Prologue du Traducteur de *Avare*, où l'on voit mille traits impertiens contre le Comique François, dont il a defiguré la piece par des additions ridicules. Le plus grand Poëte Comique d'Angleterre a été *Ben-Johnſon*, il s'en faut cepen- qu'il vaille *Moliere*; *il me* Muralt, *qu'il n'en a ni l'eſ- ſe naiveté*; *il n'a connu abſo-*

„ Astrologue, & se vanta d'avoir des secrets
„ assurez pour embellir le teint.... les Bel-
„ les accoururent chez lui en foule, & l'on
„ dit qu'il debita ses secrets à quelquesunes,
„ & leur apprit à sa mode à joüir du present
„ sans se mettre si fort en peine de l'avenir.

Après avoir passé en revüe les differentes conditions, M. *Muralt* revient au caractere géneral des Anglois. Le bon sens, une force d'esprit supérieure à la coutume & aux jugemens d'autrui, une conduite dirigée par les reflexions, sont les traits qui caracterisent l'homme de mérite Anglois; nôtre Philosophe convient cependant qu'il est sujet à des bourades, & à des inégalités; que par cette façon de vivre selon son goût, & par la paresse dont il est dominé quelquefois, il donne prise aux passions les plus furieuses.

Chaque Anglois a une religion à sa mode, ou il n'en a point du tout, ainsi il n'y a point d'hypocrites. Le nombre de libertins est plus grand que dans aucun autre pais. Ceux qui seroient ailleurs hypocrites sont ici libertins. Le Fanatisme est très commun. Nôtre Auteur prétend que l'Angleterre doit avoir un grand nombre de gens d'une pieté solide, parce qu'on y trouve beaucoup de livres pleins d'une morale simple & épurée.

M. *Muralt* developpe ensuite ces idées génerales: il faudroit copier son livre, pour les representer fidelement; ainsi nous n'entrons pas dans un plus grand détail. Le trait, qui selon lui est le caractere distinctif d'un Anglois, c'est qu'il prend brusquement son parti

Digitized by Google

& l'exécute de même. *On voit*, dit-il, *des filles faire vœu d'épouser le premier homme quelles rencontreront dans les ruës & l'epouser en effet.* Cela eſt-il croiable ? & peut-on imputer à toute une nation ce qui ſera arrivé a deux ou trois têtes folles ?

La ſeconde lettre roule ſur les Comedies & les Tragedies : nôtre Auteur a aſſés bien manié ce ſujet. Les Comedies Angloiſes ſont remplies de pointes d'eſprit & d'ordures : on n'y trouve point ces traits fins & delicats qui plaiſent & qui corrigent les mœurs. Le vice y eſt peint comme une choſe indifferente, on joue, on jure, on boit, on débauche une femme. L'honnête homme de la piece en fait autant. S'il y a quelques folies tournées en ridicules, ce ne ſont jamais les folies du Païs, c'eſt un François qu'on joüe, ou un Anglois qui copie les maniéres Françoiſes. Le Poëte met en œuvre les comparaiſons les plus baſſes, les penſées les plus ingenieuſes ſont toujours trop recherchées, l'entaſſement en eſt fatiguant. Ce qu'il y a de ſingulier c'eſt que les Anglois mépriſent *Moliere*, qu'ils pillent ouvertement. M. *Muralt* cite une partie du Prologue du Traducteur de l'*Avare*, où l'on voit mille traits impertinens contre le Comique François, dont il a defiguré la piece par des additions ridicules.

Le plus grand Poëte Comique d'Angleterre a été *Ben-Johnſon*, il s'en faut cependant beaucoup qu'il vaille *Moliere* ; *il me paroît*, dit M. Muralt, *qu'il n'en a ni l'eſprit ni l'heureuſe naiveté ; il n'a connu abſolu-*

Digitized by Google

lument aucune galanterie, il introduit beaucoup de personnages méchaniques..... il n'a pas osé former le heroïque dessein d'attaquer les défauts de sa Nation, & on peut dire de lui qu'il a fait beaucoup de bien à la Comedie Angloise sans en faire aucun aux Anglois..... Après tout il faut avoüer que *Ben-Johnson est un Poëte judicieux, admirable à distinguer & a soutenir les caractères & dont les bonnes pieces sont excellentes dans leur espece.*

Les Anglois, selon M. *Muralt*, réussiroient parfaitement dans les Tragedies, s'ils vouloient étudier le langage de la Nature. Outre que l'Angleterre est un païs de passions, leur génie pour le serieux, & la brieveté énergique de leur langue sont de grandes ressources. Aussi y a-t-il dans leurs Tragedies d'excellens endroits. Nôtre Auteur leur reproche avec raison d'habiller à la moderne les Heros de l'antiquité, de faire un ridicule melange de farces avec les évenemens les plus tristes, & d'ensanglanter la scene. Oedipe y paroït avec les yeux crevés, *& j'y ai vû*, ajoute M. Muralt, *tenailler un homme en croix pendant une demi heure.* Il observe que les Tragiques Anglois se déchainent dans leur Preface contre *Corneille* qui n'a d'autre defaut que celui de les surpasser.

La 3. lettre renferme un grand détail des plaisirs des Anglois, l'Auteur y parle de leur Opera, de leur concerts, de leur debauches de vin & de femmes, de leur festins, des combats des chiens & des coqs. On y voit

aussi

Digitized by Google

auſſi des hommes ſe battre à peu près comme les beliers. M. Muralt fait entrer dans leurs plaiſirs l'éxecution des criminels; il rapporte pluſieurs traits étonnans de ces malheureux. Il n'a pas oublié la fureur des Anglois pour ſe donner la mort: on trouve ici des avantures aſſés ſingulieres. Un des plaiſirs des Anglois eſt de ſe promener ſur la Tamiſe & de ſe dire des injures, la populace s'en mêle auſſi. Charles II. ce Roi ſi populaire ſe promenant un jour ſur la riviere, diſoit des injures & s'en faiſoit dire, les Bateliers le déconcerterent en l'appellant *Ramoneur de Cheminées*, parce qu'il étoit noir de viſage & qu'il avoit mis un impôt ſur les cheminées. On trouve encore dans cette lettre un portrait des Dames: la façon dont elles ſont traitées ne fait pas honneur à la galanterie Angloiſe.

Comme l'Auteur a donné en partage le bon ſens aux Anglois, il expoſe dans la 4. lettre les raiſons qui l'y ont determiné, il les emprunte de la forme du gouvernement, de leur richeſſe, de leur fermeté dans les diſgraces.

Les Loix & la Police des Anglois ſont le ſujet de la 5. lettre; le détail en eſt très-curieux; nous nous contenterons de remarquer certains uſages fort ſinguliers. Les Anglois s'attachent litteralement aux Loix. Il eſt defendu d'épouſer deux femmes; pour ſe mettre à l'abri de la loi, on dit qu'il en faut épouſer trois. Autrefois cet expedient étoit ſûr, un étourdi gata tout: il épouſoit toutes

Digitized by Google

tes les jolies filles qu'il trouvoit. Depuis ce tems il a été decidé *qu'on ne sauroit aller à trois sans passer par deux.*

Quand il arrive quelque cas qui n'est pas marqué dans une loi particuliere, les Juges aiment mieux ne point juger du tout que d'avoir recours aux loix générales. Ainsi pour se venger surement d'un ennemi, on n'a qu'à choisir un outrage omis dans les loix. *Il y a quelques années*, dit M. Muralt, *qu'on a vû un homme couper le né à son ennemi, sans qu'il en ait été autre chose si ce n'est qu'on a fait une loi qui defend de couper le nez.*

Un voleur qui n'a rien forcé ni rompu en est quitte pour une legere amande ou pour un petit chatiment, quelque considerable que soit le vol. S'il a le malheur d'être pris & condamné, on le laisse jouir de l'argent qu'il a volé. *Si vous demandés*, dit M. Muralt, *la raison d'un usage si extraordinaire, on vous dira que ce malheureux le paie de sa vie & qu'on ne pourroit discerner les especes pour les restituer.*

Les Femmes galantes n'ont pas sujet de se plaindre de la rigueur des loix. Elles ne peuvent être convaincues d'adultere à moins que les maris n'ayent tout vû, les autres preuves sont insuffisantes. L'auteur rapporte que le premier Duc d'Angleterre n'a pû se faire separer de sa femme qui avoit un commerce de galanterie avec le fils d'un riche Cabaretier, toutes les preuves ne servirent qu'à faire condamner le galant à une grosse amande, suivant la loi qui defend de manquer de respect

Digitized by Google

peſt aux Grands. Il arrive cependant que les Anglois ſe vangent quelquefois de l'infidelité de leurs femmes par des moyens plus promts & plus cachés.

Les faux témoins jouiſſent preſque de l'impunité, ils ſont mis au pilori : la recidive n'eſt comptée pour rien, ainſi ceux qui ſont accoutumés à cette eſpece de chatiment peuvent tout entreprendre.

Si la police manque d'application pour contenir les Scélerats, elle n'a pas aſſés de ſoin pour ſoulager les miſerables. Les priſonniers pour dettes ſont obligés de ſe nourrir eux-mêmes, les créanciers ne ſont obligez à rien : le Roi ne leur donne que de l'eau. L'auteur fait une peinture afreuſe de l'extrémité où ces malheureux ſont ſouvent réduits.

M. *Muralt*, dont le génie eſt aſſez conforme à celui des Anglois, prétend prouver leur averſion pour la cruauté parce qu'ils ont ſupprimé les tortures. La maniére dont on juge les Procez criminels mérite d'être remarquée. Perſonne n'eſt puni de mort qu'il n'ait été trouvé coupable dans deux Tribunaux differens : l'un eſt compoſé de plus de douze Juges, mais il faut que douze l'aient condamné. L'autre eſt préciſement compoſé de douze Juges, qui doivent être voiſins de l'accuſé, & gens de ſa condition, autant que cela ſe peut. Après avoir prêté ſerment ils ſe renferment enſemble ſans boire ni manger, juſqu'à ce qu'ils ſoient d'accord dans leurs jugemens.

La 6. lettre ne renferme qu'une deſcription

Digitized by Google

de Londres; comme cette matiére eſt traitée dans pluſieurs autres ouvrages, nous n'entrerons dans aucun détail.

Nôtre Philoſophe vient enſuite aux François, & quoiqu'ils n'aient ni la cruauté, ni la férocité que l'Auteur attribue aux Anglois, il les traite fort mal : l'humeur ſombre de M. Muralt n'a pu ſe familiariſer avec la vivacité de la Nation.

La premiére lettre ſur les François nous preſente leur portrait en géneral. M. Muralt leur fait l'honneur de les trouver affables, civils, obligeans, ſinceres. Ils luy ſemblent nés pour la Sôcieté, ils aiment les hommes & par là ils meritent d'en être aimés. Nôtre auſtere Philoſophe trouve mauvais qu'ils veuillent être aplaudis & admirez des étrangers par la vivacité, par la politeſſe & par les maniéres, qualités qui ſelon lui ſont tout leur caractere. Il ſoutient que cette vivacité ne plait pas à quelques-uns, on peut mettre M. Muralt dans ce nombre: auſſi il ne manque pas d'accuſer les François de negliger le ſolide pour s'attacher à la bagatelle, & de prendre pour des ſtupides les étrangers de bon ſens & de ſang froid, lorsqu'il n'ont point certaines manieres, ni le talent de s'exprimer. Ce qui choque le plus M. Muralt, c'eſt que les François méconnoiſſent le mérite des gens qui ſe livrent à une Philoſophie ſauvage. Peut-être qu'il a eſſuié là-deſſus en France quelques railleries, ce qui le met de mauvaiſe humeur contre la Nation.

Il

Digitized by Google

Il raisonne plus sensément en representant les François comme des gens qui mettent leur bonheur à être crus heureux ; *ils aiment mieux se montrer bien vêtus que de se bien nourrir, faire de la dépense & passer pour riches, au hazard même de dissiper leurs richesses ou de les risquer, que de les conserver & d'en jouir avec moderation sans paroitre riches.*

L'entêtement des François pour la qualité est superieur à celui des autres peuples, si l'on veut croire nôtre Observateur : il a raison de trouver à redire que les pauvres gentilshommes regardent l'oisiveté comme leur plus beau privilege, il voudroit qu'ils s'appliquassent au commerce. La remarque qu'il fait sur le gout des François pour le commandement est très juste : aussi quelque grand que soit le nombre des charges & des offices, il se trouve encore plus d'acheteurs.

M. Muralt est si fort entrainé par son amour pour l'indépendance, qu'il fait un crime aux François de souscrire aux décisions du Prince sur des choses purement arbitraires, & de suivre le torrent de la coutume. Il voudroit sans doute trouver en France des imitateurs de sa misantropie. Toute la liberté Françoise consiste selon lui à ne point se géner, à demander à boire & à manger chez les gens que l'on connoit, à dire que le vin n'est pas bon lorsqu'on ne le trouve pas bon. *S'il y a dequoi rire*, dit nôtre Auteur, *que ce soit là la liberté d'une Nation, il y a sans doute dequoi rire davantage*

Digitized by Google

de voir des Nations où cette liberté ne ſe trouve pas.

C'eſt par une ſuite de ſon caractere ſombre que nôtre Philoſophe condamne le commerce de politeſſe, qui conſiſte à avoir des attentions obligeantes, à viſiter ſes amis, à s'informer de leur ſanté. On n'eſt pas non plus étonné qu'il s'éleve contre les Courtiſans: ce genre de vie n'eſt pas du gout d'un eſprit mélancolique.

Les Grands ne ſont pas les ſeuls qui cherchent à faire fortune, le peuple n'eſt pas moins empreſſé de s'agrandir. *Quelqu'un a remarqué aſſés plaiſamment, que c'eſt la France qui fournit l'Europe de Valets de chambre & de Cuiſiniers, emplois qui font la fortune du peuple.* L'Auteur devoit ajouter pour l'honneur de ſa Nation, qu'il eſt reſervé aux Suiſſes de garder les portes.

M. Muralt eſſaie encore ſon ironie contre le brillant des François: il prétend qu'ils s'accordent un privilege excluſif de bel eſprit, ce ſont des Grecs qui traitent les autres Nations de Barbares. C'eſt beaucoup qu'ils ne leur refuſent pas le bon ſens; un bel eſprit qui n'eſt pas François eſt regardé comme un Phénomene. Nôtre Auteur avoit ſans doute l'imagination encore frapée de la queſtion ridicule que propoſa le P. Bouhours: *S'il eſt poſſible qu'un Allemand ſoit bel eſprit.*

La ſeconde lettre eſt dans le même gout que la premiere: on y dit du bien & du mal des François. M. Muralt vante leur bonté, leur

Digitized by Google

leur affection & leur politeſſe pour les étrangers. Il leur reproche cependant d'aimer trop les nouvelles connoiſſances, ce qui les fait regarder comme des inconſtans. La peinture qu'il fait de leur bonnes maniéres pour les étrangers eſt honorable à la Nation : nôtre Auteur s'exprime d'une maniere ſi obligeante, qu'il nous auroit mis au deſſus des Anglois, ſi une triſte philoſophie n'eût été ſa paſſion favorite.

Ce n'eſt pas ſeulement pour les étrangers que les François marquent tant de zele, ils s'aquittent entre eux de tous les devoirs de l'amitié. M. Muralt entre dans un détail fort intereſſant. Il croit que les François trouvent mauvais qu'on les loüe par bonté de cœur, ſur ce qu'ils s'offenſent du titre *de bon homme*. Nôtre Auteur ſe trompe, le mot *de bon* ſignifie préciſement en François un homme ſans eſprit, ſans que par là on veüille condamner la bonté de cœur. M. Muralt convient que ſi les François plaçoient dans la bonté de cœur, & dans la franchiſe la ſuperiorité qu'ils s'arrogent ſur les autres Nations, on ſeroit tenté de la leur adjuger. Il eſt charmé des ſoins qu'on apporte à l'éducation des enfans, mais il ſe plaint qu'au lieu de cultiver leur raiſon, on n'exerce que leur vivacité. Ce qui fait qu'ils ſe portent plus facilement au libertinage.

Nôtre Auteur s'étend enſuite ſur le train de vie des François en tant qu'il conſiſte en viſites : il traite ce ſujet en *Suiſſe* atrabilaire, c'eſt-à-dire que tout commerce d'eſprit lui

Digitized by Google

déplair. La liberté qu'on laisse aux femmes le revolte: selon lui une femme qu'une faute connuë du public a condamnée à la retraite est moins corrompue & moins debauchée qu'une femme addonnée à la coqueterie. Tous ces hommes à bonnes fortunes, dit M. Muralt, se vantent ils ou sont ils indiscrets sans sujet? ... „ Tous ces beaux seins découverts & qui semblent être exposés en vüe „ pour inviter les hommes à *materialiser* l'a„ mour délicat ne font-ils aucun effet? Nôtre Auteur brave même l'honneteté, pour peindre avec plus de force les desordres du beau sexe: il finit cette lettre par un portrait du François homme de mérite.

La 3. lettre roule sur le tour de la conversation & sur les maniéres libres des François. La politesse de la Nation n'est pas du gout de M. Muralt, elle n'est selon lui que singerie & petitesse, si les étrangers suivent ses conseils, ils ne la prendront pas pour modèle. *Il seroit bon*, dit-il, *que quelque homme de génie rendit aux François sur le sujet des maniéres, de la politesse & du bel esprit, le service qu'un homme de génie a rendu aux Espagnols sur le sujet de leur bravoure*. Les Dom Quichotes *en esprit & en maniéres ne sont pas moins fous que les* Dom Quichotes *en courage*. Ce jugement n'a rien d'étonnant, nôtre Auteur n'est pas dans un point de vuë favorable. Il a peut-être plus de raison de nous blamer de porter trop loin la galanterie de l'esprit, qui consiste à dire des choses flateuses d'une maniére agréable;

Digitized by Google

ble; ſi c'eſt un défaut, du moins il n'a aucune teinture de ferocité; nous ſouſcrivons avec plaiſir aux reproches qu'il nous fait d'aimer trop à louër.

„ Ce qu'il dit de l'Academie Françoiſe „ mérite d'être rapporté. On y loüe com„ me par arrêt des hommes loüez déja, & „ qui doivent être loüés de nouveau. On les „ loüe comme on tire au blanc : on les cri„ ble de loüanges. Ceux qui loüent rece„ vront à leur tour la loüange qu'ils ont don„ née à d'autres. Il prétend que l'Academie donne le ton de panegirique au reſte de la Nation.

M. Muralt reconnoit que les François figurent mieux à table que les autres Nations. „ Il ſemble, dit-il, que ce ſoit pour eux „ que le vin a été fait : Il leur donne une „ joie vive & ingenieuſe.... Ils ont mille „ chanſons qui incitent au plaiſir. Nôtre Auteur avoue que les François ont pour ce genre de Poëſie un talent particulier, & que nos repas ſont mieux entendus que par tout ailleurs. Il nous ſait bon gré d'avoir fait du jeu un amuſement, en proſcrivant les grands jeux, qui ſont toujours ruineux.

Il ne nous eſt pas poſſible de ſuivre nôtre Philoſophe dans les reflexions qu'il fait ſur la mode, qui étend ſon empire ſur les meubles, ſur les habits, ſur le langage, ſur les domeſtiques, ſur les maniéres, ſur l'eſprit, ſur la beauté. „ Tous reconnoiſſent ſon au„ torité, dit nôtre Auteur, les Grands & le „ Roi comme les autres : la mode reſſemble

„ au deſtin dont parlent les Poëtes, qui eſt „ ſuperieur à toutes les divinitez, & à qui „ Jupiter même obéit. Voici comme M. Muralt parle des changemens que la mode a introduits pour les domeſtiques. „ Tantôt ce „ ſont de petits laquais que les Dames veu- „ lent avoir, quelquefois ce ſont de grands „ laquais; d'autrefois ce ſont des pages &c. Les détails qu'il fait ſur les articles que nous venons de marquer ſont curieux; nôtre Philoſophe ſe plaint que les autres Nations allient la haine & le mépris pour les François avec le ſoin d'adopter leurs modes; „ Haïr „ une Nation, ajoute M. Muralt, dans ſes „ habits & dans ſes maniéres, ſans haïr en „ même tems & les maniéres & les ha- „ bits, ne me paroît guéres moins extraor- „ dinaire que ce qu'on raconte de la foudre, „ qu'elle fond l'or dans une bourſe ſans la „ bruler. Ce zèle de reforme eſt digne d'un Philoſophe.

La quatriéme lettre eſt une ſuite de la précedente. L'Auteur y caracteriſe les habitans de quelques Provinces; de là il paſſe aux ouvriers & aux marchands, dont il peint le genie: les Libraires ne ſont point épargnez. C'eſt dans cet endroit qu'il s'éleve contre la multitude de Romans; ſi M. Muralt étoit écouté, on condamneroit les Auteurs de cette ſorte d'ouvrages à boire de la *cigue*. Ce qu'il dit ſur l'Opera & ſur la maniére dont on y traite l'amour reſpire une morale ſevere. Une certaine eſpèce d'Abbés & les petits maîtres y ſont aſſés bien peints. *Ces derniers ſont*, dit-

Digitized by Google

dit-il ; *des jeunes gens de qualité* (ou soi disant tels) *qui représentent en abregé ce que la jeunesse, le caractere François & la Cour ont de plus mauvais & de plus incommode. Pour se faire valoir au dessus du reste des hommes, ils se mettent au dessus des bienseances, que le reste des hommes observent.... ils affectent les vices qu'ils n'ont point, plutôt que les bonnes qualités qu'ils pourroient avoir.*

Les filoux & les partisans ont attiré la curieuse attention de M. Muralt, les traits qu'il emploie contr'eux sont bien frapés. Il n'oublie pas la noblesse, dont il vante la generosité. Il leur donne Mrs. les Abbés pour rivaux en galanterie, & n'accorde d'autre distinction aux gens de qualité que leur bravoure. Comme nôtre Auteur a connu plus particulierement les gens de guerre, il leur rend la justice qu'ils méritent, il en fait plus de cas que du reste de la Nation. L'amour des François pour leur Roi est un sentiment que nôtre Philosophe, si amoureux de la liberté Republicaine, n'a pas jugé indigne de ses louanges. Nous ne savons si en rapportant les sentimens des autres peuples sur la Nation, il mérite une entiére créance, peut-être n'est ce que M. Muralt qui parle. Nous renvoyons au livre même ceux qui seront curieux de ce que l'Auteur dit sur les Françoises, & du parallele qu'il fait des Anglois & des François.

Dans la cinquiéme lettre l'Auteur examine ce que c'est que le bel esprit, il y établit

un Sisteme tout particulier. Le bon sens l'emporte chez lui sur l'esprit, le beau ne marche qu'après le bon. „ Il en veut sur tout aux „ Ouvrages d'imagination : ceux de *Voiture* „ & de *Sarasin*, (de *Voiture* sur tout) ne sont „ pas des *Confitures*; c'est du *Sucre* deguisé „ en differentes maniéres, c'est de la pate sucrée mise en figures : on les regarde un moment; & elles font plaisir; mais il faut „ être enfant & prendre le change pour en „ manger beaucoup & en faire son repas. „ Les Lettres de Voiture, ne sont pas du „ gout de nôtre Auteur. Au lieu d'être naturelles, elles ne sont, ajoute-t-il, qu'ingenieuses & elles imitent l'amitié qui ne „ veut point d'imitation : elles s'en joüent. „ Cet Ecrivain feint de sentir tout ce qu'il ne „ sent point &c. M. Muralt apprécie la Poësie en Philosophe, tout ce qui est du ressort de l'imagination n'a qu'une médiocre valeur; il paroit estimer cependant Corneille, Racine & Moliere. Scarron & Rabelais sont fort maltraités. Nos modernes auront lieu d'être contens du portrait qu'il fait de M. Depreaux, & de celui de M. de Fontenelle. Il est étonnant que M. *Bayle*, si ami de la tolerance, ait trouvé un censeur impitoyable dans M. Muralt. Jamais personne n'a plus décrié ses ouvrages, & son Dictionnaire en particulier. M. de la Bruyere est l'Auteur favori de nôtre Philosophe, il le comble d'éloges. Le *Telemaque* de M. de Cambray, les *Fables* de M. de la *Fontaine* & *les Reflexions Morales* du D. D. L. R. sont encore des ouvra-

vrages dont il connoit tout le mérite.

De peur d'être trop long nous laissons ce que l'Auteur ajoute sur le bel Esprit des Dames, pour passer à la sixiéme lettre, qui ne renferme qu'une critique de la sixiéme Satire de M. Depreaux : il y a quelques traits assés bons. Elle pourra servir de modèle à ceux de nos modernes, qui veulent forcer le public à ne pas tant estimer *Racine* & *Depreaux*.

Il y a encore deux lettres sur les *voiages*; l'Auteur en examine l'utilité & les dangers. On peut profiter de la lecture de ces deux lettres, pourvû qu'on n'adopte pas le Sisteme de Religion que s'est forgé l'Auteur : on y apperçoit les traces d'une imagination melancolique.

En géneral on peut dire que ces lettres sont pleines de traits neufs & originaux : l'Auteur en auroit rendu la lecture plus agréable s'il avoit evité les repetitions. Quoique le stile ne soit pas chatié, on peut dire cependant que peu d'étrangers seroient en état d'écrire avec tant de feu & d'énergie.

Traité des vertus medicinales de l'eau commune, où l'on fait voir qu'elle prévient, & guérit une infinité de maladies, par les observations tirées des plus célebres Medecins, appuiées de 40. ans d'experience; avec quelques regles pour le regime de vivre, par Mr. Smith. On y a ajouté le traité de l'eau du Docteur Hancok, intitulé febrifugium magnum, *où l'eau commune est le meilleur de tous les remedes pour gue-*

Digitized by Google

guerir la fiévre & la peſte. Traduit de l'Anglois. Avec les Theſes de Mrs. Hecquet & Geoffroy ſur l'eau. A Paris chez Guillaume Cavelier ruë St. Jacques au lis d'or. 1725. in 12.

VOici encore une traduction de la façon de Mr. le Medecin Noguez, qu'il a bien voulu enrichir à ſon ordinaire d'une preface de cent pages, pour nous dire que l'*eau metamorphoſée en une infinité de manieres, comme un autre Prothée, fertiliſe les terres:* qu'icy ce ſont des pluies abondantes, qui offrent de riches moiſſons, & là des roſées ſans aucune goute de pluie, & des inondations, qui rendent certaines contrées habitables & fertiles; & pluſieurs autres choſes ſemblables.

L'élevation de l'eau en forme de vapeur lui paroit un phénoméne admirable. Qu'une maſſe ſi lourde & ſi peu propre en apparence à s'élever monte dans l'air contre les loix de la peſanteur, c'eſt ce qu'il trouve difficile à expliquer. Mais qu'y a-t-il donc là qui doive lui cauſer tant d'admiration? comment ces particules de vapeur peuvent elles paroitre ſi lourdes & ſi peſantes à lui, qui eſt perſuadé qu'une goute d'eau contient pour le moins & peut-être diviſée en vingt ſix millions de particules viſibles, propres par leur petiteſſe extréme à pénetrer dans les Corps les plus ſolides, & à devenir inſenſibles à la veüe, & aux autres ſens?

Mais ce qui eſt fort curieux à ſavoir, & ce qu'on n'auroit pas ſçeû ſi Mr. Noguez ne l'a-

Digitized by Google

l'avoit imprimé, c'eſt que les parties de l'eau ſe ſeparent facilement les unes des autres; car ſans cela, dit-il, les vaiſſeaux pourroient-ils faire voile; & les poiſſons pourroient-ils nager? & crainte qu'on n'entendit pas ce que c'eſt que nager à l'égard des poiſſons, *nager*, ajoute-t-il, *c'eſt-à-dire monter, descendre, ſe mouvoir lateralement, en un mot en tout ſens.*

Le traducteur prétend que de dix parties du monde il y en a pour le moins ſix qui ne boivent que de l'eau pour l'ordinaire. L'eau ſelon lui eſt le ſouverain remede pour toute ſorte de maladies; elle eſt un des principaux *inſtrumens de la digeſtion*, ſur tout ſi elle eſt froide; & il ſçait par ſa propre experience, que dans les coliques bilieuſes rien n'eſt meilleur, que cette boiſſon priſe en quantité.

L'on croit communément que rien n'eſt plus mauvais que l'eau froide dans les dévoiemens: l'on ſe trompe. L'eau froide guérit ces ſortes de maladies: en voici la preuve. Une Dame de condition de la connoiſſance de Mr. Noguez étoit malade depuis longtems d'un dévoiement. Rebutée du peu de ſuccez d'une infinité de remedes, qu'elle avoit tenté inutilement, elle boit de l'eau en quantité, ſon dévoiément s'arrête tout d'un coup, & elle ſe trouve parfaitement guérie. Il eſt vrai que l'Auteur convient, que l'eau n'a pas toujours dans cette occaſion un heureux ſuccez, qu'elle cauſe même en certains cas de facheux inconveniens: mais ce n'eſt pas toujours à l'eau qu'il faut s'en prendre. C'eſt-là

per-

Digitized by Google

perſonne, ou bien ſes parents qui en ſont la cauſe; pourquoi ſe mettre dans la triſte neceſſité de ne pouvoir ſe paſſer de vin?

L'eau ſeule renferme les bonnes qualitez de tous les autres remedes; elle eſt le meilleur & le plus doux de tous les purgatifs: c'eſt le plus excellent diuretique que nous ayons: c'eſt un merveilleux émetique & un ſouverain cordial. Mais diroit-on, ajoute l'Auteur, que l'eau eſt ſudorifique? Elle l'eſt pourtant, & même un excellent ſudorifique, ſur tout quand on la boit froide & en grande quantité.

Au reſte Mr. Noguez examine en Phyſicien toutes ces differentes qualitez de l'eau, & croit prouver ce qu'il avance: donnons un exemple de quelle maniére il le fait. Que l'eau nourriſſe, dit-il, c'eſt un fait qu'on ne ſauroit conteſter raiſonnablement, ni en bonne phyſique: elle nourrit les animaux & les vegetaux. „ Il n'eſt pas difficile de prouver que l'eau nourrit les animaux, pour cet éfet il ſuffit de ſavoir que „ tous les animaux vivent de vegetaux ou „ d'animaux qui s'en nourriſſent; que la plus „ grande partie de nos liqueurs ne ſont que „ de l'eau; que ces liqueurs ſouffrent une diſſipation continuelle, & que cette diſſipation ne ſauroit ſe reparer que par le moien „ de l'eau. C'eſt tout ſon raiſonnement: paroitra-t-il bien clair & bien ſolide?

Nôtre traducteur conſeille de prendre ſouvent les bains d'eau froide; mais ce n'eſt point da la belle ſaiſon qu'il faut ſe baigner:

Digitized by Google

gner : c'eſt à la fin de l'automne & en hiver, pour mieux endurcir ſon corps au froid, & par là être moins ſujet aux rhûmes, à la pleureſie, à la peripneumonie &c. & alors il faut plonger la tête dans l'eau à differentes repriſes : car ſans cette préçaution on riſqueroit beaucoup.

Enfin de tout ce qu'il dit des grandes vertus de l'eau, il en conclut, qu'elle eſt le meilleur & le moins deſagreable de tous les remedes ; que le plus grand de tous les preſervatifs contre toute ſorte de maladies internes, c'eſt de boire deux ou trois grands verres d'eau en ſortant du lit & autant deux heures après chaque repas ; & que pour bien faire, à l'exemple de pluſieurs autres nations, nous ne devrions boire que de l'eau, & en boire en quantité : en un mot l'eau eſt cette medecine univerſelle que l'on cherche depuis ſi longtems, & *que l'on ne trouve point, parce qu'elle eſt connuë de tout le monde.*

Il examine enſuite quelle eſt la meilleure eau : il préfere celle de pluie à celle de riviére, & cette derniére à celle de fontaine ; & à cette occaſion il nous aprend, que l'eau de la Seine n'eſt point ſi bonne, qu'on le dit communément ; qu'elle entraine une quantité prodigieuſe d'immondices qu'on y jette, ſurtout à Paris, dont elle eſt l'égout géneral. Il eſt ſurpris qu'on ſouffre que l'Hôtel-Dieu ſoit au milieu de cette ville, & ſur le bord de la riviere, dont les eaux ſervent à tous les uſages de la vie ; car la corruption continuelle, qui ſort de cet hopital, [illegible] entiére

re

rement les eaux, qui rendent peu à peu ceux qui en usent sujets à mille infirmitez, qu'on attribue mal à propos à d'autres causes.

Le Traité des vertus medicinales de l'eau commune par Mr. Smith n'est qu'un recueil de ce que les plus fameux medecins ont écrit des avantages & des bons éfets de ce liquide; à quoi il ajoute ce qu'une experience de 40. ans lui a fait découvrir sur la bonté de ce remede : & entrant dans un détail d'un grand nombre de maladies, il veut que l'eau en soit comme le remede universel, propre à prévenir une infinité de maux, & à les guérir.

Pour donner une idée de cet ouvrage, nous prendrons pour exemple ce qu'il dit parlant de la petite verole. Salmon, dit-il, enseigne que dans cette maladie on peut donner en toute assurance de l'eau toute pure, que les malades en peuvent boire à leur soif, & que c'est souvent faute d'en boire suffisamment que plusieurs sont morts de la petite verole. „ Il ne se trompoit point, continue „ l'Auteur, je l'ai éprouvé par l'experience „ de deux enfans qui avoient la petite verole; après leur avoir donné une dose de tartre émetique, je ne leur donnai pour boisson que de l'eau, & ils en revinrent tous „ deux sans être incommodés des yeux : il „ n'en fut pas de même de deux autres qu'on „ traita de la même maladie d'une autre „ maniére; & je me souviens qu'on fut consulter un medecin dans un cas, où la petite verole ne pouvoit point sortir comme

la „ il

„ il faut : ce medecin ordonna au malade de
„ boire deux quartes d'eau froide, l'érup-
„ tion fut fort heureuſe, & le malade en re-
„ vint.

Le Docteur Hancok, Auteur du traité intitulé *le grand febrifuge*, n'eſt point medecin : c'eſt un Eccleſiaſtique de mérite, qui aiant été guéri comme par hazard d'une griéve maladie par le ſecours de l'eau froide, s'eſt apliqué pendant longues années à en vouloir connoitre les vertus, & il prétend qu'il a éprouvé pluſieurs fois que l'eau froide eſt le grand ſpecifique pour la guériſon des fiévres, de quelque nature qu'elles puiſſent être.

Mr. Hancok convient qu'il a parcouru un grand nombre de livres de medecine ; mais qu'il n'y a rien trouvé qui ait raport à ſon opinion, qu'ainſi il ne peut l'apuier d'aucune autorité. Ce n'eſt donc que ſur ce qu'il a experimenté qu'il établit la certitude de ce qu'il propoſe ; & il nous aſſure qu'une longue experience lui a fait connoitre qu'une doſe d'eau froide enleve toute ſorte de fiévres, ſi on la donne le premier ou le ſecond jour de la maladie. Il determine cette doſe à un demi ſeptier pour un enfant d'un âge raiſonnable, & à une chopine, ou même une pinte pour les perſonnes d'un âge formé. Cette quantité d'eau cauſe ordinairement une ſueur abondante ; mais ſi elle n'en cauſoit point il conſeille d'en boire davantage à pluſieurs repriſes ; car il n'y à proprement que dans la fiévre qui accompagne la petite verole, où elle ne faſſe pas ſuer.

Digitized by Google

L'Auteur n'a pas seulement éprouvé l'utilité de l'eau froide dans les fievres; il en a fait aussi l'experience dans un grand nombre d'autres maladies, dont il raporte des exemples. Mais la principale chose qu'il a en veuë est de montrer qu'il est probable, que si les personnes attaquées de la peste se servoient de ce remede aussitôt qu'elles en sont malades, l'eau froide les guériroit.

Le raisonnement qu'il fait là-dessus se reduit, à ce qu'aiant experimenté qu'une dose d'eau froide donnée à tems & au lit procure dans les fiévres les plus malignes une sueur si abondante, qu'elle guérit la fiévre tout d'un coup. Il se persuade de là, que si une personne, d'abord qu'elle se sent attaquée de la peste, se mettoit au lit, & prenoit une bonne quantité d'eau froide, ce remede produiroit le même éfet que dans les autres fievres, & seroit plus salutaire qu'aucun autre sudorifique chaud: il pense même que si l'on se servoit de cette methode, il ne paroitroit que rarement des pustules ou des charbons.

On a ajouté aux deux traitez dont nous venons de parler le probléme proposé dans l'école de medecine de Paris l'an 1721., savoir si l'eau est un excellent preservatif en tems de peste, & un discours, si l'on doit défendre la boisson aux malades. L'on y conclut que l'eau est un bon preservatif contre la peste, & que la boisson ne doit point être défendue dans les maladies.

Hist.

Digitized by Google

Hiſtoire de la Comteſſe de Gondez écrite par elle-même. A Paris, chez Nicolas Pepie rue St. Jacques 1725. Tom. 1er pp. 340. Tom. 2. p. 340.

CEt Ouvrage eſt écrit avec beaucoup d'élégance & d'enjoument, mais il eſt ſurtout remarquable par ſa brieveté & par ſa ſimplicité, qualités rares dans les ouvrages que produit l'imagination. Mlle de L... n'a point chargé la vie de ſon Héroine d'un grand nombre d'incidents; elle ne la place jamais dans des ſituations fauſſement merveilleuſes, & la vertu même qu'elle lui attribuë eſt une vertu toute des plus communes. On doit lui ſavoir gré d'avoir fait un Roman, qui ne contient rien de Romanesque, mais où tout devient ſingulier, par l'agrément qu'elle ſait donner aux choſes les plus ſimples. Nous rendons juſtice à la delicateſſe, & à la legereté de ſa plume, & nous ne nous arrêterons point à lui reprocher quelques negligences, qui ne ſiéent peut-être pas mal dans le ſtile d'une perſonne de ſon Sexe. Ecoutons ſa Comteſſe, ou plutôt mêlons quelques reflexions à l'abregé de l'Hiſtoire qu'elle nous raconte.

Me de Gondez commence le recit de ſa vie au temps, où elle commença proprement de vivre, c'eſt-à-dire, à ſa ſortie du Convent. Elle avoit dix huit ans; Mr. de Brionſel ſon pere ſongeoit à l'établir & Montfrand tenoit le premier rang parmi ſes partis con-

Digitized by Google

considerables qui se presentoient. C'étoit un Marquis petit-maître, jeune, riche, bien-fait, approuvé de M. de Brionsel, & qui plus est, du goût de Souville, la plus judicieuse des confidentes. Malgré tant d'avantages, il ne tarda pas à être rejetté: ses hauteurs, ses étourderies, & la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, n'avoient eu garde de déplaire, tandis qu'il ne s'étoit montré que comme amant. Elles choquerent, aussitôt qu'il songea à devenir époux. Mlle de Brionsel craignit de se donner un maître trop imperieux, & cette crainte la détermina à des refus, dont il lui plaît en vain de faire honneur à sa raison. Ce fut encore certainement l'amour qu'elle avoit pour sa liberté, qui la porta à accepter, ou plutôt à saisir la main du Comte de Gondez amant sexagenaire, mais l'homme de France, le plus complaisant & le plus facile: elle l'epousa incontinent après la retraite de l'infortuné Montfrand, qui, quoiqu'elle en dise, ne lui parut point très-aimable, lorsqu'il témoigna voir avec indifference le contentement de son rival.

Me de Gondez assure, & on peut l'en croire, qu'elle n'avoit point d'amour pour un Mari qui en avoit beaucoup pour elle, mais à qui tout l'amour du monde ne pouvoit que faire sentir le chagrin d'être vieux & incommodé. Son cœur ne resta pas longtemps oisif: le Chevalier **Fanime** le mit peu à peu en mouvement, & c'est à cette occasion qu'elle

Qu'il est dangereux d'avoir

Digitized by Google

voir assés de confiance en sa raison, pour lui laisser le soin de gouverner nôtre cœur! Reflexion qui ne nait nullement du sujet, & qui renferme des consequences bien opposées aux vrais sentimens de Mᵉ de Gondez: nous soupçonnons quelque mépriſe de la part de ceux qui nous la transmettent. Il y a du danger, à croire que la raiſon ſera toujours maitreſſe de nôtre cœur; c'eſt une préſomption trop propre à nous faire mepriſer le peril; mais il n'y a aucun riſque à lui laiſſer le ſoin de gouverner nôtre cœur; c'eſt une confiance, ſans laquelle nôtre cœur ne peut que ſuivre le dereglement de ſes penchants.

Quoiqu'il en ſoit; nôtre Comteſſe ſe ſentit jalouſe, avant que d'avoir ſongé qu'elle put devenir amoureuſe. Le trouble où elle ſe ſurprit, en liſant un Billet d'une écriture de femme adreſſé à Fanime, lui apprit que le plaiſir qu'elle prenoit à entretenir ce Cavalier partoit d'une paſſion véritable & déja trop forte pour qu'elle eſperât de la ſurmonter. Elle ne laiſſa pas de faire de grands efforts de raiſon, & elle prit même la reſolution de ne plus voir Fanime. Il en arriva qu'elle fut très contente d'elle-même, & qu'elle ſe félicita de s'être élevée au-deſſus de la foibleſſe de ſon Sexe: Du reſte elle vit Fanime, comme à l'ordinaire. Mille pretextes, dont elle n'avoit garde de manquer, épargnerent à ſon cœur la peine du ſacrifice, & forcerent ſa raiſon à ſe con te gloire du projet.

Digitized by Google

Cependant, le Comte de Disenteuil neveu de Mr. de Gondez, avoit conçu pour elle une forte passion; elle ne se sentoit aucun penchant pour lui, mais elle lui trouvoit tant de belles qualités, qu'elle en prit occasion de le croire redoutable: Sa vertu aussitôt se hâta de prendre le change; elle rassembla toutes ses forces contre le nouvel assaillant, & elle en manqua contre le véritable ennemi, qui fit chaque jour de nouveaux progrès. Deux fois Me de Gondez se vit obligée à fuir, & à se retirer avec son Epoux dans l'une de ses terres; mais toutes les deux fois, l'amoureux chevalier la vint trouver, & sa presence détruisit toujours le prétendu ouvrage de je ne sai combien de mois de reflexions. Quant à Disenteuil, comme il logeoit chez son Oncle, il étoit de tous les voyages, & s'il faut dire ce que nous en pensons, la Comtesse étoit devenuë souverainement coquette à son égard. Elle ne l'aimoit point, mais elle étoit bien aise d'en être aimée; & nous avons remarqué, en lisant son Histoire, qu'elle le traitoit aussi bien que le chevalier. Qu'elle en dise donc tout ce qu'il lui plaira; nous croyons que la vanité, plutôt que l'estime, la portoit à ménager ce malheureux amant, qui n'eut pas eu à ses yeux ce grand mérite, dont elle nous étourdit sans cesse, s'il n'eut joint à toutes ses bonnes qualités celle d'aimer passionément.

Le Comte de Gondez, depuis son mariage, jouoit un [illegible] mauvais personage, puis qu'il n[illegible] aucun, & qu'il ne paroissoit

Digitized by Google

soit sur la Scéne que pour proposer les parties de plaisir. Il lui restoit un dernier service à rendre aux amants de sa femme, & il s'en acquitta enfin, après un delai de trois ou quatre ans. Il mourut, & par un testament, que M. de Brionsel se chargea d'appuier de toute son autorité, il legua Me de Gondez au Comte de Disenteuil, qui se rendit près d'elle, & lui donna des marques éclatantes de sa discretion & de sa generosité. Il ne lui parla point de ce qu'il y avoit de favorable pour lui, dans les dernieres volontés de M. de Gondez; il ne songea qu'à executer ce qu'elles contenoient d'avantageux pour elle. Peu de temps après, il sauva la vie à Fanime, attaqué par trois hommes masqués; & il eut grand soin de taire ce service à Me de Gondez, afin quelle ne crut pas, qu'il en attendit la recompense. Enfin quand une femme emporrée & jalouse eut découvert à M. de Brionsel, que Me de Gondez & Fanime s'aimoient depuis deux ans, & lui eut fait entendre qu'il ne devoit songer, qu'à couronner de bonne grace une passion, qui n'avoit pas attendu ses ordres pour se rendre heureuse, ce fut encore Disenteuil qui calma ce pere irrité, & détruisit la calomnie. Il ajouta même le mensonge à la verité, pour justifier pleinement Me de Gondez, & il soutint, contre sa propre conscience, qu'elle n'aimoit le chevalier, que depuis son Veuvage: il alla plus loin il fit un crime à Mr. de Brionsel des services qu'il lui rendoit, en pressant la Comtesse il le conju-

ra

ra de ne s'opposer point à l'inclination de sa fille, & fort satisfait d'avoir fait agréer à M. de Brionsel la chose du monde qu'il redoutoit le plus, il se retira dans l'une de ses terres, & laissa le champ libre au chevalier, qui ne se ressentoit presque plus de ses blessures.

Ce que nous venons de rapporter suffit pour faire juger du caractere de Disenteuil. C'étoit un de ces Hommes que la foiblesse de leur esprit, & plus souvent une grande droiture de cœur, jointe à beaucoup de raison, rend timides, au point de n'oser connoître tout ce qu'ils valent. Le soin qu'ils ont d'appercevoir le pour & le contre, & l'injuste défiance où ils sont toujours d'eux-mêmes, les tiennent dans une dépendance, qui étouffe leurs propres sentiments, & les fait penser d'après ceux avec qui ils se rencontrent. Un homme de cette trempe, avec un mérite réel, trouve le secret de n'être jamais fort estimé, & de se rendre en effet mépriſable; mais il n'est nulle part plus ridicule & plus malheureux qu'en amour. Il saisit trop fortement tout ce qui peut justifier les caprices d'une maitresse, à qui il plairoit plus surement, s'il avoit la force de la contredire. Pour craindre trop de paroître parler en Rival aveuglé par la passion, il arrive qu'il ne parle presque jamais en vrai amant. Les sacrifices qu'il fait étonnent l'esprit sans intéresser le cœur, & ne servent qu'à lui acquerir un mérite importun, & qui devient à charge. Quan[illegible] faveurs, on lui en ac-

Digitized by Google

accorde, parce quelles ſont ſans conſequence, & qu'il ne ſait point s'en ſervir comme de dégrés, pour parvenir à une plus grande. Mais ces ſortes de reflexions nous menent trop loin; nous ne les avons faites que pour juſtifier le caractère de Diſenteuil, qui n'a pas été generalement approuvé; & qui toutefois eſt celui de beaucoup d'honnêtes gens, qui tombent dans le mépris. Ils gagneroient à être connus, & on gagneroit à les connoître. Revenons à nôtre Hiſtoire.

Dès que Diſenteuil fut parti, M. de Brionſel permit à ſa fille de penſer au chevalier; mais il exigea, qu'avant que de l'épouſer, elle paſſât avec lui une année à la campagne, & ce fut là qu'elle eut tout lieu de ſe repentir de ſon attachement pour le chevalier, en qui le Lecteur doit ſe reſoudre, à trouver deſormais l'homme du monde le plus mépriſable. Une voiſine de Me de Gondez lui apprit, que Fanime avoit été pendant deux ans en bonne fortune, avec une dame, de chez qui il ſortoit, lorsqu'il fut attaqué par les trois hommes maſqués, dont nous avons parlé. Peu de jours après, on ſçut que le même Fanime avoit tout recemment penſé être tué, par le Marquis de Jaillac, qui l'avoit ſurpris de nuit avec ſa femme. De ſi facheuſes nouvelles ne firent qu'affliger Me de Gondez & elle revint à Paris plus amoureuſe que jamais. Un jour qu'elle étoit ſeule, le Marquis de Jaillac la vint trouver, & ſe retira, après lui avoir remis un pacquet. Nôtre Comteſſe, en l'ouvrant, trouva ſon port. & une let-

Digitized by Google

tre, où Fanime marquoit à la Marquise de Jaillac, qu'il se soucioit peu du portrait, dont elle exigeoit le sacrifice, & qu'il ne s'étoit jamais soucié de l'original, qu'à cause de la fortune qu'il avoit lieu d'en espérer. Ce nouveau coup de foudre accabla la malheureuse Comtesse: elle tomba malade, & l'on craignit pour sa vie.

Disenteuil, qui depuis un an devoroit ses chagrins dans le fonds d'une province, accourut au premier bruit de la maladie de sa chere Comtesse; mais loin de songer à profiter des circonstances favorables, il ne la vit pas plutôt retablie, qu'il voulut de nouveau se retirer. On le retint, & il ne quitta Paris, qu'à l'occasion d'un combat où il crut avoir tué le chevalier, qui étoit venu à l'attaquer dans les transports d'une jalousie assés mal placée. Ce chevalier paroit trop longtemps sur la scene, & l'on critique avec raison je ne sai combien de tentatives qu'il fait auprès de Me de Gondez, même depuis le combat, dont il eut été raisonable de le dispenser.

Quoiqu'il en soit; Disenteuil qui se trouvoit aux Etats de Bretagne, y soutint avec trop de zèle les interéts de cette Province; on donna une interpretation maligne à des discours innocents; il fut arrêté, & conduit à Belisle. Me de Gondez, en qualité de Veuve, du Chef de la maison, fut se jetter aux pieds du Prince & des Ministres; & elle n'eut pas plutôt obtenu la liberté du prisonier, qu'elle lui offrit sa main. Cette démarche, tou-

Digitized by Google

toute bruſque qu'elle eſt, nous paroit aſſés dans la nature. Me de Gondez ne ſe refuſoit plus à Diſenteuil, que parce qu'il la méritoit par trop de titres; & il eſt vraiſemblable, qu'elle ſe ſentit du penchant pour lui, dès qu'elle ſe fut déchargée d'une partie des obligations quelle lui avoit. Comme elle finit ſon recit par la concluſion de ſon ſecond mariage; nous ne pouvons dire, ſi Diſenteuil fut auſſi facile époux, qu'il avoit été commode amant.

Nous n'avons point parlé de Calemane perſonage epiſodique, dans lequel, dit-on, le Sieur de la S... faiſeur d'opera & ami de Mlle de L** s'eſt peint lui-même.

Defenſe de la nouvelle Hiſtoire de l'Abbé Suger, avec l'apologie pour feu M. l'Abbé de la Trappe D. Armand Jean Bouthillier de Rancé, contre les calomnies & les invectives de D. Vincent Thuillier Religieux de la Congregation de S. Maur, repanduës dans ſon Hiſtoire des conteſtations ſur les Etudes Monaſtiques, inſerée dans ſon premier Tome des Oeuvres Poſthumes de D. Mabillon 1724. A Paris chez Bauche 1725. in 12. pp. 90. pour la defenſe de l'Hiſtoire de Suger & 97. pour l'apologie de l'Abbé de la Trappe.

D. *Gervaiſe* Auteur de cet Ouvrage donna au public en 1721. l'Hiſtoire de l'Abbé Suger: ſi on le croit, il eût quelque envie de faire par là ſa Cour aux Benedictins de la Congregation de S. M[illegible]. Il envoia plu-

Digitized by Google

plusieurs exemplaires de son ouvrage tant aux premiers superieurs qu'à quelques amis particuliers. „ Mais je fus, dit-il pag. 2., fort „ surpris lorsqu'au lieu de remercimens que „ j'en attendois, je n'en reçus que des lettres „ ameres, pleines de duretés & de menaces, „ avec assurance *d'une prompte reponse où je „ ne serois pas epargné.*

Ce qui a choqué les Benedictins, c'est le détail des richesses de l'Abbaye de S. Denis, & la peinture des desordres des moines, lorsque Suger y entra. Ils auroient voulu que l'Historien eût gardé un profond silence sur ces deux points, parce que dans nôtre siecle, on ne cherche selon eux, qu'à piller les biens des Religieux, &. qu'on est deja assez prévenu contre les moines.

Outre ces griefs, qui peuvent passer pour personnels, ils lui reprochoient d'avoir fait mille fautes contre l'Histoire, & contre la Chronologie, on accusoit en particulier D. Gervaise d'avoir *pris des Bœufs pour des Oeufs.* Nôtre Auteur tacha d'appaiser les Benedictins, par des raisons assés specieuses ; „ mais on fut sourd, dit-il, à toutes „ mes remontrances, & j'appris, qu'on avoit „ fait inserer dans les Mercures, que l'Auteur „ de la nouvelle Histoire de l'Abbé Suger „ étoit un *Antimoine.* Cette note ne porta point coup à l'ouvrage, *il fut bien reçu dans le monde & lû avec plaisir.* C'est ainsi qu'en parle D. Gervaise mais doit on croire un Auteur sur la fo une de son Livre ?

Cependa toutes les menaces & les projets

Digitized by Google

jets de refutation de l'Hiſtoire de Suger ont abouti à une *mordante cenſure* inſerée par D. Thuillier dans la Preface des *Oeuvres Poſthumes de D. Jean Mabillon.* Le Collecteur ſaiſit un pretexte aſſez frivole. „ J'avois, dit D. Gervaiſe p. 9. cité D. Mabillon comme garand de quelques points de „ Chronologie : & parce qu'on mettoit au „ jour les Oeuvres Poſthumes de ce ſçavant „ Religieux, il falloit bien y inſerer la refutation de l'Hiſtoire de l'Abbé Suger. " La conſequence n'eſt elle pas naturelle ?

Après pluſieurs plaintes ſur le procedé de D. Thuillier, qui avouë ſans façon, *n'avoir pû gagner ſur lui, d'achever ſeulement le premier volume de l'Hiſtoire de Suger*, nôtre Auteur *entre dans la diſcuſſion des points* que le Compilateur a jugés dignes de ſa cenſure. Le premier regarde l'époque *de la fondation de S. Denis.* Quoique *nos plus ſavans critiques* prétendent que les Benedictins ne ſont venus que dans le 9. Siecle, il avoit eu la complaiſance de mettre la fondation de cette Abbaïe en 630., & d'ajouter que le Roi Dagobert I. qui en eſt le fondateur, y avoit mis des Benedictins.

Une antiquité auſſi reculée ne plait pas encore à ces moines, puiſque D. Felibien dans ſa nouvelle Hiſtoire de l'Abbaïe de S. Denis, ſoutient que Dagobert n'eſt point le fondateur de cette Abbaïe, & que cette prérogative appartient aux Rois ſes prédeceſſeurs. *Je ne ſai*, dit D. Gervaiſe p. 13. *Comment il n'a point nommé Pharamond & Clotom. Crainte de*

Digitized by Google

de se méprendre, il n'en nomme aucun.

Nôtre Auteur avoit appuié son sentiment de l'autorité de D. *Mabillon*, qui dans ses Annales Benedictines dit expressément que Dagobert à fait bâtir l'Abbaïe de S. Denis. Cependant D. Thuillier prétend que D. Mabillon est du sentiment de D. Felibien. Pour le prouver, il apporte un memoire sur les antiquités de l'Abbaïe de S. Denis, qu'on a trouvé, dir-il, parmi les papiers du défunt, où selon le Collecteur ce sentiment est demontré. „Quelle preuve, s'écrie D. Gervaise, „ je suppose que ce Memoire est de D. Ma„ billon & que le *Garde-note* de l'Abbaïe est „ plus fidele qu'il ne passe communement „ dans le monde, surtout *dans les Parle„ mens du Royaume*. Mais étois-je obligé „ de savoir il y a 15. ans ce qu'on nous pro„ duit aujourd'hui du P. Mabillon? Pouvois„ je avoir les yeux assez perçans pour péne„ trer dans des porte-feüilles.... j'ai parlé „ selon les preuves qui étoient alors du ref„ sort de tout le monde. En conclurre que „ j'ai *imposé au Public* ce n'est plus raison„ ner juste, pour ne pas dire ici autre chose: „ le Lecteur me comprend.

Pour afoiblir ce témoignage de D. Mabillon, nôtre Auteur observe que le Memoire peut-être le fruit de l'étude de ce savant Benedictin lorsqu'il étoit encore jeune, & qu'ainsi *de plus profondes études* lui auront fait changer de sentiment. D. Gervaise examine ensuite le Memoire, & il fait voir que D. Mabillon ne dit rien de précis contre son opi-

Digitized by Google

opinion. Ce Benedictin insinue seulement, que du tems de Ste Genevieve on avoit mis des moines pour chanter les louanges de Dieu sur le tombeau de S. Denis & de ses Compagnons. Mais il ne dit pas que ces moines fussent Benedictins. Nôtre Auteur soutient que D. Mabillon n'auroit jamais persuadé ce paradoxe, puisque *les premieres traces de Benedictins ne parurent qu'au Concile d'Autun tenu par St. Leger en* 670. *plus de* 150. *ans après Ste Genevieve.*

D. Gervaise défie les Benedictins de nommer ce Roi, qui longtems avant Dagobert a fondé l'Abbaïe de S. Denis. Il prétend que ce ne peut-être Clovis: „ on fait dit-il pag. „ 22. que la seule fondation qu'il ait faite à „ Paris ou aux environs, est celle de l'Abbaïe de Ste Genevieve, qu'il ne pût pas „ même l'achever de son vivant, & que ce „ fut des chanoines & non pas des moines „ qu'on y mit.

Au défaut de Clovis il faut opter un Roi Paien qui ait fondé une Abbaïe de Benedictins. *En ce cas* dit D. Gervaise p. 22. *je crains fort qu'un autre que moi ne dise que cette fondation étoit pour des Druides, & non pour des Benedictins, qui n'étoient encore que dans les idées de Dieu.*

L'Apologiste auroit pû ajouter que le fameux Jean de Launoy donne à la fondation de S. Denis une Epoque plus moderne que la sienne. Il prétend que les fondemens de cette Abbaïe en furent jettés dans l'intervalle qui s'écoula depuis la mort du Roi Dagobert, jus-

Digitized by Google

jusqu'à l'avenement de Pepin à la Couronne & que Charlemagne enrichit si fort ce monastere, qu'il peut en être regardé comme le fondateur. Ce Critique soutient qu'il y eut d'abord des Chanoines. M. de Valois, qui fait Dagobert fondateur de cette Abbaïe, a taché de lui repondre.

Nous n'avons garde de suivre D. Gervaise dans tous les raisonnemens qu'il pousse avec force, pour combatre l'antiquité fabuleuse de l'Abbaïe de S. Denis. Nous ne nous sommes que trop arrêtés sur ce point de Chronologie. Celui dont nous allons parler est encore moins intéressant. Il s'agit de fixer le tems de la mort de l'Abbé *Suger*. Nôtre Auteur appuyé de l'autorité de D. Mabillon, de D. Jacques Doublet, d'Horstius, du P. du Bois de l'Oratoire, qui ont suivi les anciens Historiens, l'avoit placée en 1152. Cette datte lui parût d'autant plus sûre que les Benedictins l'avoient suivie dans l'epitaphe qu'ils firent graver en 1654. sur le Tombeau de Suger. Cependant comme D. Felibien a placé cette mort en l'an 1151. le P. Mabillon a adopté une fois cette datte. D. Thuillier prend de là occasion de déclamer contre nôtre Auteur, qui, pour justifier son sentiment, entre dans un détail que nous supprimons, parce qu'il seroit ennuieux pour le commun des Lecteurs.

D. Thuillier frapé de la peinture que D. Gervaise avoit faite des desordres qui regnoient dans l'Abbaïe de S. Denis, demande à l'Historien si c'est une *Babilone* qu'il a vou-

Digitized by Google

voulu peindre. *Ce sera*, repond celui-ci, *tout ce qu'il lui plaira. Ce que je puis lui dire presentement, c'est que je n'ai parlé qu'après les Saints de ce tems-là, après les Papes, après les Historiens même de la Maison de S. Denis anciens & modernes, sans en excepter D. Felibien.* D. Gervaise supplie son adversaire de ne point le reduire à la malheureuse necessité de lui prouver qu'il n'a pas rapporté la dixieme partie de ce qu'il pouvoit dire. Il presente en petit un portrait des desordres qui regnoient en cette Abbaye, en l'appellant après S. Bernard *une Synagogue de Satan :* & après *Guillaume de Nangis* Moine Benedictin de S. Denis, un monastere où il n'y a pas *une ombre de Religion.* Nôtre Auteur rapporte plusieurs autres raisons pour prouver la necessité où il étoit de ne point passer sous silence des faits si peu honorables à l'Ordre de S. Benoit. Nous renvoïons au livre même ceux qui seront curieux de cette Apologie.

Le dernier reproche que fait à Dom Gervaise le Collecteur des Oeuvres Posthumes, c'est qu'au sujet de la Reformé, (à la faveur de laquelle l'Abbé & les Moines avoient partagé entre eux les biens du monastere) il avoit dit que dans ce partage il est specifié, que les Moines auront pour les fêtes de Pâques & de Noël onze cent *bœufs*, des porcs gras, des volailles &c. au lieu que l'Acte porte onze cent *œufs*, & non pas onze cent *bœufs*.

L'Historien de Suger répond que c'est une faute d'impression ; qu'il n'est pas assés bête

pour s'imaginer qu'une communauté de cent Moines aura pû consommer en cinq ou six jours onze cent *bœufs*. Malgré toutes ces raisons qu'il avoit déja écrites à quelques Benedictins, dés que son Histoire parût, D. Thuillier lui reproche d'avoir voulu mettre onze cent bœufs *contre la foi des Actes mêmes qu'il cite*, afin de faire passer les Moines de S. Denis pour des gloutons & des gens voraces, capables de devorer onze cent *bœufs* en cinq ou six jours. Ce qui oblige le Collecteur de prêter ces sentimens à D. Gervaise, c'est qu'immédiatement avant ces paroles, celui-ci avoit dit que ces Moines étoient obligez à l'abstinence, & qu'ainsi, pour les tourner en ridicule, il leur fait demander onze cent *bœufs*. L'historien répond, que pour montrer le ridicule de cette pitoiable reforme, *la demande des porcs gras & de la volaille étoit plus que suffisante, & qu'ainsi il n'avoit pas besoin d'onze cent bœufs*.

Pour ne laisser aucun doute à D. Thuillier sur l'inobservation de l'abstinence de viande, l'historien le renvoie à la fameuse chasse que fit Suger avant sa conversion. Chasse si abondante ajoute-t-il p. 87., „ qu'il y en eût „ assez pour regaler les Moines pendant huit „ jours avec toutes les nombreuses compa- „ gnies, qui venoient si souvent les aider à „ manger leur bien, & toute la Garnison „ de la Ville.

D. Gervaise soutient que les Moines de S. Denis étoient non seulement peu *sobres* & peu *mortifiés* sur le sujet de la viande, mais en-

Digitized by Google

encore sur la boisson : *puisque sans parler ici de l'hypocras*, continue-t-il, *& des autres liqueurs dont ils ne manquoient pas, ainsi que les Actes en font foi, il leur falloit encore pour cent Religieux, deux mille cinq cent muids de vin par an.* Afin d'obvier à toute chicane, il observe qu'il est exprimé dans cet accord, que cette quantité de vin est précisément pour le Refectoire des Religieux. *Ainsi* conclut habilement l'historien, *c'étoit vingt cinq muids de vin par Religieux.*

Pour effacer l'idée d'yvrognerie, on répond que le muid en ce tems-là n'étoit pas si grand qu'à présent. D. Gervaise n'est point embarrassé à trancher la difficulté. *Je ne veux point disputer, dit-il p. 88. J'en rabats tout d'un coup la moitié si l'on veut. C'est toujours douze à treize muids de vin par an pour chaque Moine : cela est honnête pour un Reformé. Sept ou huit aujourd'hui se contenteroient volontiers de la portion d'un seul de ces bons Religieux.*

Nous nous étendrons fort peu sur la seconde partie, qui regarde la fameuse querelle de l'Abbé de la Trappe avec le P. Mabillon sur les Etudes Monastiques. D. Thuillier à fait revivre l'Histoire de ces contestations, à l'occasion d'une lettre du P. Mabillon addressée à ses jeunes confreres, pour leur apprendre la maniére de se conduire dans leurs études. Il a eu d'autant plus de tort de prendre de là occasion de maltraiter feu M. l'Abbé de la Trappe, que le Savant Benedictin ne dit rien de ces anciennes disputes.

Digitized by Google

Par l'analyse que D. Gervaise fait de cette lettre, il résulte que le P. Mabillon ne pensoit pas sur la fin de ses jours différemment de l'Abbé de la Trappe.

Comme nous ne voulons pas donner à ce Journal l'air de Satyre, nous ne raporterons ni ce que D. Thuillier à dit d'injurieux, contre le célébre Abbé de la Trappe, ni ce que D. Gervaise a avancé contre la Congregation des Benedictins de S. Maur en général, & contre le feu P. de Ste Marthe & le P. Montfaucon en particulier.

Nouveau Voyage autour du monde par M. le Gentil enrichi de plusieurs plans, vûës &c. A Paris chez François Flahaut Quay des Augustins 1725. Tome premier pp. 451.

CE Volume, qui doit être incessamment suivi de plusieurs autres, contient huit lettres dattées des années 1715 & 1716. M. de Fontenelle les a jugées instructives sur le fonds des choses, & agréables par la maniére dont elles sont écrites. Nous rapporterons ici les endroits qui soutiennent une approbation si avantageuse.

La premiere lettre conduit les Lecteurs de la Baye de C. à la Baye de la Conception du Chili, en leur faisant traverser les Canaries, côtoyer le Bresil, & passer le détroit de le Maire entre la Terre de feu & l'Isle des Etats. Il est peu d'avantures plus dignes d'admiration & de pitié, que celle d'une Dame, que M. le Gentil témoigne avoir vûë dans l'Isle

de

Digitized by Google

de Tenerife l'une des Canaries, & celle qui produit le fameux vin de Malvoisie. Cette Dame étoit pour le moins aussi belle que Calderone maîtresse de Philippe II., & avoit comme elle perdu la vûë, en conservant les yeux du monde les plus brillants & les plus beaux; mais ce qu'il y avoit de singulier, c'est qu'elle étoit devenuë aveugle, pour avoir contracté un mariage qui ne lui avoit donné que l'ombre d'un mari. Les caresses du Comte de la Gomere son époux étoient aussi dangereuses que steriles, & elles avoient déja causé la mort d'une premiére femme. Celle dont nous parlons avoit voulu en être quitte pour sa vüe & s'étoit retirée dans un Convent. Cette Histoire ne doit point faire trembler pour celles qui ont epousé en France des la Gomeres, & l'on dit que ce n'est tout au plus que dans des Isles éloignées où les Dames peuvent tomber dans des infortunes qui fassent honneur à leur vertu.

En arrivant à la côté du Brefil, on rencontre *l'Isle grande*, autrement *l'Isle de St. George*. Un printems éternel l'enrichit d'un grand nombre d'Orangers & de Citroniers, qui ne servent qu'à donner de l'ombrage aux Singes, aux Crocodilles, & à mille reptiles venimeux. „ Parmi ces animaux, „ dit M. le Gentil; le plus incommode & „ le plus familier, c'est un petit vers, qui „ s'insinuë sous les ongles du pied & de la „ main; il y prend nourriture & grossit peu „ à peu; alors on sent une demangeaison

Digitized by Google

„ douleureuſe; la chair devient blanche & il „ ſe forme une tumeur. On y remedie en „ tirant doucement le vers avec la pointe „ d'une aiguille, & il faut prendre garde à „ ne laiſſer dans la playe aucune partie de „ ſon corps, parce qu'il y ſurviendroit in- „ failliblement une inflammation, qui pour- „ roit avoir des ſuites dangereuſes.

La ſeconde lettre offre à nos yeux le Chili, qui par ſa ſituation auſſi bien que par ſa fertilité eſt un des plus beaux païs du monde. La recolte des grains y eſt quelquefois ſi abondante, que les Magiſtrats ſont obligés d'en faire jetter une partie dans la mer, afin d'aſſurer au reſte une valeur raiſonnable. On y reçoit des mains de la nature tous les fruits que l'Europe doit au travail obſtiné de ſes habitans; les perdrix y ſont communes, & la chaſſe en eſt facile; leur vol ne les porte ordinairement qu'à deux cent pas, & rarement elles ont la force d'en ſoûtenir un ſecond, de ſorte que les chiens les prennent vivantes à la premiére remiſe. Pour le bétail, il êrre à l'avanture, & n'a point de maître. Il en eſt de même des chevaux; „ les Indiens, dit nôtre Auteur, les attra- „ pent d'une maniére fort adroitte; ils ont „ un nœud coulant fait de peaux de bœuf, „ en forme de corroie, qui a ſept ou huit „ braſſes de longueur; ils montent un cheval „ accoutumé à cet exercice, & ſe mêlant „ parmi les chevaux ſauvages, ils jettent „ leur lâs ſur le col du cheval qu'ils veu- „ lent, avec tant d'adreſſe qu'il ne peut en- „ trai-

Digitized by Google

„ traîner l'autre cheval sur lequel l'Indien est „ monté. Ceux qui commencent à regarder l'eau commune comme un remede universel, ne seront pas fachés d'apprendre qu'au Chili, lorsqu'un cheval est fatigué d'une longue course, on le baigne nonobstant sa sueur, & que l'eau lui rend aussitôt sa premiére vigueur.

Sant-Jago est la Capitale du Chili, & les ports de ce Royaume où nôtre Voyageur s'est arrêté, sont le Chiloe, Baldavia, la Conception, Valparaiso, & Coquimbo. C'est à la Conception, où nos Vaisseaux se rendent le plus communément. La ville est Episcopale, & l'on y trouve quantité de Religieux de differentes especes, mais qui se ressemblent tous en deux points: ils sont fort ignorants, & extrémement débauchés. Les seuls Jesuites ne se ressentent point de la corruption genérale; ils sont, dit M. le Gentil, aussi sages au Chili qu'en France, & la raison qu'il en apporte, renferme de quoi satisfaire la curiosité de ceux qui voudroient un détail plus circonstancié de la conduite de ces Peres; *c'est*, dit-il, *que le même esprit regne partout, où leur Societé est repanduë.*

Le Perou, s'il en faut croire Mr. le Gentil dans sa 3. lettre, est une terre de fer, située sous un ciel d'airain, & qui, sans cesse agitée de mouvemens convulsifs, devore ses propres habitans. Un vent frais, qui s'éleve sur les côtes vers les neuf heures du matin, & quelques brouillards humides qui rafraichissent le plat païs, voilà la legere, mais

Digitized by Google

l'unique consolation de ceux qui vivent dans ce climat brulant, où les tremblemens de terre ne sont moins dangereux, que parce que leurs maisons n'étant baties que de roseaux & de terre ne les écrasent pas toujours sous leur chute. Nôtre Voyageur se rendit par mer à Arica; puis aiant resolu d'aller par terre à Lima, il traversa la Province de Chincha, & celle de Pachacamac.

Près d'Arica on voit une montagne qui sert de retraitte à une quantité prodigieuse de Gouellans & de Cormorans. Les ordures de ces oiseaux immondes étant échaufées par les ardeurs du soleil, exhalent une odeur pestiferée, dont tout le voisinage est infecté; du reste ces ordures sont propres à engraisser les terres, & le Gouverneur d'Arica en tire un gros revenu. Plusieurs Vaisseaux viennent deux fois l'année enlever cette sale, mais précieuse marchandise qu'on appelle *Guana*. Les parties de pêche, que les Cormorans font entre eux, offrent un spectacle assés rejouissant. „ Ils forment sur „ l'eau un grand cercle, qui a quelquefois „ une demie lieuë de circuit, & ils pressent „ leurs rangs à mesure que ce cercle diminuë. Ils plongent ensuite, & poursuivent dans l'eau le poisson qu'ils ont rassemblé au milieu d'eux, tandis qu'une „ troupe d'autres oiseaux, dont le bec est „ fort long, vole au dessus du cercle, & se „ précipite dans la mer pour avoir part à „ cette chasse. On attrape ces derniers, „ en plantant à fleur d'eau un pieu, au bout „ du-

Digitized by Google

„ duquel on attache un petit poisson; ces „ oiseaux fondent sur la proye, avec tant „ d'impétuosité, qu'ils restent presque tou„ jours cloués sur le pieu. On trouve encore dans le territoire d'Arica un animal d'une espéce singuliere; les Indiens le nomment *Guanapo*, & les Espagnols *Carnero de la tierra*; sa tête differe peu de celle du chameau, mais il ressemble à nos moutons, par la toison qui couvre son corps, & dont on tire une laine plus fine, que celle dont nous nous servons en Europe. Les *Guanapo* servent aux Indiens de bêtes de somme. Ils portent aisément le poids de deux cent livres, mais dès qu'ils se sentent fatigués, ils refusent le service, & il n'est pas bon d'agir avec eux en maître impitoyable, ils ont toujours une vengeance prête dans le fonds du gozier, d'où ils tirent une liqueur puante & noire, qu'ils lancent au visage de ceux qui les maltraittent injustement.

Pendant le séjour de Mr. le Gentil à Arica, une femme Espagnole, qui six semaines avant avoit accouché d'un enfant masle, mit au monde un second enfant, tout aussi noir que le sont les Esclaves de Guinée. Elle avoua, que s'étant sentie enceinte du Commerce quelle avoit eu avec son mari, elle s'étoit abandonnée à l'un de ses Esclaves. Quelque surprenante que soit une double grossesse, nous en avons des exemples; aussi nôtre Voyageur n'est-il étonné, que de la couleur du second enfant qui devoit naître mulatre, & non pas noir; mais le dernier renver-

verſement des loix de la nature s'explique aiſement, en l'attribuant à la force de l'imagination de la mere. Le ſoin qu'elle eut d'attendre une groſſeſſe déclarée, pour contenter l'indigne paſſion qu'elle avoit concuë, marque aſſés qu'elle apprehendoit fortement pour ſon fruit une couleur étrangere; l'enfant fut tout noir, parce qu'on craignit même qu'il ne fut Mulâtre.

On trouve, dans la quatrieme lettre, une deſcription exacte de la Ville de Lima. La maiſon profeſſe des Jeſuites l'emporte ſur les autres batimens par ſa regularité. „ L'E-„ gliſe eſt belle, dit nôtre Voyageur, mais „ comme ces R. peres ont la direction de „ toutes les conſciences, le trop grand nom-„ bre de Confeſſionaux en dérange un peu la „ ſimetrie, & la fait paroitre trop étroitte. Mais le plus grand de tous les monaſteres, eſt celui des Peres Cordeliers; il a ſept cloitres, & Mr. le Gentil aſſure avoir compté 600 Religieux au chœur. Ces peres, dit-il, l'inviterent à une diſpute de philoſophie morale & il lut dans la Theſe qu'on lui preſenta cette propoſition. „ St. François nôtre Pe-„ re, avant que d'avoir reçu les Stigmates, „ ne pouvoit pécher mortellement, & après „ les avoir reçuës, il ne pouvoit pas même „ pécher venielement. *D. Franciſcus pater noſter, ante ſuſcepta vulnera, non potuit peccare mortaliter, & poſt illorum ſuſceptionem, nec venialiter quidem.* C'eſt une grande témerité que d'avancer que St. François n'a point peché, mais c'eſt une erreur que

que de soutenir qu'il n'a pu pécher. M. le Gentil dit, qu'il pensa toutefois être mis à l'*Inquisition*, pour s'être recrié contre la proposition que nous venons de rapporter. Il ajoute que le libertinage, même parmi les Religieux, est encore plus grand que l'ignorance, & il raconte à ce sujet une Histoire plaisante, mais trop scandaleuse pour mériter place dans cet extrait.

Nous ne dirons rien de la cinquiéme lettre, qui ne contient que le voyage que l'Auteur fit par mer de Guacho, Ville du Perou, à Emouy, l'un des plus fameux ports de la Chine. Nous ne parlerons pas même des trois suivantes, où nous nous attendions toutefois à faire une ample recolte. L'Auteur dans le titre de son Livre annonce *une description de la Chine beaucoup plus ample que celles qui ont paru jusques ici, où il est traité des mœurs, religion, politique, éducation & Commerce des peuples de cet Empire.* Mais nous n'avons trouvé dans cette prétenduë description de la Chine, que le récit de quelques avantures particulieres aux compagnons de M. le Gentil, & une relation de la maniére dont on éleve aux grades les Bacheliers les Licentiés & les Docteurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE,

OU

HISTOIRE LITTERAIRE DE LA FRANCE.

Mars 1726.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FREDERIC BERNARD,
MDCCXXVI.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE LITTERAIRE DE LA FRANCE.

Hiſtoire Romaine depuis la Fondation de Rome, avec des Notes hiſtoriques, geographiques & critiques, des Gravures en taille douces, des Cartes Geographiques & pluſieurs Medailles authentiques. Par les R. R. P. P. CATROU *&* ROUILLE' *de la Comp. de Jeſus. A Paris chez* Jaques Rollin, J. B. de l'Epine & J. B. Coignard. *in* 4°. 4 *Vol.*

VOilà enfin cette *Hiſtoire Romaine* annoncée il y a un an avec tant d'éclat. Le papier, le caractère, les gravures, plaiſent aux yeux: A l'égard du Livre, nous ne déciderons point s'il doit plaire à l'eſprit, & s'il remplit l'attente des Curieux. Il ne nous apartient point de prévenir le Public, & encore moins de combattre ſes ſentimens. Ainſi, ſans avoir envie de faire l'éloge de l'Ouvrage, nous al-

Digitized by Google

lons d'abord rendre compte de la Préface magnifique dont il eſt * *décoré*. C'eſt un grand Diſcours digne de ſes doctes & éloquens Auteurs, & qui nous diſpenſeroit entierement de les loüer, ſi nous en voulions raporter quelques traits qui témoignent leur modeſtie.

Le Public, diſent-ils, s'eſt empreſſé à ſouſcrire pour leur Ouvrage auſſi-tôt que le Projet en a paru; *ce qui les a convaincus*, ajoutent-ils, *que le Public en agréoit l'entrepriſe, même avant que d'en connoître l'execution.* Ceux qui ont eu les Hiſtoires du *Mogol* & du *Fanatiſme*, ces Ouvrages écrits par le P. *Catrou* d'un ſtile ſi leger & ſi poëtique, couroient-ils quelque riſque à ſouscrire? Ne devoient-ils pas bien s'attendre à une Hiſtoire Romaine de cet excellent goût? La Traduction de Virgile, par le même Auteur, n'étoit-elle pas encore un préjugé favorable? Pouvoit-on douter au moins qu'il ne ſût bien le François, & qu'il ne fût très-verſé dans la connoiſſance de certains mots & de certains tours de la Langue, que les graves Hiſtoriens ont ignoré juſqu'ici, ou dont ils n'ont point fait uſage, ce qui les a rendus moins brillans que ſenſés? *L'Hiſtoire de France* du P. *Daniel* n'eſt aſſurement pas dans le goût de la nouvelle *Hiſtoire Romaine*, il s'en faut trop. Seroit-il à craindre que le ſtile de celle-ci fît mépriſer le ſtile de celle-là?

On n'a point eu juſqu'ici d'*Hiſtoire Romaine*

* *Terme favori du P. Catrou.*

Digitized by Google

maine complette. Eſt-ce qu'on manquoit de Memoires pour une ſi belle entrepriſe, demande le P. *Catrou?* Non ſans doute, répond-il; „ mais l'abondance de la ma„ tiere effrayoit, &, ſur un tas de richeſſes, „ on nous laiſſoit dans l'indigence. Peut„ être auſſi apprehendoit-on de ne faire ſer„ vir que de Memoires à un Ouvrage plus „ complet les admirables Productions de „ tant d'Auteurs illuſtres? Les noms de „ Tite-Live, de Denys d'Halicarnaſſe, de „ Polybe, de Plutarque, & de tant d'au„ tres les faiſoient reſpecter, juſqu'à n'o„ ſer les incorporer enſemble. Après tout, „ ces Auteurs ne devoient rien perdre à ſe „ voir confondus dans une même maſſe. Ce„ pendant on a mieux aimé les traduire, & „ les répréſenter tels qu'ils ſont, que de „ diviſer leurs dépouilles, & d'en partager „ les précieux lambeaux pour les ajuſter en„ ſemble avec art. Voilà quel a été l'ef„ fet d'une trop grande défiance de ſes forces. On a été juſqu'ici aſſez ſimple pour croire que les differens morceaux de l'Hiſtoire Romaine, écrits par d'excellens Auteurs, ſuffiſoient. On n'a oſé toucher aux chefs d'œuvre de Tite-Live & de Denys d'Halicarnaſſe, de Saluſte, de Ceſar, &c. On a crû ſe pouvoir paſſer des ruiſſeaux, lors qu'on poſſedoit les ſources, & d'ailleurs perſonne ne s'eſt crut capable de mieux faire. Cela étoit reſervé aux deux Auteurs.

Après tout, une Hiſtoire Romaine à la moderne peut avoir ſes agrémens & ſon utili-

Digitized by Google

té. Les longs détails des anciens Auteurs s'y trouveront resserrez : les Prodiges supprimez, les Harangues directes bannies. C'est ce qu'on remarque sur tout dans cette *Histoire Romaine*, où il y a néanmoins quelques Harangues directes en petit. Au reste, tout ce qu'il y a d'estimable dans les anciens Historiens s'y trouve, & on n'a rien rejetté de bon que leur stile.

Il faut avouër encore qu'avec le seul secours des anciens Auteurs on a bien de la peine à s'instruire à fond de l'Histoire Romaine. Tite-Live ne suffit pas tout seul, il faut souvent revenir à Denys d'Halicarnasse, à Plutarque & à bien d'autres: „ Il „ faut même, *disent nos Auteurs*, emprun„ter du bronze & du marbre de quoi s'in„ struire par ses yeux, & les Bibliothèques „ entieres suffisent à peine pour resoudre un „ seul doute..... C'est de ce travail im„ mense, *ajoûtent-ils*, que nous nous sommes „ efforcez d'affranchir les Lecteurs. Seuls „ nous nous sommes chargez de tous les soins „ & de tous les dégoûts. Enfin, nous ne laisse„ rons guère au Public, que le plaisir de goû„ ter le fruit de nos peines. Que le Public sera donc ingrat, s'il ne goûte pas le plaisir qu'on lui procure, & qu'il sera difficile & insatiable, s'il va chercher encore des lumieres & des plaisirs ailleurs. Les Antiquitez Romaines de Grævius, les recherches de Juste Lipse, & tant d'autres Ouvrages sont dèsormais inutiles. On trouve tout ici.

Pour

Digitized by Google

Pour parler ſerieuſement, nous convenons avec les deux Auteurs qu'un corps d'Hiſtoire Romaine eſt un très-bon Projet. Il s'agit de la maniere de l'executer. „ Notre „ principale application a été, *diſent-ils*, „ de fondre enſemble les plus précieux metaux de l'antiquité. Chacun portera de „ ſon éclat à l'autre, & de leur mélange „ il ſe formera peut-être, comme par l'incendie de Corinthe, un nouveau metail, „ d'un moindre prix à la verité que l'or & „ que l'argent, mais plus rare & de meilleur uſage.

Je ne ſai comment nos Auteurs prétendent qu'on apercevra dans leur Hiſtoire un parallele des anciens Hiſtoriens: *Raprochez*, diſent-ils, *ils contraſteront dans notre Ouvrage, & on les reconnoîtra à leur maniere de penſer.* C'eſt en verité ce qu'on ne reconnoît point dans la nouvelle Hiſtoire.

Calprenede & Juba parlent du même ton.

„ Quelque pli qu'un Ecrivain ſache donner à ſon imagination, *dit-on ici*, ſouvent il ſe copie lui-même, & toûjours „ il ſe décele par quelque endroit. En vain „ il ſe contrefait pour ne ſe pas reſſembler, „ ſon génie le ramene à lui-même. Par „ là il fatigue à la fin, & ſes traits, tout lumineux qu'ils ſont, laſſent l'eſprit, parce „ qu'ils ne ſont pas aſſez diverſifiez. Ne „ pourroit-on pas devenir moins faſtidieux „ par la pluralité des Perſonnages qu'on

Digitized by Google

„ troduiroit ? Les uns parleront à la Grec-
„ que, les autres à la Latine. Nous au-
„ rons pourtant la précaution de ne point
„ laiſſer apercevoir trop de bigarrure dans cet
„ aſſortiment de diverſes couleurs, & de
„ diſſonance dans ce concert de pluſieurs
„ voix. „ Ne diroit-on pas que nos Auteurs vont donner une Hiſtoire Romaine compoſée des Textes purs des différens Hiſtoriens anciens qui l'ont écrite ? Car ſans cela, comment verra-t'on dans leur Hiſtoire, les différens Hiſtoriens qu'ils ont ſuivi pour la verité des faits, *parler les uns à la Grecque*, *les autres à la Latine*? Ce n'eſt pas néanmoins ce qu'ils ont eu envie de faire ; du moins ils ne l'ont pas exécuté. Et après tout, on ne leur ſait pas en mauvais gré.

Au reſte, nos deux Auteurs conviennent des ſecours qu'ils ont eu pour l'accompliſſement de leur deſſein. Les ſources, *di-*
„ *ſent-ils*, où nous avons puiſé, pour com-
„ poſer l'Hiſtoire de Rome, ſont les plus
„ pures de celles que l'Antiquité Grecque
„ & Latine aît fait paſſer juſqu'à nous.
„ Quel avantage n'avons nous pas eu d'a-
„ voir ſans ceſſe devant les yeux les modè-
„ les les plus parfaits ? Lorsqu'on travail-
„ le d'après de ſimples annales, que la com-
„ poſition n'a point ornées, il eſt difficile
„ de ne gliſſer pas dans ſes Ecrits du moins
„ un peu de la ſéchereſſe des Originaux
„ qu'on a ſuivis. C'eſt une matiere brute
„ qui retient toûjours quelque choſe de ſa

„ pre-

Digitized by Google

„ premiere impoliteſſe. „ On doit conclure de ce raiſonnement que Tite-Live, Polybe, Denys d'Halicarnaſſe, qui n'ont travaillé qu'après de ſimples Annales, ſont plus *ſecs* & moins *polis* que les PP. *Catrou* & *Rouillé*.

Ils ajoûtent: „ Lorſqu'on met en œuvre „ des materiaux que d'excellens Ouvriers „ ont déja pris peine à polir ; on eſt ſou„ tenu par leur premier travail.„ Mais ne devroit-on pas plûtôt être découragé ? On a beau dire, qu'on auroit alors honte de ramper à la vuë de ces grands modèles. On repond à ceux qui parlent ainſi, qu'ils ne rampent point, & que cependant avec l'élevation de leur ſtile, ils ſont bien au-deſſous de leurs Originaux pour vouloir en quelque ſorte ſe mettre au-deſſus.

Nos deux Auteurs ſuivent leur idée; ce ſont toûjours les fameux Ecrivains de l'Hiſtoire de Rome, dont les prétendus Textes compoſeront leur Ouvrage, qui ſera, ſi on les en croit, comme une eſpèce de Centon. „ Les voici, *diſent-ils*, ces Auteurs que „ nous n'avons pas craint de compiler, & „ quelquefois même de refondre Tite„ Live tiendra le premier rang. C'eſt ſur „ ſon fond que nous avons bâti. Il nous „ a prêté ſon champ; nous l'avons défri„ ché, agrandi, & nous y avons tranſpor„ tez les marbres néceſſaires, pour en con„ ſtruire un édifice plus ample que le ſien. „ C'eſt-à-dire que l'Ouvrage de Tite-Live a paru aux deux Auteurs un bâtiment anti-

Digitized by Google

que & ſuranné, une eſpèce de vieille maſure abandonnée. Pour conſtruire *dans le champ prêté à eux par Tite-Live*, un grand édifice à la moderne, ils y ont tranſporté *des marbres*, n'y aïant apparemment trouvé que des pierres communes. En un mot, ils ont *défriché* le champ ſterile de cet Hiſtorien.

Qu'on ne croie pas néantmoins qu'ils en faſſent peu de cas. „ Quelle pompe s'écrient-ils, quelle nobleſſe de ſtile! Quel „ feu, quelle éloquence dans ſes Harangues! „ quelle vivacité de couleurs dans ſes Portraits! quelle varieté dans ſes Deſcriptions„! Tout cela néanmoins n'empêche point nos deux Auteurs de trouver que le champ de Tite-Live pouvoit être *défriché* par eux, comme un champ inculte & être rendu champ-fleuri. C'eſt que toutes les beautés de la vieille Hiſtoire de Tite-Live ne ſont rien en comparaiſon des beautez incomparables de la nouvelle Hiſtoire Romaine.

Ils reprochent à Tite-Live *ſon peu d'experience dans l'Art militaire*, & ils regardent ce défaut comme la ſource de pluſieurs de ſes fautes. Qui auroit cru que nos deux Auteurs auroient adopté les idées de M. le Chevalier *Folard* & de *D. Thuillier* Benedictin? S'il faut qu'un Hiſtorien, qui parle de guerre, aît ſervi, que devons-nous penſer de l'Hiſtoire de France du P. *Daniel*, qui eſt néanmoins très-eſtimée avec raiſon, & de ſon Hiſtoire de la Milice Françoiſe

Digitized by Google

çoise qui n'eſt pas mépriſable? Que devons-nous penſer de l'Ouvrage nouveau de nos deux grands Hiſtoriens, qui aſſurement ne ſont pas plus Hommes de guerre que le bon Tite-Live? Cet Auteur, ſelons eux, *affecta de la brieveté.* Il eſt vrai que ſon Ouvrage ne fait pas douze Volumes in 4o. mais en y joignant des Notes prolixes, & en l'imprimant en gros caractère, en très-grandes marges, & en minces Volumes, je crois qu'il en aprocheroit: où eſt donc cette brieveté?

Tite-Live, ſelon eux, fut impartial, & il n'eut de haine que contre les Gaulois; *par tout il les déchire, ou les met au rabais.* Cette haine lui fut inſpirée par l'amour de ſa Patrie, ainſi nous ne devons pas, pour ſi peu de choſe, *mettre au rabais* un ancien Auteur. Quoiqu'on mette d'ordinaire *au rabais* les choſes trop vantées, il n'en faut pas uſer de même à l'égard de la nouvelle Hiſtoire dont il s'agit. Les Auteurs *s'efforcent de rendre Tite-Live plus correct & plus détaillé*; s'ils ont réuſſi, leur travail *met au rabais* tous les autres Ouvrages en ce genre.

Que feront-ils après cela à l'égard de Denys d'Halicarnaſſe? Nul n'a, *diſent-ils*, pe-„ netré plus profondement que lui dans les „ Siècles obſcurs qui ſuivirent l'établiſſement „ d'*Enée* en Italie. Perſonne n'a manié „ avec plus de juſteſſe & de critique l'Hiſ-„ toire du premiers temps de Rome Ora-„ teur diffus il fait paroître dans ſes Haran-

„ rangues plus de profondeur de Politique „ & plus de raiſonnement que d'aménité „ ou que d'enthouſiaſme (c'eſt en vérité „ un grand défaut): du reſte, ſes Narrations „ ſe dévelopent avec art, quoiqu'avec „ lenteur,,. Voilà des vices que nos Auteurs n'auront pas manqué d'éviter, en mettant, ſur tout dans les Harangues, de l'enthouſiaſme à la place du raiſonnement, comme ils ont fait au troiſieme Volume dans la Harangue de Valerius, qui mérite d'être luë.

„ Polybe, *pourſuit-on*, fut d'un tout „ autre caractère pour l'Hiſtoire que Tite-„ Live, & que Denys d'Halicarnaſſe. Il „ ne s'adonna point à paroître Orateur „ comme eux,,. Je croi qu'il s'adonna encore moins à être précieux & affecté, & qu'on auroit bien fait, à ſon exemple, de n'être ni Orateur ni Poëte, quand on s'eſt voulu donner pour Hiſtorien. „ Ce fut, „ *ajoûte t-on*, un Homme de guerre que „ les Romains tirerent de ſon Païs, où ſon „ merite le leur avoit rendu ſuſpect....Sa ca-„ pacité, pour le Conſeil & pour la guerre, le „ fit entrer dans la confidence de *Scipion* l'A-„ fricain. Polybe s'attacha à ſuivre ſon a-„ mi, & fut le témoin & l'admirateur de „ ſes Exploits & de ſes Vertus. L'Hiſtoire „ qu'il nous a laiſſée paroît tout à la fois „ écrite par un témoin oculaire & par un „ Guerrier, *qui neglige une politeſſe affectée.* „ Il ne s'en tient pas au recit des Faits,

„ dont

Digitized by Google

„ dont il a été tantôt le ſpectateur, tantôt l'e-
„ xecuteur. Polybe reflechit ſur ce qu'il a vû,
„ & ſur ce qu'il a éxécuté. Dans ſes Ecrits il
„ paroît encore plus Philoſophe qu'Homme
„ Guerre & qu'Hiſtorien.... Un ſi grand
„ homme auroit bien mérité des éloges
„ plus marquez que ceux dont Tite-Live
„ l'honore. L'Auteur Latin, après l'avoir
„ ſouvent pillé, ſe contente de dire, que
„ Polybe ne fut pas un Auteur mépriſable...
„ Un Hiſtorien *ſimple & veridique ſans*
„ *ornement*, ne devoit pas être du goût
„ d'un Ecrivain qui cherchoit à ſemer les
„ fleurs dans ſes Narrations. Cet éloge de
„ Polybe fait néanmoins ſentir qu'on peut
„ le goûter ſans lui reſſembler.

Nos Auteurs ſont moins favorables à Diodore de Sicile. „ S'il merite de l'eſti-
„ me, *diſent-ils*, ce n'eſt que pour le zèle
„ qu'il eut à vouloir ſervir le Public, par
„ un Ouvrage immenſe qu'il appelle *Biblio-*
„ *theque univerſelle*. Le foible Ecrivain
„ n'avoit pas aſſez meſuré ſes forces. Il
„ eſt vrai que pour s'aſſurer de la ſituation
„ des lieux, qu'il décrivoit dans ſon Hiſ-
„ toire, il parcourut en perſonne l'Aſie &
„ l'Europe. S'il fit de grands fraix en
„ voyages, il dépenſa peu pour ſe procurer
„ de bons Memoires. On peut dire qu'il
„ en adopta plus d'infidelles que de ſincé-
„ res. Du moins à l'égard des Romains,
„ Diodore ne fut que très-mediocrement
„ inſtruit des événémens de leur Republi-
„ que. Sans ceſſe il bouleverſe les Con-

„ ſulats,

Digitized by Google

„ ſulats, & il altere les noms des Con-
„ ſuls. Le principal uſage que nous en a-
„ vons fait a été de le contredire ſouvent
„ dans nos Notes, pour le contredire. Ap-
„ pien nous a plus aidé que Diodore de
„ Sicile; les connoiſſances qu'il nous a don-
„ nées des affaires de Carthage, de la Sy-
„ rie, du Païs des Parthes & de celui d'Eſ-
„ pagne, de la vie & des déportemens
„ d'Annibal, des Coûtumes & de la tranſ-
„ migration des Celtes, mais principale-
„ ment des dernieres Guerres civiles du Peu-
„ ple Romain, ne nous ont pas paru mé-
„ priſables. Nous avons eu peu d'égard
„ aux invectives des Cenſeurs contre ſa ma-
„ niere inſipide de traiter l'Hiſtoire. Que
„ ſon ſtile ſoit foible & languiſſant tant
„ qu'on voudra. Que, ſemblable à un frê-
„ lon, il aît pillé le miel des abeilles. Ces re-
„ proches ne tombent que ſur lui & tour-
„ nent à bien pour nous. Nous avons
„ profité de ſes larcins, & nous avons
„ taché de rechauffer le froid de ſes ex-
„ preſſions.

Dion Caſſius n'eſt pas traité ainſi: „Dion
„ Caſſius, *diſent les deux Auteurs*, nous
„ ſervira infiniment à nous ſoutenir par la
„ nobleſſe de ſon élocution, & par la pom-
„ pe de ſes Harangues. Qu'il eſt *avantageux*
„ d'avoir à travailler d'après un émule de
„ Thucidide, qui l'a preſque égalé par la
„ force du ſtile, & qui l'a ſurpaſſé par
„ la netteté du Diſcours „. Un Poëte
Tragique pourra donc dire dèsormais: Qu'il

eſt

Digitized by Google

est avantageux d'avoir à travailler d'après Corneille & Racine.

Le Lecteur a dû s'attendre à un magnifique éloge de Plutarque, qui est si estimé de tous les Savans. Il est loué ici, comme il le doit être. „ Il est vrai, *ajoûte-t-on*, qu'il „ n'a choisi que des parcelles de l'Histoi- „ re Romaine, & qu'il ne s'est attaché „ qu'aux plus brillantes. Aussi lorsque nous „ réjoignons au tout les membres qu'il en a „ séparez, *sa broderie* surpasse de beaucoup „ le riche fond des autres Ecrivains. Presque „ toûjours il les efface. On y remarque partout „ des Reflexions saines & dignes d'un Sena- „ teur, d'un Consul, d'un Homme de Cour, „ &, selon l'opinion commune, du Précep- „ teur de Trajan. Il n'est pas étonnant „ que quelques Auteurs de petite éspèce „ ayent voulu honorer leurs Ouvrages, en „ les faisant passer sous son nom. Pour „ nous, nous honorerons nos Ecrits en com- „ pilant Plutarque & en *remettant dans* „ *leur emboiture naturelle* les membres de „ l'Histoire Romaine qu'il en a détachez.

„ Zonare *lui-même* est entré pour quel- „ que chose dans nos Recherches histori- „ ques.... Nous jugeons de sa sincérité „ par les Auteurs qui nous restent, & qu'il „ a fidélement citez. Zonare se fit Moine „ par piété.... il profita de son loisir „ pour faire de bonnes études & pour com- „ poser une Histoire universelle. Ainsi où „ les autres Ecrivans sont en défaut, sou- „ vent *il nous a remis sur les voyes à la* „ *poursuite de la Vérité.* L'en-

Digitized by Google

L'enchaſſure des morceaux particuliers d'Hiſtoire, que divers Auteurs Grecs & Latins ont écrites, en augmentera le prix, diſent les deux Auteurs. Ils font auſſi une mention honorable de Saluſte, de Jules Ceſar, de Valere Maxime, de Macrobe, d'Aulu-Gelle, des deux Plines, de Senéque de Ciceron, de St. Auguſtin, de Paul Oroſe. Ils n'étoient pas Hiſtoriens de profeſſion; cependant ils ont ſemé dans leurs Ouvrages des traits Hiſtoriques, qu'on ne retrouve point ailleurs. „ A l'égard des „ Abréviateurs de l'Hiſtoire Romaine, „ *ajoutent-ils*, à peine daignerons nous „ inſerer ici leurs noms. Cependant Florus, „ Aurelius Victor, Eutrope & quelques au„ tres ne furent pas entierement deſtituez de „ tout mérite. Florus eut de la verve & „ de l'emphaſe. On s'aperçoit, aiſement „ qu'il fut Eſpagnol, & vraiſemblablement „ du ſang des Séneques. *Plus déclamateur „ & plus Poëte qu'Hiſtorien, il court ſans „ ceſſe après le faux brillant*, & n'écrit „ jamais de ſang froid. Après tout il paroît moins repréhenſible, pour avoir „ ſuivi l'impetuoſité de ſon génie, que „ pour avoir cauſé un affreux deſaſtre dans „ la Litterature. Il ſe peut faire que nous „ nous trompions; mais on peut conjecturer que lui & que les Abreviateurs de ſa „ ſorte ont fait negliger, pour un temps, „ les Hiſtoires détaillées des Latins & des „ Grecs. La pareſſe ſi naturelle aux hommes leur a fait préférer des abregez d'Hiſ-

„ toire

Digitized by Google

„ toire à des ſuites dont la lecture eût été
„ de longue haleine. On ne vouloit pas
„ paroître parfaitement ignorant dans l'Hiſ-
„ toire. Qu'a-t-on fait? Bien des Hom-
„ mes ſuperficiels ſe ſont contentez d'en
„ prendre une legére teinture dans ces Au-
„ teurs, qui ont tout énervé pour être concis,
„ c'eſt-à-dire, *qu'on a mieux aimé ſe des-*
„ *altérer dans les rigoles, que dans les eaux*
„ *pures des grands Fleuves.*

Comme les P P. *Catrou* & *Rouillé* ſont peu favorables aux Abreviateurs, il ne faut point s'étonner s'ils n'ont fait aucune mention des Hiſtoires Romaines modernes, qu'ils regardent apparemment comme des Rigoles. On leur pardonne d'avoir oublié de parler de Coëffetau & de Du Ryer. Mais n'avoient-ils rien à dire des *Revolutions* de M. l'Abbé Vertot? N'eſt-ce que la pareſſe qui fait lire un Ouvrage avec tant de plaiſir préférablement aux Traductions de Tite-Live & de Denys d'Halicarnaſſe; j'ai penſé dire préférablement auſſi à la nouvelle Hiſtoire Romaine? On ne voit point, dans ces *Revolutions*, de détails ſuperflus, de digreſſions, & de Harangues ennuyeuſes. Les Faits y ſont preſſez, ſans être confondus. C'eſt ce qu'on appelle une Hiſtoire Romaine bien écrite. Nulle enflure, nulle affectation dans les termes. Le ſtile poëtique & oratoire, qui eſt ſi ridicule dans une Hiſtoire, eſt banni de celle-ci; car les Metaphores & les Allégories frèquentes ſentent l'Homme de Collège

&

Digitized by Google

& le faux bel esprit. Nous disons ceci en passant, sans vouloir faire apercevoir aucune allusion à la nouvelle Histoire Romaine, qui a son mérite, & qui se fait lire aussi avec une sorte de plaisir. Si elle a quelques défauts pour le stile, il est à présumer que l'Auteur se corrigera dans les Tomes suivants ; étant plein d'esprit & de savoir. Nous disons *l'Auteur* ; car on sait que c'est le P. *Catrou* qui tient la plume, & que le P. *Rouillé* n'est que son éleve qui travaille aux Notes de l'Histoire. Ce dernier, qui n'a donné encore au Public aucun Ouvrage connu, fournira aisement sa carriere avec son confrere. Au défaut de la profonde érudition, le bon esprit & le discernement suppléent quelquefois, lorsqu'on embrasse un peu trop tard de certains genres de Litterature, où la Metaphysique & la Théologie scholastique n'ont point de part. Le but de ces Auteurs a été, si l'on s'en raporte au superbe *prospectus* de leur Histoire, de plaire à tout le monde, & d'amuser en instruisant. Or ce n'est guères par des Recherches profondes & pénibles & par une érudition rare qu'on vient à bout d'instruire & de plaire tout à la fois, sur tout si l'on a envie de *plaire au Sexe* & de l'*amuser*. Une érudition legére produit cet effet plus aisement. Mais achevons la Préface.

„ Une distribution exacte des temps, „ *disent nos deux Auteurs*, est comme „ le flambeau de l'Histoire. Sans elle ce ne „ seroit

„ ſeroit plus qu'un Caos de Faits entaſſez, „ & qu'une maſſe informe. L'ordre ſeul „ & l'arrangement des matieres, ſelon les „ temps, peuvent ſervir à des *hommes ſolides*. Une Chronologie exacte eſt comme le peloton d'Ariane. En ſe dévidant, „ il conduit les pas dans les détours d'un „ labyrinthe: manque d'un ſecours ſi néceſſaire, on s'égare & l'on marche *à l'incertain*". Heureuſement, par raport à l'Hiſtoire Romaine, la Chronologie n'eſt point un Labyrinthe & le *peloton d'Ariane* eſt inutile, parce qu'on ne marche point *à l'incertain*. Quelques Auteurs de l'Antiquité nous ont laiſſé la Liſte des Conſuls & la ſuite des Conſulats. Dans celle de la Chronique d'Alexandrie, dans celle de Caſſiodore & dans celle de Cuſpinien on avoit trouvé depuis longtemps l'ordre des principaux évenemens de Rome. Tite-Live lui-même avoit marqué les Conſuls. Mais tout cela étoit fort défectueux. Les Marbres Capitolins, trouvés à Rome en 1545. ſous le Pape Paul III, ſont venus au ſecours des curieux & nous donnent, malgré quelques effaçures, une ſuite fidèle & parfaite de tous les Conſuls & de tous les Conſulats; ce qui ne léve pas néanmoins la difficulté de concilier les années Conſulaires avec les années Aſtronomiques. „ Ce Phare, diſent „ nos Auteurs, qui luit encore aujourd'hui „ au haut du Capitole, nous ſert à guider „ nos pas au travers des Siécles de la Re„ publique".

Digitized by Google

& le faux bel esprit. Nous disc
passant, sans vouloir faire aperce
ne allusion à la nouvelle Histoire
qui a son mérite, & qui se fai
avec une sorte de plaisir. Si elle
défauts pour le stile, il est à pr
l'Auteur se corrigera dans les T
vants ; étant plein d'esprit &
Nous disons *l'Auteur* ; car o
c'est le P. *Catrou* qui tient la
que le P. *Rouillé* n'est que son
travaille aux Notes de l'Histoire.
nier, qui n'a donné encore au Pu
Ouvrage connu, fournira aiseme
riere avec son confrere. Au défaut
fonde érudition, le bon esprit &
nement suppléent quelquefois,
embrasse un peu trop tard de ce
res de Littetature, où la Metap
la Théologie scholastique n'ont
part. Le but de ces Auteurs
l'on s'en raporte au superbe *pr*
leur Histoire, de plaire à tout le
d'amuser en instruisant. Or ce
res par des Recherch fondes
bles & par une é rare q
à bout d'instruir ire tou
sur tout si l'on plaire
de l'amuser. tion leg
cet effet plus Mais
Préface.
" U
on exacte
Auteurs

" seroit plus qu'un Cas de Fait assez
" & qu'une
" & l'arrangement
" temps, pa
" lides. Une
" me le pe
" il condu
" labyrinthe
" faire, ou
" crivain". H
toire Romaine,
un Labyrinthe
tile, parce qu'on
tain. Quelques
ont laissé la
des Consuls.
d'Alexandrie,
dans celle de
depuis longtemps
événements de
avoit
étoit fo
tolins, tr
Paul III
& nous
res, une
Consuls &
ne léve p
cilier les
nées A
" nos
"

la Contrée,
mplie du *La-*
tous les yeux,
elle

om. I.

droit

les

on

Digitized by Google

Nous ne croyons pas devoir omettre ici une refléxion judicieuse de nos Historiens. „ Romulus, *disent-ils*,

„ *En rassemblant dans une même enceinte*
„ *De feroces Bandits, & des Sabins austères.*

„ forme le fond du caractère de la Nation, „ dont il sera le fondateur. Rome à son „ berceau deviendra l'asyle des scélerats „ de la Contrée, & Tatius y conduira une „ Colonie d'un Peuple originaire de Lacedemone. Ainsi la férocité & l'austérité „ des mœurs seront les qualitez que les „ premiers Romains puiseront dans le sang „ de leurs Peres. De là les vices & les „ vertus qui les distingueront dans tous les „ temps. Leur férocité les rendra intrepides, mais indociles; & la rigidité de „ leurs mœurs en fera des hommes inflexibles, mais d'une vertu farouche.

La Préface finit d'une maniere très-sensée. „ Malgré nos travaux & nôtre exactitude, nous nous attendons bien de n'être „ pas tout-à-fait à couvert de la censure. C'est sur l'Histoire Romaine, que „ la Critique s'est de tout temps le plus „ exercée. Dans ce champ, la plûpart des „ Savans se sont livrés bien des combats. „ Entrer donc dans une carriére si fertile „ en dissensions, c'est en quelque sorte se „ donner pour des Champions, prêts à combattre en champ clos, contre tous venans. Cependant nous avons l'esprit

„ paci-

Digitized by Google

„ pacifique; nous ne préſenterons le défi à „ perſonne, & la néceſſité ſeule nous for- „ cera à nous défendre. Nous ſaurons „ même mettre à profit les charitables avis „ des uns, & juſqu'à la mauvaiſe humeur „ des autres. A l'égard de nos injuſtes ag- „ greſſeurs, s'il s'en préſente, nous nous „ efforcerons de leur faire ſentir la vérité. „ Seulement nous les prions, ou de ſuspen- „ dre leurs attaques, ou d'attendre nos ré- „ ponſes, juſqu'au temps que nous ſoyons „ débaraſſez des ſoins d'un long Ouvra- „ ge. Il ne ſeroit pas prudent de pren- „ dre le change & de perdre du temps en „ des réfutations". Si les Critiques ont la politeſſe de déferer à la priere que leur font les deux Auteurs, qui eſt d'at- tendre, pour publier leurs Remarques, que toute l'Hiſtoire Romaine ſoit achevée, ils auront le temps d'y travailler. Mais quel plaiſir d'attaquer des gens qui prient qu'on ne les attaque point, & qui déclarent qu'ils ne ſe défendront que dans dix ans au plûtôt? Voilà le meilleur tour du monde pour éloigner la Critique.

Pour juger du ſtile dont cette Hiſtoire eſt écrite, le Lecteur ſera bien aiſe qu'on lui en mette un leger échantillon ſous les yeux. Nous choiſiſſons pour cela l'endroit touchant du malheur de *Lucrece Tom. I. Liv.* IV. *p.* 487.

„ *Lucrece* paſſoit, dans toute la Contrée, pour la Perſonne la plus accomplie du *Latium*. Belle juſqu'à charmer tous les yeux,

„ elle étoit modeſte juſqu'à impoſer du „ reſpect aux plus entreprenans. Faite pour „ briller au plus grand jour, elle n'avoit „ de goût que pour la retraite, & lorſque „ la bienſéance l'obligea à ſe montrer, ja- „ mais ſa politeſſe n'authoriſa les plus legers „ ſoupçons, au desavantage de ſa Vertu. „ Douce & complaiſante elle n'avoit de fier- „ té que ſur l'honneur, & la moindre tâche, „ ſur un point ſi délicat, lui paroiſſoit un „ crime digne d'être lavé de tout ſon ſang. „ Tant de perfections l'avoient renduë l'ob- „ jet de l'eſtime & de la tendreſſe de ſon ma- „ ri. *Collatinus* l'aimoit à l'adoration, „ & en tous lieux il ſe plaiſoit à vanter „ ſon bonheur....". Ce n'eſt ici ni *Denys d'Halicarnaſſe*, ni *Tite-Live* qui parlent: c'eſt le *P. Catrou*, qui, en Orateur fleuri, fait un portrait de ſon Heroïne, & bâtit ſur le *champ* ſec & inculte de *Tite-Live*. Il continue ainſi, d'après cet Hiſtorien, *Liv. I.*

„ Dans un repas où il aſſiſta, par hazard „ ou par affectation, l'on fit tomber la „ converſation ſur le mérite des Femmes, „ (ce *par hazard ou par affectation*, fait „ un ſens un peu louche.) Chacun des Con- „ viés exagera les qualitez de ſon épouſe; „ mais nul ne fit paroître plus d'empreſſe- „ ment à louer la ſienne que l'heureux *Col-* „ *latinus*. Enfin, pour décider le différent, „ on prit un parti que la joie & que le „ vin inſpirérent. C'étoit de monter tous „ à Cheval, & de ſurprendre leurs femmes.

„ On

Digitized by Google

„ On convint que celle qu'on trouveroit „ *appliquée à l'occupation la plus digne de* „ *son Sèxe* auroit la préference & la prin- „ cipale eſtime. (Ces maris risquoient un peu, le pari étoit d'ailleurs un peu équivoque.) " A l'inſtant les trois fils de *Tarquin*, accompagnés de *Collatinus* leur parent, partirent pour Rome, y arrivérent „ en diligence au commencement de la nuit, „ & ſe montrérent à leurs femmes, bien „ ſurpriſes du retour imprévû de leurs maris. On trouva les trois Romaines uniquement occupées de leurs plaiſirs. Elles „ s'étoient donné entre elles une fête, où „ elles faiſoient regner la joie & *l'abondance*. Sans tarder, on *rabatit* à *Collatie*. „ La nuit étoit déja fort avancée. Cependant *Lucrece*, environnée de ſes femmes, „ veilloit encore, filant avec elles & travaillant à des ouvrages de laîne. La „ compagnie que ſon mari lui amenoit ne „ la dérangea pas. Tous furent contens „ de la reception qu'elle leur fit. Fatale „ entrevûe, où *Sextus Tarquinius* conçut „ une paſſion qui dans la ſuite devint funeſte à lui, à ſon Pere, à ſes Freres, „ & à l'infortunée *Lucrece*. Dèslors on „ eut de la peine à arracher *Sextus* de *Collatie*. Cependant il falloit revenir au „ Camp devant *Ardea*.

„ Les travaux militaires ne *firent point* „ *de diverſion à la flâme* illegitime dont „ *Sextus* ſe ſentit dévoré. Son impatience le rappelloit ſans ceſſe à *Collatie*. Il

„ y revint bientôt, ſous prétexte d'y don-
„ ner des ordres, par raport au Siège d'*Ar-*
„ *dea* “. Si nous ne craignions de paſſer les bornes, nous raporterions ici de quelle maniere *Tite-Live* raconte la ſubſtance de ce qu'on vient de lire. On verroit, par cette comparaiſon, combien l'Hiſtorien François eſt plus élegant & plus fleuri que l'Hiſtorien Latin, & ce que c'eſt que d'avoir *prêté ſon champ* à un ſi habile Jardinier. Nous remarquerons en paſſant que l'Abbé de *Vertot* ne s'eſt point du tout étendu ſur l'Hiſtoire de *Lucrece*, & l'a exprimée en deux lignes. Cependant elle ne devoit pas être traitée ſi légerement, puisqu'elle a donné lieu à la premiere des *Revolutions* de la Republique Romaine : comme l'Hiſtoire de *Virginie* a donné lieu à la ſeconde, qui eſt l'abolition du *Decemvirat*. Auſſi n'a-t'il pas manqué de raconter au long ce dernier fait. Mais revenons à *Lucrece*.

„ *Sextus* prit un logement chez *Collati-*
„ *nus*, ſon Parent & ſon Ami ; &, dans
„ l'abſence de ſon mari, *Lucrece* fit par-
„ faitement les honneurs de ſa Maiſon. On
„ ſoupa, & *Sextus* fut conduit dans l'a-
„ partement qu'on lui avoit deſtiné. Ses
„ refléxions le tourmenterent *aux aproches*
„ *du crime* qu'il alloit commettre. Il ſe
„ répréſenta la naiſſance de *Lucrece*, l'af-
„ front qu'il alloit faire à une Famille il-
„ luſtre & accréditée dans Rome, (car
„ *Lucrece* étoit Romaine) l'injure dont
„ il alloit *charger* un parent, Maître dans

„ *Col-*

Digitized by Google

„ *Collatie*, le danger qu'il auroit peut-être
„ à y courir, & les Loix de l'Hoſpitalité
„ violées. Il s'étourdit ſur tout cela, &
„ ſe promit ou le ſecret ou l'impunité.
„ Ce qui le décourageoit encore d'avanta-
„ ge, c'étoit l'invincible pudeur de *Lucre-*
„ *ce*, cette Vertu conſtante, qui la rendoit
„ intraitable, & cette modeſte fierté qui
„ l'avoit glacé juſqu'alors, & qui lui avoit
„ interdit *juſqu'aux ſoupirs*. Il ſe figura qu'il
„ emporteroit par la crainte & par la
„ violence, ce qu'il ne pouvoit pas eſperer
„ d'obtenir par des careſſes. *Sextus* paſſa
„ la meilleure partie de la nuit, agité de
„ ces différentes penſées. Enfin, lorſqu'il
„ jugea que le ſommeil avoit fermé tous
„ les yeux, il ſe gliſſa dans l'apartement
„ de Lucrece, & pénétra doucement à
„ travers ſes femmes, qui repoſoient presque
„ à ſa porte. Le premier bruit l'éveilla: mais
„ quelle fut ſa ſurpriſe d'entendre la voix
„ de Sextus! C'eſt moi, dit l'infame fils
„ de Tarquin, vous mourrez s'il vous écha-
„ pe un ſeul cri. Alors mêlant les careſ-
„ ſes aux menaces, il fit parler ſon amour,

„ *Et fit ſentir le fer dont il étoit armé.*

„ La crainte de la mort & les promeſſes
„ flateuſes de Sextus n'euſſent pas ébranlé
„ la chaſte Lucrece. L'apprehenſion de
„ mourir deshonorée, lui arracha ſeule,
„ *par violence*, un conſentement qu'elle
„ n'eût jamais donné. Vos refus, ajoûta

„ le Raviſſeur, ne vous coûteront pas ſeule-
„ ment la vie ; vous perdrez encore avec
„ elle cette reputation de Vertu qui vous
„ rend ſi fiere. *Aprés vous avoir percée*,
„ j'irai donner la mort à un de vos Escla-
„ ves ; je le mettrai à vos côtez, & je pu-
„ blierai par-tout, que j'ai vangé l'honneur
„ de Collatinus mon parent. Ainſi, privée
„ de la ſepulture, & regardée comme une
„ infame, que vous ſervira-t'il de m'avoir
„ été rebelle ? Sextus fût prendre par ſon
„ foible la généreuſe Romaine. L'amour
„ de la gloire l'avoit rendue chaſte, la crain-
„ te de l'opprobre la fit ſuccomber. Tant
„ il y a peu de fond à faire ſur les Princi-
„ pes de la Vertu Païenne.

„ Dès le matin Sextus réparut au Camp.
„ Cependant Lucrece échapée du peril de
„ perdre ſa réputation, compte pour rien
„ de perdre la vie. Elle s'habilla de deuil,
„ prit un poignard ſous ſa robe, écrivit
„ à ſon mari, l'avertit de ſe rendre chez
„ Lucretius ſon Pere, monta ſur ſon Char,
„ & vint à Rome. On fut ſurpris de la
„ voir porter ſur elle les marques de la
„ plus grande triſteſſe. On l'interrogea
„ ſouvent à ſon paſſage ſur les cauſes de
„ ſa douleur. Elle ne répondit que par
„ des larmes. Enfin arrivée au logis de ſon
„ Pere, elle ſe jetta à ſes genoux, & les
„ baigna de pleurs, en préſence d'un petit
„ nombre de parens, que le hazard y avoit
„ raſſemblez : Vous voyez, *lui dit-elle*,
„ proſternée à vos pieds une femme, que le
„ crime

Digitized by Google

„ crime d'autrui a renduë coupable, & qui
„ déteſte la lumiere du jour. Ne ſoïez ni
„ aſſez cruel pour me mépriſer, après l'af-
„ front que j'ai reçû, ni aſſez timide pour
„ n'oſer le vanger. A ces mots on la re-
„ leva, & on la pria de déclarer le tris-
„ te ſujet qui l'amenoit à Rome, & l'Au-
„ teur de l'injure dont elle ſe plaignoit.
„ Le recit de mes malheurs, *reprit-elle*, ne doit être fait que dans une Aſ-
„ ſemblée de tous nos parens, & de tous vos
„ amis. Convoquez-les, & que Rome en-
„ tiére, s'il ſe peut, ne les apprenne que de
„ ma bouche. *Elle dit :*

„ *Puis elle demeura dans un morne ſilence.*

„ Sa complaïſance ne pût aller juſqu'à ſa-
„ tisfaire la curioſité de ſon Pere & de ſes
„ proches ſur la cauſe de ſa douleur. Tan-
„ dis qu'elle perſiſta dans le plus affreux
„ accablement, la meilleure partie de la
„ Nobleſſe Romaine accourut au logis de
„ Lucretius. On y vit, entre autres, avec
„ Collatinus le mari de Lucrece, P. Va-
„ lerius fils de Voleſus, & Junius Brutus,
„ qui, ce ſemble, n'attendoit que ce mo-
„ ment *pour quitter le maſque d'inſenſé.*
„ Lorſque l'Aſſemblée fut aſſez nombreuſe,
„ d'abord Lucrece adreſſa de la ſorte la
„ parole à ſon mari. Revoyez, Seigneur,
„ revoyez à Collatie le lit nuptial que
„ l'Hymen avoit conſacré, & dont la pu-
„ dicité fut la gardienne. Vous y trouve-

 „ rez

„ rez des *veſtiges* de ma honte & de vôtre
„ deshonneur. Il eſt vrai que mon cœur
„ vous eſt demeuré fidèle, mais mon corps
„ vient d'être ſouillé. Sous le nom d'hos-
„ pitalité un perfide ennemi s'eſt introduit
„ chez vous. Sextus Tarquinius, en m'ar-
„ rachant l'honneur, m'a renduë complice
„ d'un crime qui ne peut être expié que
„ par ma mort, & que par la ſienne. Je
„ n'emprunterai point d'autre bras que le
„ mien pour finir mes jours. C'eſt à vous,
„ Romains, de prêter les vôtres à la pu-
„ nition d'un perfide, plus coupable encore
„ qu'une femme infortunée, qui ſe condam-
„ ne à perir.

„ Ces paroles jettérent tout à la fois de
„ l'indignation & de la pitié dans tous
„ les cœurs. On tacha en vain de conſo-
„ ler Lucrece, & d'arrêter le deſſein qu'elle
„ avoit pris de ſe donner la mort. On *lui*
„ répréſenta que le corps n'eſt jamais cri-
„ minel, lorsque le cœur eſt innocent. La
„ Romaine n'eut d'égard qu'à ſa gloire
„ & qu'à ſa douleur. Toute éplorée elle
„ alla embraſſer ſon pere & ſon mari,
„ comme pour leur dire le dernier adieu.
„ Alors, ſans qu'on s'en apperçût, elle ſe
„ perça le cœur du poignard, qu'elle avoit
„ aporté. On la vit tomber expirante aux
„ yeux de ſes proches. Le ſang, qu'elle ne
„ répandit que pour atteſter ſon innocen-
„ ce, ou que pour reparer ſa gloire, ſervit
„ encore à cimenter la ligue de ces illuſtres
„ Citoyens

Digitized by Google

„ Citoyens qui affranchirent Rome, & qui „ la delivrérent du joug qui l'accabloit".

Faisons sur cet endroit quelques remarques. 1. S'aperçoit-on, dans ce narré, de la différence du style Grec & du style Latin? Ce qui précéde le Discours de Lucrece à ses Parens assemblez, est tiré, selon l'Auteur, de Denys d'Halicarnasse, & le reste est tiré de Tite-Live. Or je demande si la premiere partie de ce recit est *à la Grecque*, & la seconde *à la Latine*? Non sans doute; tout paroît également *à la Françoise*: ce qui n'est pas un défaut, mais ce qui ne s'accorde pas aussi avec la promesse qui est dans la Préface, comme on a vû ci-dessus.

2. Nôtre Auteur dit que *la modeste fierté de Lucrece avoit glacé jusqu'alors le fils de Tarquin, & lui avoit interdit jusqu'aux soupirs.* Il cite à la marge Denys d'Halicarnasse. Mais cet ancien Historien dit tout le contraire. Voici son Texte. * *Sextus avoit conçû depuis longtemps le dessein d'attenter à l'honneur de cette Dame, & toutes les fois qu'il avoit logé chez son parent, il s'étoit entretenu dans cette pensée criminelle, mais jusqu'alors il n'avoit pû trouver le moyen de satisfaire sa passion.* Est-ce là un Amant *glacé* jusqu'alors, & qui n'avoit pas même *soupiré*?

3. Denys d'Halicarnasse, toujours cité en marge, dit, que *Sextus entra l'épée à la main dans la chambre de Lucrece, sans que les gardes*

* *D. Halic. Lib.* IV. *cap.* 15.

Digitized by Google

gardes de ſa porte, enſevelis dans un profond ſommeil, s'en aperçuſſent. Nôtre Auteur dit que Sextus ſe gliſſa & pénétra doucement *à travers ſes femmes qui repoſoient presque à ſa porte.* Il étoit fort inutile de citer, puiſqu'on vouloit imaginer & défigurer l'Original.

4. Pourquoi nôtre Auteur a-t'il ſupprimé une circonſtance eſſentielle du Diſcours que Sextus tint à Lucrece; c'eſt la promeſſe de l'épouſer, & d'en faire une Reine, quoiqu'elle fût déja mariée à Collatinus? Ce motif n'entra-t'il pour rien dans le conſentement de Lucrece? Denys d'Halicarnaſſe, qu'on cite ici à la marge, ne l'a point omis.

5. Le Diſcours que Lucrece tient à ſon Pere, dans D. Halicarnaſſe, eſt ſimple & naturel: c'eſt la douleur & la honte qui parlent. *Mon pere, je me jette à vos pieds, & vous ſupplie de vanger le cruel affront que j'ai reçû. Faites moi juſtice de cet opprobre, & ne laiſſez pas impuni l'outrage qu'on a fait à vôtre fille: outrage plus honteux & plus inſupportable que la mort même.* Il n'y a point là d'antithèſe, & cela dit plus que ces paroles étudiées, que le P. *Catrou* prête à Lucrece: *Ne ſoiez ni aſſez crûel pour me mépriſer après l'affront que j'ai reçû, ni aſſez timide, pour n'oſer me vanger.*

Afin de donner auſſi un échantillon des Notes, nous allons raporter la Remarque qui regarde la mort de Lucrece. „ Les „ Romains,

Digitized by Google

„ Romains, *dit le Commentateur associé*, „ pour éviter l'opprobre, & pour l'intérêt „ de leur honneur, se faisoient un mérite „ de se donner la mort à eux-mêmes. C'é- „ toit parmi eux un acte d'Heroïsme digne „ de l'Immortalité, de ne vouloir pas sur- „ vivre à sa honte. Chez les Thebains „ il n'étoit pas permis d'attenter ainsi sur „ soi-même. Les Atheniens flêtrissoient la „ mémoire de celui qui s'étoit privé volon- „ tairement de la vie. Selon les Loix on „ lui coupoit la main qui lui avoit porté „ le coup mortel, & on la jettoit à la „ voirie. Platon & Sénéque, éclairés des „ seules lumieres de la Raison, ne pouvoient „ s'empêcher de reconnoitre que les Dieux „ seuls, ou plûtôt que le souverain Etre „ avoit un droit legitime sur nos vies. S. „ Augustin parloit conformement aux Prin- „ cipes du Christianisme, lorsqu'il a dit „ de Lucrece, *si insons, cur occiditur ? si* „ *noxia, cur laudatur ?*

Comme les Auteurs ne s'accordent pas sur le nom du Violateur de Lucrece, il semble que le Commentateur auroit pû nous dire, que tous conviennent que ce fut un des fils de Tarquin; mais que les uns, qui sont en plus grand nombre, l'apellent *Sextus*, & les autres, comme Servius & Florus, l'apellent *Aruns*: cela ne devoit pas être negligé.

On trouve, dans le troisième Volume, de très-bonnes Notes sur les Loix des douze Tables. A la fin du quatrième, on trouve une suite Chronologique

Digitized by Google

nologique des Rois, des Conſuls, des Tribuns du Peuple, des Cenſeurs, des Queſteurs, des Triomphes, & des Luſtres, dont l'Antiquité nous a conſervé la memoire, à commencer depuis Romulus juſqu'à l'an 415. qui finit cette premiere Partie de l'Hiſtoire Romaine. Le Lecteur en retire deux avantages. 1. Cette Table lui réünit, ſous un même point de vuë, la ſucceſſion & les noms des Magiſtrats, ſans qu'il ſoit obligé de recourir au corps de l'Ouvrage. 2. Il retrouve pluſieurs Magiſtrats, du ſecond ordre, que les Hiſtoriens ont paſſé ſous ſilence, & qui nous ont été transmis par les ſeuls *Faſtes Capitolins*. Les deux Auteurs promettent d'obſerver la même méthode dans les Volumes qui ſuivront. On trouve auſſi, à la fin de chaque Volume, une Table des Matiéres, qui eſt d'une grande utilité.

L'Impreſſion de cet Ouvrage eſt fort belle, quoi qu'elle ſoit aſſez peu correcte. Une Hiſtoire de cette importance, & un Livre d'un ſi grand prix, méritoit bien qu'on fît la dépenſe d'un habile Correcteur. Il y a bien des fautes qui ne ſont pas dans l'*Erreta*. L'Ouvrage eſt digne de trouver place dans les Bibliothèques, & plus encore dans les Cabinets. Il fait honneur aux Jeſuites, & il ne tiendra pas à nous qu'il ne devienne dans la ſuite plus eſtimable, ſi l'on veut bien profiter de nôtre critique, qui regarde le ſtile & le goût. S'il y a d'ailleurs quelques fautes de Chronologie & d'Hiſtoire, c'eſt ce que nous n'avons pas eu le loiſir d'exa-

Digitized by Google

d'examiner. Après tout, quand il y en auroit quelques-unes, on n'en devroit pas être surpris, & moins encore se prévenir. Ce sont là de ces Livres importans & utiles, qui, comme tant d'autres, ne surchargent point la République des Lettres. Il seroit à souhaiter que nous eussions une Histoire *Grecque* & une Histoire d'*Egypte* sur le même plan. Nous attendons avec impatience les Volumes suivans.

Défense de l'Edit du Roi, concernant les Benefices possedez par les Religieux de plusieurs Communautez, donné à Paris au mois de Novembre 1719. *&c. Par Mr.* LE GRAND, *Prêtre Licentié en Théologie de la Maison & Societé de Sorbonne, Chanoine Regulier de l'Ordre de S. Augustin, Prieur Curé de N. Dame de Dommerat, & Prieur de sainte Anne de Fessard. A Paris chez* Fr. Guill. l'Hermite, *Libraire Juré & ancien Professeur de l'Université.* 1725. in 12. pp. 454.

C'Est ici l'Ouvrage d'un Religieux de Ste. Geneviève, qui, possedant un Prieuré dans cet Ordre, a crû qu'il étoit de la gloire de Dieu de n'en pas laisser l'Administration & les revenus au pouvoir de sa Communauté, mais de s'en procurer la jouïssance

à

Digitized by Google

à lui-même. Comme une pareille démarche lui faisoit courir quelque risque, & le rendoit peu agréable à sa Congrégation, il a obtenu un Bref de Translation, à l'abri duquel il plaide aujourd'hui hardiment pour son Prieuré contre l'Ordre de Ste. Geneviéve : n'étant plus que simple Chanoine non-Reformé de l'Ordre de S. Augustin.

Il y a, dans cet Ecrit, plusieurs choses assez curieuses qui ne font point d'honneur aux deux Ordres de S. Augustin & de S. Benoît. Nous nous ferions même un scrupule de les raporter, quoique nôtre dévoir soit de ne rien dissimuler, si d'ailleurs l'Ouvrage dont il s'agit n'étoit pas extrémêment repandu, & s'il n'étoit pas muni de l'Approbation d'un vertueux Docteur de Sorbonne. C'est M. Leullier, Grand-Maître du Collège du C. le Moine, qui assure que ce Livre *est utile & même nécessaire au Public*, & que le *sujet en est grave & important*.

La Division de cet Ouvrage n'est pas fort recherchée. Dans la premiére partie, l'Auteur traite de la maniere dont les Benefices simples sont acquis par quelques Congrégations Religieuses. Dans la seconde, de la maniere dont les Benefices y sont possedez; & dans la troisiéme, il repond aux Objections.

1. Il soutient qu'il n'est point permis d'entrer dans un Benefice, en offrant à l'ancien Titulaire une pension aussi forte, & même plus forte que le revenu. Cette conduite, *dit-il*,

Digitized by Google

dit-il, est contraire au droit Ecclésiastique; car lorsque le Pape admet une Resignation avec pension, il exige cette condition: *Modò tertiam partem fructuum non excedat.* Tous les Canonistes le décident ainsi. Cependant, *dit* l'*Auteur*, dans certains Ordres Religieux on n'est pas fort persuadé de cette maxime. „ Un Procureur de Communauté adroit „ & zélé apprend qu'il y a dans le voisina- „ ge un Benefice Regulier très-considérable, „ en Commande: dèslors il entreprend de „ l'enlever. Il visite l'Ecclésiastique qui le „ possede; il l'attire souvent à sa Commu- „ nauté; il le caresse; il le régale; &, a- „ près qu'il s'est insinué dans son esprit, „ il le plaint d'avoir un Benefice éloigné „ de sa demeure ordinaire, & lui represen- „ te que les voïages, que cet éloignement „ lui cause, absorbent une grande partie de „ ce qu'il en retire, & font un grand tort „ à sa santé. „ Comme ce Discours est assez plat & feroit peu d'impression sur un Beneficier qui auroit du sens commun, le Procureur ajoûte une raison plus persuasive. Il dit donc au Beneficier, „ qu'il est char- gé de Reparations toûjours fâcheuses; que „ ses Fermiers sont de mauvais payeurs; „ qu'il est obligé de soutenir des procès qui „ le ruïnent, & qu'il seroit bien plus avan- „ tageux pour lui, d'avoir sur le Benefice „ une pension qui lui seroit bien payée, „ au lieu de sa Residence, & le délivreroit „ de tous soins. Celui-ci répond: qu'une „ pension est peu de chose! He bien, dit

Digitized by Google

„ le Procureur, combien vaut vôtre Bene-
„ fice dans les bons tems : car il faut
„ vous tirer de peine. Le Beneficier
„ l'assure qu'il en tire mille écus. C'est
„ une chose faite, réplique le Procureur,
„ vous aurez ce que vous demandez, &
„ pour vous marquer combien nous voulons
„ vous faire de plaisir, je vous donne ma pa-
„ role, que nôtre Communauté s'engagera à
„ vous faire une pension de 3500. livres.
„ A ces conditions le bon homme veut bien
„ ne plus être Beneficier ; il conclud le
„ marché ; fait sa Résignation en faveur
„ des Religieux, sous le nom d'un Reli-
„ gieux particulier, & on fait venir des
„ Provisions de Rome „. Après ce petit Exposé dramatique, nôtre Auteur prouve serieusement qu'un pareil manége n'est point permis, & est absolument Simoniaque.

La dépense que font quelques Communautez, pour *acheter* des Benefices, dit M. le Grand, par le moien des pensions, rappelle le souvenir de l'industrie de celui qu'on appelle, selon lui, par excellence *Dom Titrier*. L'Auteur raporte à cette occasion plusieurs faits étonnans, & cite les Extraits des Regîstres du Palais. Car il y a eu souvent des procès à l'occasion de ces Titres suspects, & plusieurs ont été jugez faux. On trouve ici quelques raports d'Experts en différens tems, lesquels déclarent certains Titres de la Congrégation de S. Maur faux, fabriquez ou alterez avec de l'eau forte. Nous exposerons ici un fait assez recent.

En

En 1716. les Benedictins de l'Abbaye de S. Gildas de l'Isle de Rhuis en Bretagne, furent accusez par les Peres de la Congrégation de S. Lazare, qui ont le Seminaire de Vannes, d'avoir fabriqué de faux Titres. Ils vouloient usurper, sur le Prieuré du Hezo réuni à ce Seminaire, le droit de Seigneurie, & quelques Terres qui en dépendent. Pour autoriser cette usurpation ils emploïoient l'Acte de fondation de leur Abbaye, qu'ils plaçoient en l'année 399. Ils n'oférent pas produire l'Acte original, de peur que l'encre, le parchemin, les Signatures, & les Seaux ne découvrissent la fausseté, mais ils en représenterent une Copie collationnée, qui marquoit : 1. Que l'Abbaye de Rhuis, de l'Ordre de S. Benoît, fut bâtie en 399; c'est-à-dire, 81. ans avant la naissance de S. Benoît, qui nâquit, selon le P. Mabillon, en 480. 2. Que le Fondateur de cette Abbaye fut un Grallon, Roi de Bretagne; quoi qu'en 399. il n'y eût point de Roi en Bretagne, dont les Romains étoient encore les maîtres, & que ce Grallon, qui étoit un Comte de Cornouailles n'ait vecû que plus de cent ans après. 3. Que le premier Abbé en 399. fut S. Gildas, qui cependant n'a été en Bretagne qu'en 520. 4. Que cette fondation fut faite du consentement de l'Evêque de Vannes; quoi qu'il n'y eût pas encore à Vannes d'Evêché; le premier Evêque de Vannes ayant été St. Paterne, élû en 468. 5. Que cet Evêque étoit Judicaël, qui ne remplit le Siège de Vannes que plus

de 600. ans après; savoir, en 1004. & mourut en 1037. 6. Que ce Judicaël étoit Legat du Pape en 399. lorsque le Christianisme étoit à peine connu en Bretagne. Enfin, l'on rémarquoit dans cette Pièce une infinité d'absurditez, comme 20 lieuës de païs pour dix Religieux, qui vivoient du travail de leurs mains, un Langage recent, des Censures alors inconnuës, & des Formules dans les Titres, dans les dates, & dans les Signatures, qui n'ont été en usage que plusieurs Siècles après. (*Ceci est tiré du Memoire imprimé des Peres de S. Lazare.*)

Le Pape Innocent III. condamna autrefois ces faux Titres de Monastères, comme il est raporté au II. Liv. des Décrétales; *Tit. 22. c. 6. Inter dilectos, de fide Instrumentorum.* Ricard, Archevêque de Cantorbery, s'en plaint à Alexandre III. dans une Epître qui se trouve la 68. dans Pierre de Blois. C'est contre cet abus que Charles Du Moulin, se récrie dans sa Note sur le Chapitre des Décrétales qu'on vient de citer. *En artes Monachorum*, dit-il, *ad confingendum sibi titulos vetustos, quibus nunquam ferè carent. Ego sæpe tales imposturas & falsitates ex fide Historiæ detexi.* Quoi que tout cela apartienne peu à la question dont il s'agit, M. le Grand a eu ses raisons pour l'inserer dans son Livre, aussi bien que l'Histoire suivante, telle qu'elle est raportée dans un Memoire imprimé de M. l'Abbé de S. Pierre en 1704.

Dom *Noyelles*, qui étoit pourvû du Prieu-

ré

Digitized by Google

ré Souléme, près de Sablé en Anjou, qui vaut 7. à 8 mille livres de rente, démeuroit à l'Abbaye de la Couture du Mans. Son Pere, ſa Mere, ſes Freres, ſes Sœurs étoient fort pauvres. Il démanda à ſon Superieur, que ſur les Revenus de ſon Prieuré, on en reſervât une petite ſomme, pour les ſoulager dans leur miſére. Il fut refuſé. Il ne ſe rebuta point. Il pria le Général de l'ordonner ainſi; mais on n'écouta point ſa priére: on crut que ſa demande tiroit trop à conſéquence. On lui dit, que ſes revenus étoient à la Congrégation, & qu'on ne pouvoit pas les emploier ailleurs qu'aux beſoins de la Congrégation.

La pitié qu'il avoit du miſérable état de ſes Parens lui fit naître une juſte indignation contre ce procedé; &, après avoir examiné les droits que lui donnoient les Bulles & les Canons, il alla s'établir dans ſon Prieuré. Cette démarche ſurprit & facha fort le Conſeil de la Congrégation. On lui offrit enſuite de faire ce qu'il avoit demandé; on le pria de revenir au Convent, mais comme il vit bien, que s'il y retournoit, il couroit risque d'être enfermé en priſon pour toute ſa vie, comme il en avoit vû des exemples; il s'en excuſa; & de peur de ſoulever tout d'un coup toute la Congrégation contre lui, il donna des eſpérances qu'il rétourneroit à la Communauté, dès qu'il auroit ſatisfait à des devoirs de pieté envers ſes Parens. Cependant il démeura ainſi quelques années dans ſon Prieuré, où il vivoit d'une

maniere édifiante, aidant aux Curez dans l'administration des Sacremens, instruisant les ignorans, assistant ses pauvres parens, visitant les malades, & faisant quantité d'aumônes.

Le Conseil de la Congregation vit bien qu'il n'y avoit plus à esperer, ni qu'il resignât, ni qu'il raportât au Convent les revenus du Prieuré. Ainsi il fut resolu qu'on le puniroit, & qu'on en feroit un exemple. Effectivement au commencement de l'année 1680, le Prieur de Soulême, qui étoit sorti seul à pié de son Prieuré, pour aller visiter quelques pauvres malades de son voisinage, disparut tout à coup. Les Religieux de S. Maur l'enleverent dans une litiére bien fermée, & le menerent à l'Abbaye de Marmoutier, à un quart de lieuë de Tours; & pour ne laisser aucune trace de cet enlévement, & le pouvoir nier impunément, ils ne marchoient que la nuit, & passoient le jour au milieu des bois.

Ses Domestiques cependant, & ses Parens furent fort étonnez de l'avoir perdu. Grande rumeur dans le païs; mais nulle nouvelle, nul témoin. Enfin un Batelier qui tenoit à ferme un Bacq sur le Coir à 5 ou 6 lieuës de là, conta dans son village, qu'une telle nuit huit hommes habillez en Religieux, dont les uns étoient armez de fusils, les autres de hallebardes, étoient passez dans son Bacq avec une litiére fermée, dans laquelle il y avoit un homme, qui crioit fort haut, mais qui ne pouvoit articuler.

Cette

Cette avanture parut fort étrange, & comme elle se repandit jusqu'à Soulême, & & qu'elle se raportoit au jour que le Prieur avoit disparu, on ne douta point qu'il n'eût été enlevé par l'ordre des Superieurs de sa Congrégation. M. la Marquis de Sablé, qui étoit alors dans ce Païs là, en entendit parler. Il connoissoit ce Prieur, qui étoit fort aimé dans le Canton. Ses parens vinrent le supplier de leur aider à en obtenir justice. M. de Sablé écrivit à M. Tubeuf, Intendant de Tours. Celui-ci envoia sommer le Prieur de la Couture du Mans de représenter le Prieur de Soulême; autrement qu'on le meneroit lui & le Sousprieur en prison. Le Prieur repondit, qu'il n'en avoit aucune connoissance. M. Tubeuf fit la même demande au Prieur de Marmoutier, qui lui fit aussi la même reponse. Peu de temps après le Lieutenant général de Tours saisit tous les revenus Conventuels de la Couture & de Marmoutier, &, on menaça d'aller plus loin.

Cependant le Prieur de Soulême étoit dans un arriere-caveau, très-profond, très-obscur, & fort éloigné de l'escalier par où l'on y descendoit. Car le Prieur de Soulême a raporté qu'il avoit passé beaucoup de petites portes étroites, avant que d'y arriver. Il trouva dans ce caveau de l'eau croupissante presque par tout; à peine avoit-il assez de terrain sec, pour y placer un peu de paille pour se coucher. Mais ce qui lui rendit ce séjour extrémément affreux, c'est qu'il touchoit quelquefois des crapaux, &

Digitized by Google

qu'il entendoit tous les jours des couleuvres fretiller ſous ſa paille. Il cria les deux premiers jours, & hurla; mais comme ces ſouterrains étoient fort longs, coupez par quantité de murs de retranchement, & qu'il étoit dans un des derniers cachots, il comprit qu'il crioit en vain dans ces profondes priſons. Un Religieux venoit une fois en 24. heures lui aporter un peu de pain & d'eau. Il ne pouvoit ſavoir s'il étoit jour ou nuit. On lui paſſoit cette nourriture par un petit tour de fer, pratiqué dans le mur.

Telle étoit la triſte ſituation du Prieur de Soulême, lors qu'au bout de 52. jours il fut enfin élargi, & dépoſa enſuite tous ces faits devant l'Intendant de Tours, en préſence du Prieur de Marmoutier, qui avoit ſi bien nié ſavoir ce qu'il étoit devenu. Il fut alors reconduit en ſon Prieuré, dont il a joui paiſiblement le reſte de ſes jours. M. Tubeuf envoïa le Procès Verbal à M. de la Vrilliere. Le Roi, dit-on, voulut l'entendre lire, & en conçût une grande indignation contre une Congrégation ſi ſévére; pour ne rien dire de plus.

Le mauvais ſuccés de la démarche de la Congrégation, à l'égard du Prieur de Soulême, ne l'empêcha pas en 1721. d'en faire une toute ſemblable à l'égard de deux Religieux, l'un nommé D. de Guienne, & l'autre D. Macé, laquelle n'a pas mieux réuſſi alors, & n'a ſervi qu'à la couvrir de confuſion. Eſt-il poſſible qu'une Congrégation remplie de tant d'hommes illuſtres, de tant de ſaints Per-

Digitized by Google

Perſonnages, renferme dans ſon ſein des Superieurs feroces & impitoïables, des Procureurs avides & vindicatifs, qui exercent ſur d'honnêtes gens, ſur leurs Confreres une barbarie qui fait rougir l'humanité ? Mais il y a longtems que l'on dit, que rien n'eſt plus terrible que la juſtice des Moines. Au reſte, M. le Grand pourroit ſe diſpenſer d'expoſer tous ces faits dans ſon Livre, puiſqu'il n'a pas été aſſurement traité avec cette rigueur par la Congrégation de Ste. Geneviéve. Si ſon Livre prouve ſon bon droit, il ne prouve pas également la juſteſſe de ſon eſprit. Il s'agit de juſtifier directement l'Edit de 1719.

Urbain VIII, par ſa Bulle de 21. Janvier 1627, avoit accordé à la Congrégation de S. Maur, nouvellement reformée, le Privilege de poſſeder en Titre par ſes Religieux particuliers pluſieurs Prieurez de l'Ordre de S. Benoît, ſans que ces Religieux fuſſent obligez d'y réſider, & ſans qu'ils puſſent en percevoir les revenus qui apartiendroient à la Congrégation; avec défenſe de les reſigner, ſans la permiſſion des Supérieurs Majeurs de la Congrégation, & avec faculté de recevoir les Reſignations qui leur ſeroient faites par les pourvus de Benefices de l'Ordre de S. Benoît, ſous la reſerve des penſions égales à la totalité de leurs revenus. Le Roi Louis XIII. avoit bien voulu autoriſer un pareil Privilége par ſes Lettres Patentes, regiſtrées dans les Cours Superieures & executées. C'eſt par là que la Congrégation de S. Maur a ſû abſorber preſque tous les Bene-

fices. La maniere dont ils en usoient équivaloit à une espèce d'union de tous les Titres de l'Ordre de S. Benoît; ce qui étoit très-préjudiciable aux Collateurs, aux Indultaires & aux Graduez. Aussi ces Privileges ont été modifiez en 1719. par un Edit du Roi, qui ordonne que tous les Religieux beneficiers, de la Congregation de S. Maur, pourront desormais, suivant le droit commun, & sans le consentement de leurs Supérieurs, disposer de leurs Benefices; qu'ils seront tenus de déclarer leurs Titres aux Greffes des Officialitez du Roiaume; le revenu de leurs Benefices, l'indication des Fermiers qui les exploitent, &c. Que les Provisions qu'ils obtiendront dans la suite seront revêtues de Lettres Patentes, & enregistrées dans les Cours; faute de quoi, lesdits Benefices sont impétrables, &c. C'est cet Edit fameux & peu agréable à la Congrégation de S. Maur, que M. le Grand a entrepris de justifier par des détails satyriques.

Il nous apprend que les Congrégations de Ste. Geneviéve & de St. Maur nomment quelquefois deux sujets au même Benefice, pour se le mieux assurer. Par ce moyen, dit-il, elles ne sont jamais surprises, parce que si l'un vient à manquer, il y en a un autre tout prêt. On se sert dans le besoin de ces deux Titulaires, soit pour détruire l'un par l'autre, si l'un des deux veut disposer de son Titre; soit pour se défendre contre les Collateurs & tous autres qui y pourroient prétendre. Ce n'est

pas

Digitized by Google

pas ici un des endroits du Livre le moins curieux

11. Les Congrégations de St. Geneviéve & de St. Maur perçoivent les Revenus des Benefices dont les Particuliers sont titulaires, & déchargent ces Particuliers de toutes les obligations de leurs Benefices, pour en charger la Communauté en général. On voit ici, touchant cet Article, un éclaircissement du P. Georges Hubert, aujourd'hui Assistant du Général de l'Ordre de Ste. Geneviéve. M. le Grand attaque la Morale du P. Hubert, & soutient que c'est être Simoniaque Confidentiaire, que de mettre le revenu d'un côté, & le Titre d'un autre; comme on fait dans cet Ordre. Mais tout ce qu'il avance nous a paru médiocrement solide. Il ne faut pas raisonner par raport aux Communautez, comme on raisonne par raport aux Ecclésiastiques du siécle. Il est certain que ce seroit pour eux une Simonie de prendre le Titre d'un Benefice, pour en abandonner les revenus à d'autres personnes. C'est sur cette *Confidence* que tombent toutes les Censures de l'Eglise. Mais elles ne regardent point la pratique moderne des Communautez Religieuses qui perçoivent les revenus d'un Benefice, dont un de leurs sujets est Titulaire. Ce Particulier est censé commettre le Procureur de la Communauté, pour administrer les revenus de son Benefice. D'un autre coté, tous les biens de l'Ordre lui appartiennent solidairement & en commun; de sorte que lors que

que ſa Congrégation jouït, c'eſt lui-même, en quelque ſorte, qui jouït, parce que ſa Congrégation & lui ne font qu'un tout moral. Il eſt peut-être du bon ordre que cela ſoit ainſi. Tous les raiſonnemens de M. le Grand, ſur cet article, ſont donc un peu ſophiſtiques. Les Loix ſévéres de l'Egliſe contre la *Confidence* n'ont été établies que pour empêcher le trafic des Benefices. Or c'eſt de quoi il ne s'agit point ici. Où en ſeroient tous les Religieux de St. Maur, ſi ce que dit l'Auteur tomboit ſur eux ? Ils ſeroient tous réellement excommuniez : ce qu'il eſt abſurde de ſuppoſer. Toute l'érudition que l'Auteur étale ſur l'origine des Benefices, ſur l'ancienne adminiſtration de revenus Eccléſiaſtiques, & ſur la Diſcipline que l'Egliſe obſerve aujourd'hui, eſt donc entierement inutile. C'eſt à la face de l'Egliſe que les Congregations Religieuſes perçoivent le revenu de pluſieurs Benefices ſimples dont leurs ſujets poſſedent le Titre. S'il y avoit en cela un abus manifeſte, l'Egliſe le voudroit-elle tolerer? Dans la primitive Egliſe les biens n'appartenoient-ils pas en commun à tout le Clergé ? Les Evêques avec leurs Officiers en avoient l'adminiſtration, & donnoient aux Clercs ce qui étoit néceſſaire pour leur ſubſiſtance. On en uſa ainſi juſqu'au 6. Siécle. De plus, la plûpart des Prieurés ſimples ſont ils autre choſe que des demembremens, dans leur origine ? C'eſt ce que

que M. le Grand eſt obligé de reconnoître lui-même dans le 3. Chap. de la III. Partie. Au reſte nous avouons que les Congrégations Religieuſes qui jouïſſent des Benefices, dont leurs ſujets ſont titulaires, feroient bien de ſe conformer aux Déciſions de MM. de Ste Beuve & Pontas & à celles des ſavans Docteurs de Sorbonne & de Navarre dont les ſuffrages ſont raportés dans le Livre de Mr. le Grand, avec la Conſultation de pluſieurs Avocats, à la tête desquels eſt le celèbre Mr. de Sacy. Ces Avocats, dans leur Conſultation, décident que la conduite des Communautez qui s'aproprient les revenus des Benefices dont les Particuliers ſont titulaires, choque les Règles de la Juriſprudence: 1. En ce qu'elle procure indirectement une union, du moins à temps, à cette Communauté des Benefices poſſedés par ſes Membres; ce qui eſt abſolument rejetté en France, où toutes les unions perſonnelles & à temps ſont déclarées abuſives. 2. En ce que cette union ſe fait ſans Lettres Patentes du Roy. 3. En ce que cette conduite fait illuſion aux Edits & Declarations de S. M. *Déliberé à Paris le* 28. *Juin* 1724. Il ne paroît pas que ces raiſons ſoient ſans replique. Mais voions comment M. le Grand répond aux Objections.

III. M. le Grand donne d'abord une reponſe fort raiſonnable à l'objection tirée du vœu de Pauvreté: il ſupoſe, que le Titulaire Religieux, en diſpoſant des revenus de ſon Benefice, en rendroit compte à ſon Superieur. D'ailleurs, les Religieux de Ste Ge-

ne-

nevieve ne disposent-ils pas tous les jours des revenus de leurs Prieurez-Cures, sans blesser leur vœu ! *Omnis Beneficiarius regularis perinde potest de fructibus sui beneficii disponere, ac sæcularis de fructibus suis*, disent Silvius, Navarre, Sà, Lessius &c. Il répond ensuite aux *inconvéniens* avec beaucoup de solidité. Il nous est impossible de toucher tous les Articles contenus dans cette III. Partie. Nous remarquerons seulement avec l'Auteur, que l'Abbaye de S. Victor de Paris jouit du pouvoir singulier de revoquer ses Religieux beneficiers, ses Prieurs-Curez, *indépendemment de l'Ordinaire*; parce que ses Benefices ne sont que de simples Commissions, & des Obediences; ce qui n'est pas à l'égard des autres Congrégations Religieuses, qui, conformement au Concile de Cambrai tenu l'an 1586, ne permet pas aux Superieurs des Curez-Religieux de les rapeller, sans l'agrément de l'Evêque. L'Auteur remarque encore que selon les Constitutions primitives de la Reforme du Cardinal de la Rochefoucault en 1624. les Chanoines de Ste Geneviéve devoient renoncer à tous Benefices, même aux Benefices-Cures, & les abandonner à des Prêtres Seculiers; qu'ils devoient aller en Ville avec la chape noire & sans chapeau, qu'ils étoient en un mot de simples Moines. Par les nouvelles Constitutions, aucun Religieux de cet Ordre ne doit se mêler de prêcher; il leur est même défendu de parler jamais de Sermons entre eux. *Caveant in familiaribus colloquiis ne Ser-*

Digitized by Google

Sermones habeantur de Concionibus. (Constit. Congr. Gall. p. 77.) Ce qu'il y a d'étonnant dans les Statuts de cette Congrégation ; c'est qu'un Prieur-Curé, ne sauroit faire des Aumônes à ses Paroissiens, sans l'avû du Superieur regulier ; comme si l'Aumône n'étoit pas un des principaux devoirs d'un Curé. Dès là qu'un Religieux est Curé, n'est-il pas censé avoir droit de faire l'Aumône ? Pourquoi lui faut-il encore, pour accomplir ce devoir essentiel, avoir le consentement d'un Visiteur ? Le P. le Page, Visiteur de l'Ordre de Prémontré, fit, dans le Siécle passé, un réglement bien surprenant, qui oblige les Prieurs-Curés de son Ordre, à païer des taxes aux Abbayes, dont leurs Benefices dépendent ; & en 1630. le Chapitre général fit un Statut, qui ordonne que les Beneficiers porteront au Monastère, non seulement le révenu annuel, mais même le casuel de leurs Paroisses. On trouve ici la fameuse Bulle d'Urbain VIII. dont les Exemplaires étoient fort rares, & l'Auteur fait sur cette Bulle, si favorable à la Congrégation de S. Maur, des Reflexions très-sensées. Il a ajouté à la fin de son Livre un Memoire contre la Congrégation de Ste Geneviéve au sujet du Procès qu'il a avec elle, devant les Commissaires du Conseil. Comme ce Livre contient des choses singulieres, quoique mal arrangées, nous avons cru en devoir donner un Extrait un peu long.

Le

Digitized by Google

Le HEROS *traduit de l'Espagnol de* BALTHASAR GRACIEN, *avec des Remarques, dedié à Monseigneur le* Duc de BOURBON. A Paris chez Noël Pissot 1725. *in* 8°. *pp.* 368.

LOrsque l'Auteur de cette Traduction publia en 1723. celle d'*El Discreto*, intitulé l'*Homme Universel*, tous ceux qui ignoroient la Langue Espagnole se demandoient les uns aux autres : Est-ce que *Discreto* en Espagnol veut dire un *Homme Universel* ? On ne fera point une pareille question sur le titre de la nouvelle Traduction d'*El Heroë*, que le même Traducteur à rendu par le mot de *Heros*.

Ces deux Ouvrages sont de Laurent ou Balthazar Gracien. On sait assez que cet Auteur Espagnol est extrêmement décrié dans la Republique des Lettres, pour son incomprehensibilité. Les Espagnols même, dit-on, avouënt qu'ils ne l'entendent pas ; & il est probable que souvent il ne s'entendoit pas lui-même ; semblable au Pedant dont parle Quintilien, (L. VIII. c. 2.) qui enseignoit l'obscurité à ses Disciples comme une belle chose, & qui leur disoit : *Cela est bon* ; *Je ne l'entens pas*. Selon le P. Bouhours, il y a dans les Oeuvres de Gracien quelque chose de si sombre, de si abstrait & de si opposé au caractère des Anciens, qu'il n'est pas possible de goûter cet Auteur.

L'*Ora-*

Digitized by Google

L'*Oraculo Manual* que M. Amelot de la Houssaye a traduit sous le titre de l'*Homme de Cour* est un Recueïl de Maximes sans liaison & sans objet, guindées, obscures & chimeriques. Le *Criticon* n'est pas intelligible : le *Discreto* est un peu visionnaire, & l'*Heroë* est tout-à-fait fanfaron. Tel est le Jugement du P. Bouhours, mais tel n'est pas celui de son confrere, qui après avoir donné, dit-on, au Public des Traductions de differente espèce, & entre autre celle d'un certain Livre Anglois, a desormais consacré sa plume à l'interpretation, ou plutôt à la correction & augmentation des Oeuvres de Gracien. Car si l'on en croit les Critiques, qui ont lû Gracien dans sa Langue, les Traductions nouvelles *del Discreto*, & *del Heroë* ne sont que des paraphrases & des amplifications étudiées, par lesquelles il seroit injuste de juger de Gracien. Cependant le Traducteur, soi-disant, n'a pas fait de façon, de donner à son Ouvrage le titre de Traduction. C'est que Gracien lui *a prêté son champ*, pour user de l'expression des nouveaux Auteurs de l'Histoire Romaine ; & il a *défriché* ce champ de son mieux. Ensuite il a bâti sur un terrain dont il s'est cru proprietaire ; mais il a suivi l'exemple de ceux qui bâtissent sur d'anciens fondemens, & qui, sans observer la justesse & sans se conformer au bon goût, construisent des Ouvrages à la moderne sur des Plans Gothiques.

Mais quel est donc ce *Heros* de Gracien

Digitized by Google

dont il s'agit, & qu'on dit être si *fanfaron*? C'est d'abord un homme impenétrable sur le fonds de son caractére & de sa capacité: un homme qui cache avec soin ses passions & ses moindres foiblesses, qui a une intelligence étenduë & brillante, qui a le cœur grand & *immense*; qui a un goût exquis, & un heureux discernement; qui excelle dans le grand; qui a l'avantage de la primauté; qui préfére les qualitez éclatantes à celles qui frapent moins; qui connoît sa bonne qualité dominante & le caractère de sa fortune; qui sait se retirer, avant que la fortune se retire; qui se concilie l'affection de tout le monde; qui possede un *je ne sçai quoi*, & un ascendant naturel; qui renouvelle de temps en tems sa reputation, qui a toutes les belles qualitez sans affectation; qui a de l'émulation, & une sympathie noble & élevée, & enfin qui a de la vertu & de la pieté.

Arrêtons nous sur quelques endroits choisis. Dans le Ch.V. Gracien enseigne qu'un Heros doit avoir le goût exquis, & voici comme s'explique son Paraphraste. „ Ce „ n'est point assez qu'un grand homme aît „ beaucoup d'esprit, & que l'art aît achevé „ sur cela dans lui ce que la naissance avoit „ commencé; il lui convient également „ d'être né avec du goût & de perfection- „ ner ce qu'il en a reçu de la Nature. L'Es- „ prit & le goût sont comme deux freres, „ qui ont la même origine & dont la qua- „ lité est, par proportion, au même degré

(cet-

Digitized by Google

„ (cette Maxime eſt aſſurément très-fauſ-
„ ſe)..... Il y a des perfections du premier
„ rang, & il y en a du ſecond, ſuivant la
„ ſource plus ou moins noble d'où elles naiſ-
„ ſent. Un jeune Aigle peut amuſer ſes re-
„ gards ſur le Soleil; tandis qu'un vieux pa-
„ pillon eſt ébloui.

* „ *Et ſe perd à l'aſpect d'une foible lu-*
miere.

„ ainſi le fond de l'Homme

„ *Se connoit par le goût, que l'on remar-*
que en lui.

„ A la verité le goût eſt de la nature des
„ biens qui ſe communiquent & par conſé-
„ quent il peut s'acquerir, pourvû néan-
„ moins qu'on y aît de la diſpoſition. Mais
„ où trouver des hommes, qui l'ayent ex-
„ quis? C'eſt un bonheur qui n'arrive gué-
„ res". Quel raiſonnement! Quel tiſſu de Galimathias! N'a-t-on pas raiſon de ſuivre le ſentiment du Pere Bouhours, puiſque, malgré la tournure qu'on donne ici au Texte de Gracien, il ne laiſſe pas de paroître un Ecrivain fort impertinent & un Logicien tout-à-fait ridicule. Ce qu'on lit enſuite eſt un peu meilleur. „Un goût excellent eſt „ un mérite redoutable & la terreur du mau-

* *Ce vers & le ſuivant ont échapé au Traducteur, qui, dit-on, eſt excellent Poëte François, quoique Jeſuite.*

Digitized by Google

», vais, & du médiocre en toute espèce: », ce n'eſt pas aſſez dire; ſes meilleures choſes l'aprehendent & les perfections les », plus reconnuës ſont mal aſſurées à ſon », Tribunal. Le goût étant la règle du prix », juſte des choſes, il les éxamine à fond, », & en fait une ſevere Analyſe, avant que », de les aprécier. Comme l'eſtime eſt un », bien très-précieux, il eſt de la Sageſſe & », de la Juſtice même, d'en être avare. La », punition naturelle de ceux qui en ſont prodigues, ce doit être le mépris de leur », ſuffrage. L'admiration eſt d'ordinaire le », cri de l'ignorance. Elle naît moins de », la perfection de l'objet que de l'imperfection de nos lumiéres..... Quelques uns », s'imaginent que c'eſt preſque blamer que », de ne pas louër extrémément. Pour moi », je penſe que l'excés dans la louange eſt un », défaut de politeſſe & de bon ſens; de politeſſe, parce que c'eſt ſe moquer d'autrui; », de bon ſens, parce que c'eſt ſe faire moquer de ſoi-même.

Un des Caracteres des Heros eſt de primer; c'eſt ce que l'on voit dans le Chap. VII. », La pluralité du même mérite, ſi je puis », me ſervir de ce terme, en eſt une diminu», tion; ce mérite fût-il éminent dans ceux », qui l'auroient, & au contraire la ſingu», larité du même merite, fût-il en ſoi infe», rieur à l'autre, le met à un haut prix. L'Auteur prouve cela, je ne ſçai comment, par des exemples qui n'y ont pas beaucoup de raport & qui marquent bien le peu de juſ-

Digitized by Google

juſteſſe qui étoit dans l'eſprit de Gracien. Car à quoi ſert de propoſer ici David, Salomon, Philippe II. Horace, Virgile, Martial & Perſe? Ces derniers paſſeront-ils pour des Heros, parce qu'ils ont eu des Talens dans un genre particulier? On cite encore ici l'exemple d'un Peintre. „ Un „ Peintre habile, dit-on, voïoit avec dou„ leur que le Titien, Raphaël & pluſieurs „ autres l'avoient prévenu. Comme leur „ reputation étoit d'autant plus grande, „ qu'ils ne vivoient plus, il reſolut de ſe „ faire un mérite à part, & de compenſer, „ à quelque prix que ce fût, l'avantage de „ la primauté, qu'ils avoient ſur lui. Pour „ cela il ſe tourna tout entier à la peinture „ des gros traits. Quelques gens lui repré„ ſentérent qu'il avoit tort de ne pas conti„ nuer dans le tendre & dans le délicat, „ qu'il y réüſſiſſoit bien, & qu'il y pouvoit „ être un digne émulateur du Titien. A „ quoi le peintre répondit fiérement, qu'il „ lui paroiſſoit plus glorieux d'être le pre„ mier dans ſa façon de peindre, bonne „ d'ailleurs, que d'être le ſecond dans celle „ du Titien". On pourroit repliquer à cette Maxime chimerique, que tous les genres ont été remplis juſqu'ici, & qu'il n'y en a point, où quelqu'un n'ait excellé déja; d'où il faut conclurre, que ſi pour être Héros, il faut s'attacher à un genre ſingulier & tout neuf, le Heroïſme de Gracien eſt deſormais un phantôme, & qu'il eſt impoſſible d'y parvenir. Ainſi Condé & Turenne empêchent

Digitized by Google

que le Maréchal de Villars & le Prince Eugéne de Savoye ne ſoient de vrais Heros dans l'Art militaire. L'Imitation des parfaits modèles, & la reſſemblance avec les plus grands Hommes des Siécles paſſez deviendront une ſorte de défaut. En un mot, ſelon l'Auteur, un Heros ſera obligé d'être un homme d'une eſpèce unique & ſinguliere; comme s'il ne pouvoit pas y avoir pluſieurs Heros de même eſpèce. Un grand Conquerant paſſera néanmoins toujours pour un Heros quoi qu'il y en ait eu déja pluſieurs. Ce n'eſt point ce qu'il y aura de ſingulier dans ſa façon de faire la guerre qui le rendra Heros, mais le ſuccès de ſes Armes; ſoit qu'il reſſemble, ou qu'il ne reſſemble pas à d'autres Conquerans, qui l'auront précedé.

Le Lecteur ſera curieux ſans doute de ſavoir ce que veut dire Gracien quand il met au nombre des conditions de l'Héroïsme *la Sympathie noble & élevée*. Voici les termes de ſon Interprete. „ C'eſt une qualité „ de Héros d'avoir de la Sympathie avec les „ Heros. Un raport, quoique très-éloigné, „ entre le Soleil & une ſimple Plante attribuë „ à celle-ci le glorieux nom de ce bel Aſtre. „ La Sympathie eſt un de ces Prodiges, „ dont la nature ſe plaît à nous enveloper la „ cauſe, & dont les effets ſont la matiere „ de nôtre admiration & de nôtre étonnement. Néanmoins on peut la définir en „ général, *Une parenté de Cœurs*..... L'Auteur, pour remplir ſon Chapitre, s'aviſe d'expoſer ici les différens effets de l'*Antipathie*

thie opposez à ceux de la *Sympathie* & il explique encore ce dernier terme, en le prenant dans la signification d'attrait & de penchant pour certaines choses, plutôt que pour d'autres. Puis-il parle de la Sympathie que des Personnes sentent mutuellement. *C'est*, dit-il, *un sentiment noble qui nous fait honneur, lors qu'elle se termine aux grands Personnages ; elle est même quelquefois une disposition à devenir ce que ces hommes sont.* Il n'y a dans ce Chapitre que ces seules paroles qui tendent au but de l'Auteur. Tout le reste est vague. Car que fait à l'*Heroisme* tout ce que dit ensuite l'Auteur sur la *Sympathie* qui n'est point réciproque, & sur le bonheur d'un Sujet pour qui le Souverain sent de la *Sympathie*. Cela s'apelle battre la Campagne & manquer de Jugement. Aussi paroit-il que Gracien n'avoit pas la tête fort saine. Jamais Auteur Espagnol n'a écrit & pensé comme lui ; & il est surprenant qu'on daigne traduire des Ecrits aussi mépri-sables ; il n'y a que le fardeau de l'oisiveté, dont il est toujours bon de se délivrer, qui puisse justifier un pareil travail.

Le Chapitre XXXII. roule sur le *Je ne sai quoi*. Un des Entretiens d'Ariste & d'Eugene est sur le même sujet ; ce qui lui attira des railleries si fines de M. Barbier d'Aucourt de l'Academie Françoise dans la Critique excellente qu'il fit de cet Ouvrage. En effet, y a-t-il rien de plus fade que de faire une Dissertation sur un terme qui ne signifie rien de précis & de déterminé, & que l'on applique

d'ordinaire à tout ce qu'on ne conçoit pas distinctement. Il y a une infinité de *je ne sai quoi* dans le Monde pour les petits Esprits, & dans les Sciences pour les mauvais Philosophes. Les qualitez occultes du Peripatetisme sont de vrais *je ne sai quoi*. En un mot, ce terme, dont on est quelquefois obligé de se servir, lorsque l'on sent une chose mieux qu'on ne la peut dire, ou lorsque l'on ignore sa nature, ce terme, dis-je, n'est autre chose que l'expression ou de nôtre distraction, ou de nôtre paresse. Cependant voici Gracien & son Paraphraste qui en font une des qualitez du Heros. Selon eux, „ le „ *je ne sai quoi* est l'ame de toutes les bon„ nes qualitez; il orne les actions, il em„ bellit les paroles, il repand un *charme in„ évitable* sur tout ce qui vient de lui; il est „ au-dessus de nos pensées, & de nos ex„ pressions; il est le *Lustre même du brillant*, „ il est l'agrément de la beauté. C'est à lui „ de donner la tournure & la façon à toutes „ les qualitez qui nous parent. Il est la per„ fection de la perfection même, & l'assai„ sonnement de tout le bon & de tout le „ beau. C'est un présent de la Nature, & „ il s'est jusqu'ici maintenu dans l'indépen„ dance de l'Art. L'Auteur parle ensuite des différens *Je ne sai quoi*; & comme ce terme convient à tout, il auroit pu ne jamais finir. Aussi reconnoit-il plus bas, *qu'il s'étend à tout, ainsi que l'Astre du jour, qui influë sur tous les Ouvrages de la Nature.* „ Que le Soleil, poursuit-il, refuse à la Ter-

„ re

„ re sa chaleur bénigne, quels fruits la Terre „ produira-t-elle ? Que le *Je ne sai quoi* „ manque à un homme, ses plus belles qua- „ litez ne feront jamais qu'un merite insipi- „ de..... Il est le flegme propre de la Pru- „ dence, & le Feu Martial, qui convient à „ la Valeur.

Voilà bien des puerilitez & des riens, dont nous demandons pardon au Lecteur judicieux. Le Chapitre qui suit va le dédommager un peu. Il traite de l'*Ascendant*. Il est certain qu'un Heros doit avoir un ascendant naturel sur les autres hommes pour s'en faire admirer & obéir. Nôtre Auteur observe, avec raison, que sans l'art de la persuasion, & sans le secours de l'autorité, il se trouve en certaines personnes une force secrette, une Souveraineté naturelle qui impose, & une certaine assurance qui attire le respect & excite à obéir. Nôtre Auteur compare cet ascendant d'un homme sur les autres hommes à la Superiorité que tous les animaux reconnoissent dans le Lion, qu'ils regardent comme leur Roi, & qu'ils semblent respecter. „ Au reste (ajoute-t-il) il y „ a une distance infinie de cette perfection à „ un air de gravité étudiée, ou à une fierté „ de commande : & quand l'une ou l'autre „ seroit naturelle, on n'en réüssiroit pas „ davantage. La premiere nous affadit à „ la longue, & la seconde, lorsqu'elle est „ toute seule, choque toujours. Mais il est „ un défaut plus directement encore opposé „ à l'ascendant naturel : c'est la défiance

Digitized by Google

„ outrée de nous-mêmes ; car cette défiance „ nous fait tomber dans une timidité excessive, & cette timidité nous jette dans le „ mépris. L'Homme, dit Caton, doit se „ respecter soi-même : c'est-à-dire, respecter „ sa Raison, qui lui ordonne une honnête „ hardiesse, & qui lui défend une crainte „ servile.

Le Heros doit, selon Gracien, renouveller de temps en temps sa Reputation, c'est-à-dire, faire voir, par intervales, de nouvelles preuves de son mérite. „ La Re„ nommée, *dit-il*, n'est pas tout-à-fait à „ l'égard du bien, ce qu'elle est à l'égard „ du mal : elle se taît plus volontiers sur „ le bien, quand on est trop longtemps à „ lui fournir de quoi parler. Et d'une autre part, comme le merite le plus accom„ pli perd beaucoup à se montrer trop sou„ vent, l'habileté est d'en suspendre, & d'en „ faire reparoître à propos les effets. Cette sage alternative de repos & d'action, „ entretient à coup sûr l'estime publique : „ au lieu que des succès continuez & suivis „ de trop près ne font presque plus d'im„ pression ". Tout cela peut être vrai ; mais qui est-ce qui l'ignore ? Cependant si quelqu'un en doutoit, voici une preuve convaincante & admirable de la verité de la Maxime dont il s'agit. „ Le Soleil, *dit Nôtre Au„ teur*, ne varie-t'il pas son Horison ? Son „ absence dans une partie du monde y excite le desir de le revoir, tandis que son „ retour dans l'autre partie, y apporte la „ joie

„ joïe ". Qui pourroit ſe refuſer à cette excellente raiſon ?

Le XIX. Chapitre enſeigne une Maxime qui paroît fort inutile. Ce Chapitre eſt intitulé : *Paradoxe critique ſur l'Heroïsme ſans défaut.* Il faut, ſelon l'Auteur, qu'un grand Homme conſerve toûjours quelque choſe à reprendre en lui. Quelque légére faute échapée à deſſein, lui eſt néceſſaire, pour contenter l'envie & pour repaître la malignité d'autrui. Mais en vérité, à quoi eſt bon un pareil conſeil ? L'Homme le plus parfait n'a-t'il pas toûjours des défauts ? Eſt-il même un grand Homme qui n'aît pas quelque mauvaiſe qualité qu'on peut appeller un vice? Le plus grand Politique, l'homme le plus ſage, le grand plus Genie ne fait-il pas des fautes groſſieres? Voilà donc un bel avis à donner aux Heros que de leur dire : Vous „ devez hazarder quelque petite negligen- „ ce, ſur laquelle la mauvaiſe humeur „ des Atrabilaires ſe puiſſe exercer. Cette „ légére faute ſera *une eſpèce de contrepoi-* „ *ſon, qui empêchera que leur fiel ne gagne* „ *le fond du merite, & qui le fixera à la* „ *ſurface* ". Cela s'appelle écrire pour écrire. Mais ce que l'Auteur Eſpagnol ajoûte, va juſqu'à la ſottiſe. „ Un petit „ défaut naturel, *dit-il*, ne ſied-il pas quelquefois mieux que ſi on ne l'avoit point? „ Une petite tâche au viſage, n'eſt elle pas „ quelquefois un agrément ? Alcibiade *ſe* „ *prêta des défauts* dans le Metier de la „ Guerre, & Ovide dans le Metier des Vers;

„ pour

„ pour amuser l'envie par ces bagatelles, „ & pour la distraire de l'essentiel". Cette Maxime a plû à M. de Fontenelle, qui dans la Préface de la dernière Edition de ses Oeuvres, a dit-il, laissé exprès de mauvaises Pièces dans son Recueil, afin *d'exercer la malignité du Public.* Mais la Maxime a paru si frivole à Gracien même, qu'à la fin de ce Chapitre il convient que la précaution est fort inutile. „ Le Soleil, „ *dit-il*, n'a-t'il pas ses Eclipses? Le plus „ beau Diamant n'a-t'il pas ses pailles? La „ Reine des fleurs n'a-t'elle pas des épines? „ L'Art n'est pas necessaire, où la Nature „ suffit toute seule ". C'est aussi le sentiment du Traducteur dans ses Remarques sur ce Chapitre. Mais puis que Gracien connoissoit l'inutilité de la Maxime, pourquoi en a-t'il rempli un Chapitre entier? C'est ce qui n'est pas moins ridicule en un sens, que s'il l'avoit adoptée. Nous ne parlerons point du dernier Chapitre, n'y ayant pas trouvé l'ombre de sens commun.

L'Interprète a joint à sa Paraphrase de très-longues Remarques qui valent beaucoup mieux que le Texte. Elles font quelque honneur à son discernement, & prouvent qu'il a lû certains bons Livres. A la verité, il parle peu lui-même; mais il fait parler en sa place Montagne, la Hoguette, l'Auteur des *Reflexions Morales*, S. Evremont, la Bruyere, M. de Fenelon, M. Despréaux, &c. Il auroit pû faire parler aussi Pas-

Digitized by Google

Paſcal, Nicole; mais apparemment que l'Interprète s'eſt mis peu en peine de les lire.

Il oſe gliſſer dans ſa Préface, que nos meillleurs Ecrivains, & ſur tout S. Evremont, ont inſeré dans leurs Ouvrages des Chapitres entiers de l'*Heroë* de Gracien. Voilà une Propoſition auſſi fauſſe, qu'elle eſt pardonnable à un Traducteur paſſionné pour ſon Original. Nous prions le P. C. de ne pas s'offenſer ſi nous le contrediſons abſolument ſur cet Article. Car comme il cite fort ſouvent S. Evremont, la Bruyere & les autres bons Ecrivains François dans ſes Remarques, c'étoit là le lieu ſans doute de faire voir les larcins prétendus. Cependant on n'en aperçoit aucun. Car il ſeroit abſurde d'appeller larcin une verité commune, ou une Maxime reçuë, qui peut ſe trouver dans nos Auteurs François, comme dans l'Auteur Eſpagnol, parce qu'elle ſe trouve dans l'eſprit de tous les hommes qui penſent. Au reſte, on ne ſait pourquoi l'Interprète s'attache principalement à critiquer les *Reflexions Morales* du Duc de L. R. F. Ce deſſein ne lui a pas réüſſi, ſur tout lorsqu'à la page 10. il a préféré l'explication que le P. Bouhours donne de la différence des eſprits à l'explication vraiement Philoſophique que Mr. D. L. R. F. en donne, conformement au ſentiment des Modernes & peut-être des Anciens.

L'Interprète, dans cette même Préface, ſe plaint de l'Extrait qu'on a fait de ſon *Homme Univerſel*, dans le Journal de Paris. Com-

Digitized by Google

Comme nous n'avons point lû cet Extrait, nous ne dirons point s'il a tort ou raison. Nous pouvons dire néantmoins en général que MM. les Journaliſtes de Paris, un peu différens de certains *Memorialiſtes*, paſſent pour équitables, pour moderez, & pour très-reſervez ſur la critique des Écrivains François. Comme ils ſont environnez de ces Écrivains, ils ont des précautions à prendre & des ménagemens à obſerver. Pour nous, ſans vouloir jamais déchirer les Ecrits des Modernes, ſans avoir le moindre penchant à la ſatyre perſonelle, ſans prétendre nous mêler de réprocher jamais rien ſur la Doctrine ou ſur les Mœurs, nous profiterons de la liberté que nous procure le Païs & l'éloignement où nous ſommes, & nous dirons toûjours, ou au moins nous ferons ſentir ce que nous penſons de tous les Ouvrages des François avec une exacte neutralité, & une hardieſſe polie. On aura beau alors crier & écrire contre nous; nous ſaurons repliquer à ceux qui ſe plaindront; & ſi leurs plaintes ſont fondées, nous les ſatisferons par une ſincere & glorieuſe retractation. Mais ce ne ſera pas en nous objectant l'endroit trivial de la Bruyere au ſujet de l'infidelité des Extraits, comme on fait dans cette Préface, que l'on méritera de nous une replique. Nous ſavons qu'on peut défigurer un Livre par un Extrait; mais qu'on peut auſſi l'embellir. La queſtion eſt de ſavoir ſi le cas eſt arrivé. Or c'eſt ce que le P. C. ne fait pas voir dans

ſa

Digitized by Google

sa Préface. Nous pourrons bien peut-être nous attirer un semblable reproche de sa part. Nous n'en serons point surpris. Nous le prions cependant d'être persuadé que l'équité nous guide à l'égard de tous les Auteurs. Lorsque Public en sera une fois bien convaincu par l'experience, ces Messieurs auront alors un peu mauvaise grace de se plaindre. On sait qu'ils se sont jusqu'ici rendus assez ridicules, toutes les fois qu'ils se sont plaint des Journalistes de Paris, dont ils sont obligés de reconnoître la *probité* & *l'impartialité*; ainsi qu'on le fait voir expressément dans la Préface du Livre, dont nous venons de donner l'Extrait.

Recueil de plusieurs Pièces d'Eloquence & de Poësie, presentées à l'Academie des Jeux Floraux, pour les prix de l'année 1725. *avec le Discours de plusieurs Academiciens.* A Toulouse, *chez* Claude Gilles le Camus, *in* 12. pp. 165.

L'Academie des Jeux Floraux a coutume de donner tous les ans quatre prix; le premier est adjugé à une Ode; le second à un Discours; le troisiéme à un Poëme, & le dernier à une Elegie, ou à un Idille. Elle n'a cette année couronné que l'Ode & le Discours. Les autres Pièces de Poësie n'ont pas paru dignes de cet honneur. Il

y

Digitized by Google

y a neanmoins dans ce Recueil, un Poëme sur l'établissement de l'Empire François, une Elegie, & une Eglogue. Si l'on demande pourquoi on a imprimé ces Pièces, c'est apparemment qu'elles n'ont pas été trouvées méprisables, & qu'il faut d'ailleurs donner un Recueil d'un certain nombre de pages.

Comme la mediocrité de la plûpart de ces Pièces, pourroit former un préjugé desavantageux au goût de la Nation, & au progrès des belles Lettres, il est juste de faire connoitre le merite des Auteurs. Ce sont pour le plûpart de jeunes gens, dont le goût se forme dans les Cafés. Imitateurs des plus mauvaises modèles, ils affectent un stile guindé, des expressions précieuses, des pensées alambiquées, de froides antithèses, des exclamations puériles. Les Poëtes sur tout, nourris dans la lecture d'un certain Recueil d'Odes, deviennent froids & glacés, ils se jettent toûjours dans les lieux communs, sans saisir les beautés propres au sujet qu'ils traitent; leur Poësie n'est qu'un tissu d'Idées vagues & d'expressions affectées.

On ne nous accusera pas certainement de partialité, si on veut lire avec soin ce Recueil. Nous allons sans affectation citer d'abord quelques endroits de l'Ode qui a remporté le prix. Elle est de M. de Chalamont de la Visclede, qui a remporté deux fois consécutivement les deux prix de l'Academie Françoise. On peut voir dans l'*Apologie de M. de Voltaire*, l'Idée qu'on

Digitized by Google

qu'on doit avoir du merite de ce jeune Poëte. Le sujet qu'il a pris est *le Christianisme*, ou pour mieux dire, il fait voir que la Religion Chrétienne forme seule les vrais Sages. La premiere Stance est assez heureusement tournée.

Chef d'œuvre de la main propice
D'un Dieu dont la puissance égale la bonté,
L'Homme créé dans la justice,
Fut fait pour la felicité.
Roi *de ses passions, épris du Bien Suprême*
Il goûtoit des plaisirs avouez du Ciel même;
Heureux sans crime & sans effort;
Paisible Sectateur d'une Vertu facile,
Au sein de l'innocence il trouvoit un azyle
Contre la douleur & la mort.

On dira, peut-être, que c'est prendre les choses de bien loin. Ce défaut est ordinaire aux jeunes Auteurs; ils embrassent toûjours de vastes sujets. Mais cette seconde Stance donne-t-elle une haute idée de la Poësie de M. de la Visclede?

Mais que vois-je? ingrat, infidèle,
Quand tu combles ses vœux, il viole ta Loi;
Grand Dieu, la poussiere rebelle
Ose s'élever contre toi.

Cet affreux attentat ſoulève la Nature,
La foudre va partir pour vanger ton injure ;
Non, c'eſt te vanger à demi.
L'Homme a pû t'offenſer, que l'inſenſé periſſe,
Mais ce n'eſt, Dieu puiſſant, qu'après un long ſupplice,
Que doit périr ton ennemi.

Peut-on s'empêcher de dire, qu'excepté la rime, il n'y a rien de Poëtique? C'eſt un entaſſement de penſées fort triviales, qui plairoient davantage en Proſe, parce qu'elles ſeroient ſuſceptibles de certains agrémens.

L'Ode qui a été imprimée immédiatement après celle de M. de la Viſclede, eſt d'un ſtile moins châtié ; mais il y a certainement plus de génie: le ſacrifice d'Iphigenie en eſt le ſujet. Nous nous contenterons d'en citer la Stance, que le hazard nous fait rencontrer.

Juſques à quand, dit-elle, ennemis de la Grece,
Les vents ſuſpendront-ils, ſur ces funeſtes bords,
De cent peuples armez la fureur vengereſſe,
Et trahiront-ils nos efforts?
Aſſez, lui demandant la guerre
Nos Heros ont bravé le Maître du Tonnerre.
De la foudre, ont-ils dit, écraſe nos ſoudain,

Digitized by Google

Grand Dieu, ne retien plus notre colere oiſive ;
Fais nous périr ſur cette rive,
Mais que ce ſoit du moins les armes à la main.

Outre ces deux Odes on en a imprimé encore cinq ; qui certainement ſont très-médiocres. Voici une Stance d'une qui a pour titre *Le Chriſtianiſme :* on la trouve à la page 36.

Le Chrétien inſtruit par toi-même
A vaincre l'orgueil de ſes ſens,
Sous le joug de ta Loi ſuprême,
Enchaine d'injuſtes penchans.
Sur ſon front lavé d'une eau ſainte,
Humble compagne de la crainte
Brille la ſincere Candeur.
Exempt de la moindre ſouillure
La clarté du jour eſt moins pure,
Que le fond même de ſon cœur.

Ce ſeroit abuſer de la patience des Lecteurs, de nous arrêter au Poëme, à l'Elegie, & à l'Eglogue qu'on a trouvé à propos de mettre à la ſuite des Odes, parce que ces Pièces ſont presque au deſſous du rien. L'Academie des Jeux Floraux auroit dû les ſupprimer ; elles méritent à peine de trouver place dans les Mercures.

Mr. Coſte, Avocat au Parlement de Toulouſe, a remporté le prix de Proſe. Voici le ſujet : *Si la Sageſſe qui vient du Tem-*

Digitized by Google

perament eſt auſſi ſûre que celle qui vient de la Raiſon. Ce Diſcours nous a paru mal écrit, plein de penſées vagues. L'Orateur fait voir, dans la premiere partie, *que l'Homme, avec le ſecours de la Raiſon, a aſſez de force pour pratiquer toutes les Vertus, & pour vaincre ſes panchans.* Dans la ſeconde, *il eſſaie d'inſpirer à l'Homme cette eſtime de la Sageſſe qui puiſſe ſoûtenir victorieuſement ſa volonté, dans un amour de préference pour la Vertu.*

Outre ce Diſcours, il y en a encore deux autres du même Auteur. Après les avoir lûs, nous n'avons pû démêler pourquoi l'Academie a plûtôt couronné l'un que les deux autres; c'eſt le même ſtile, la même façon de penſer. Elle auroit dû les couronner tous enſemble.

On trouve enſuite deux Diſcours; l'un eſt de Mr. *Nolet*, & l'autre de Mr. *Reſſeguier*. Ils ſont tous les deux Academiciens. Ces deux Pièces nous ont paru d'un ſtile ſouvent répréhenſible, & le ſujet eſt traité d'une maniere commune; le premier Diſcours roule ſur l'émulation, & le ſecond renferme l'Eloge de *Clemence Iſaure*. Nous citerons ſeulement un morceau du ſecond.

„ Eh quoi de plus flateur, *dit l'Academi-*
„ *cien*, & de plus intereſſant pour les Ci-
„ toyens de cette Ville *Palladienne*, que de
„ rapeller le ſouvenir de l'époque la plus
„ memorable de ſon Hiſtoire, de ce tems
„ heureux où l'on a vû *Clemence Iſaure*
„ s'élever parmi nous comme un Aſtre bien-

faiſant,

Digitized by Google

„ faiſant, diſſiper les tenèbres épaiſſes qui „ couvroient nos Climats, & commencer „ ce jour ſalutaire qui s'eſt depuis répan- „ du chez les Nations voiſines, & qui, crois- „ ſant de ſiècle en ſiècle, eſt parvenu juſ- „ qu'à nous, & nous luit encore aujourd'- „ hui.

Relation de ce qui s'eſt paſſé dans la Séance publique de l'Academie Roïale des Sciences, Arts & belles Lettres de Bourdeaux, tenuë le premier de May 1725. pour la diſtribution du Prix.

L'Academie des Sciences de Bourdeaux n'a rien négligé, depuis ſon établiſſement, pour rendre ſes occupations utiles au Public. La diſtribution du Prix, qu'elle fait chaque année, anime les Phyſiciens & les porte à des efforts heureux que peut-être la langueur des études particulieres ne produiroit pas.

La Republique des Lettres a reçû avec éloge, pluſieurs Diſſertations ſur les matieres les plus importantes de la Phyſique: ſur le Barométre, le Phoſphore, les Fermens, la Glace & l'Echo. Outre les Queſtions particulieres discutées & approfondies dans ces Ouvrages avec juſteſſe & avec préciſion; on y trouve encore de grands éclairciſſemens ſur la plûpart des Principes gé-

Digitized by Google

néraux qui développent le Système de la Nature. L'Academie, sensible à l'interêt public que l'émulation soûtenoit si bien, a vû avec douleur l'affoiblissement de ces nobles efforts. Les trois années précedentes n'ont produit qu'un petit nombre de Dissertations, & celle-ci, plus sterile encore, n'en a fourni aucune.

Le sujet, qui étoit de savoir, *si toutes les Plantes pouvoient venir de bouture*, est curieux, & renferme plusieurs Questions subordonnées, dont l'examen a paru promettre de grands avantages.

Mr. de Caupos Directeur ouvrit la Séance par un Discours, où il exposa ce sujet, en y joignant plusieurs remarques pour faire entrevoir la methode avec laquelle on doit discuter cette matiere, & les utilitez qu'on pouvoit esperer de cette discussion.

Nous ne connoissons que deux voies pour multiplier les Plantes, celle des graines, & celle de la bouture; en comprenant sous ce mot général de bouture, la marcotte, l'ente & les provins, qui n'en sont effectivement que des espèces.

La voie de la bouture est infiniment plus prompte & plus avantageuse que celle des graines. Cependant on s'est généralement servi de celle-ci, sans qu'il paroisse qu'on se toit beaucoup attaché à la premiere. Peut-être a-t'on crû l'entreprise plus difficile qu'elle ne l'est. C'est un préjugé que M. de Caupos détruit.

Les Plantes se multiplient naturellement de

Digitized by Google

de deux manieres, par leurs racines, & par leurs graines. Certaines Plantes naissent toûjours dans de certains Païs, que la Nature semble leur avoir destinez, & ne croissent jamais dans d'autres. Quel art & quelles précautions ne faut-il point pour conserver une Plante que l'on ôte à son terroir naturel pour la transplanter dans un Climat différent? Voilà l'origine & le progrès des Plantes, quand la Nature se mêle toute seule de leur production & de leur conservation. Mais quand l'Art entreprend d'y contribuer, les moiens de production se multiplient. Les provins, les bourures, les marcottes, les entes sont de nouvelles voies qui suppléent à la Nature, l'embellissent & l'accroissent.

Une expérience de plusieurs Siècles nous apprend qu'en temperant l'air & en préparant la terre, les Plantes viennent dans tous les Climats. C'est ainsi que les Plantes étrangeres se sont naturalisées parmi nous. Le Jardin d'un Curieux rassemble, dans un court espace, les richesses que la Nature a répandues dans les différentes Régions de la Terre. Pourquoi se défieroit-on des forces de l'Art, & n'essaieroit-on pas de perfectionner les Découvertes?

On connoit deux sortes de Plantes qui ne viennent point de bouture; celles dont la tige est creuse sans être nouée, & celles dont le corps moëleux est aussi dur que le corps ligneux. Au lieu de songer à vaincre ces obstacles, qui paroissent s'opposer à la

Digitized by Google

bouture, on a pris le parti de les croire insurmontables. Un peu d'attention auroit détruit, ou du moins affoibli ce préjugé. Peut-être que l'on ramoliroit cette moele dure, en faisant tremper dans l'eau les Arbres qui l'ont de cette espèce. Peut-être qu'en préparant la terre, on fourniroit des sucs capables de penétrer ces corps durs, & de développer les semences qui y sont contenues.

A l'égard des Plantes qui ont leur tige creuse comme les fleurs, & qui paroissent peu propres aux boutures, cela vient sans doute de la délicatesse de leurs fibres, qui fait qu'elles se dessèchent aisément, ou quand elles sont exposées à l'air, ou quand elles sont dans la Terre, où leur tissu est dérangé avant que la nourriture qui leur est propre s'y soit fait un passage. Ces obstacles ne sont pas sans remède, & l'expérience peut conduire à les surmonter.

Toutes les Plantes que les Latins appellent *geniculatæ Plantæ*, comme la canne, le beaume, l'estragon, le fraisier, le chiendent, l'oreille ronde, la melisse se plantent couchées, & produisent une racine à chacun de leurs nœuds. Ne pourroit-on pas conclurre qu'il en arriveroit de même aux tuyaux de froment, si on les couchoit comme des provins? Peut-être n'est-ce que faute d'essaier à diverses répriſes & avec un esprit d'observation, qu'on n'a point poussé jusques là l'Art des boutures.

Mr. de Caupos fait encore plusieurs remarques sur les tentatives qu'il y auroit à faire

faire pour perfectionner cet Art, & il rapelle à ce propos le Siſtême d'un Academicien de Bordeaux, qui, dans une Diſſertation ſur les Plantes luë dans une Conférence particuliere, prétend que leurs ſemences ſont contenues dans toutes les parties de la Plante, & qu'elles ſont ſeulement plus dévelopées dans les unes que dans les autres. Cette conjecture ingénieuſe, & établie par cet Academicien avec beaucoup de vraiſemblance, donneroit lieu, ſelon M. Caupos, à un grand nombre d'expériences curieuſes, utiles & propres à rendre génerale la voie de la bouture.

Mr. Grégoire lût enſuite une Diſſertation ſur la vertu & ſur l'uſage du Kinkina.

Selon Mr. Grégoire, le Kinkina a eu le ſort de tous les grands remèdes; c'eſt-à-dire, qu'après de grandes contradictions il devint ſi fort le remede à la mode, qu'on le donna dans tous les cas, à tout hazard, & en profuſion. Cet excez le fit décrier une ſeconde fois, &, comme s'il avoit dû être garant des abus qu'on en faiſoit, on commença à le regarder comme un remède ſuſpect & même dangereux.

Malgré un grand nombre d'experiences éclatantes que le Kinkina a en ſa faveur, pluſieurs Medecins, ſages & habiles, penſent aujourd'hui que ce n'eſt qu'un remède palliatif; & quoique Mr. Grégoire n'embraſſe pas tout-à-fait ce ſentiment, il ne paroît pas qu'il s'en éloigne beaucoup.

Les Fièvres, *dit-il*, que le Kinkina a

Digitized by Google

levées ne font ordinairement que disparoître pour un temps ; le moindre purgatif les reveille, souvent elles se produisent sans ce secours. Les Malades gueris par cette voie ont une convalescence lente & douteuse, mais on n'aperçoit aucun de ces événemens dans ceux que la Nature a gueris, ou d'elle même, ou aidée par une méthode sage.

Il y a, selon Mr. Grégoire, un levain particulier qui produit la Fièvre & tous ses simptômes. Comment expliquer autrement cette fermentation étrangere & subite qui survient dans nos liqueurs? Comment rendre raison des retours périodiques de cette fermentation, dans les Fièvres intermitantes, si l'on n'a pas recours à un levain, qui, selon des intervales plus ou moins reglez, agit de nouveau sur le sang & sur le chyle? L'existence de la matiere febrile est donc par là suffisamment prouvée; & il en suit qu'il n'y a de guerison sûre & parfaite, qu'autant que cette matiere febrile est entierement détruite & dissipée.

La fermentation, causée par le levain, est aussi à son tour la cause destructive de cette matiere febrile. Il est d'une méchanique nécessaire que, par le mouvement excessif du sang, cette matiere soit muë & agitée en une espèce de tourbillon ; que conséquemment elle soit brisée & mêlée à la serosité, laquelle l'emporte enfin hors du corps par la voie des glandes. Cette fermentation

Digitized by Google

tion eſt non ſeulement neceſſaire, mais encore neceſſaire dans un certain degré, & cela ſuivant la nature & la quantité de la matiere febrile. Cela eſt ſi vrai que lorſque cette proportion de fermentation avec l'eſpace & la quantité du levain ne ſe rencontre pas, l'Art n'a d'autre reſſource que d'aider & échaufer ce mouvement par les cordiaux, comme il arrive dans les Fièvres malignes.

Il eſt évident, ſuivant ces remarques, que tout remède qui arrête & ſuspend la fermentation néceſſaire, ſert, ſi on l'oſe dire, la matiere febrile, rompt les meſures que la Nature avoit priſes pour la détruire, & ne procure par conſequent qu'une gueriſon apparente: puiſque ce levain ſubſiſtant encore, en tout ou en partie, dans la maſſe du ſang, il eſt toûjours prêt à ſe reproduire, ou ſous la même forme, ou ſous de nouvelles, ſouvent plus dangereuſes. Tel eſt l'effet du Kinkina, dont le propre eſt de moderer & ralentir le mouvement du ſang.

Mais, *dit Mr. Grégoire*, le levain ne peut il pas ſe ſeparer dans le ſang ou dans le foier de la Fièvre indépendemment de la fermentation? Car quelques-uns croient que le Kinkina agit par *ſtyptîcité*, en reſſerrant le ſang & comprimant le levain febrile, enſorte qu'il s'y trouve retenu ſans action. D'autres penſent que ſa vertu vient de ſon huile, jointe avec ſon ſel, approchant du ſel Ammoniac; & l'on ſait que le

le sel Ammoniac est febrifuge ; soit parce qu'étant un sel mixte, il est propre à servir d'intermède entre la limphe & la partie rouge du sang, & à rétablir ainsi la circulation troublée ; soit parce que son sel urineux le séparant dans l'estomac & dans le sang attenuë & chasse, par la transpiration, la matiere de la fievre. Enfin il y en a qui veulent que le Kinkina soit un *absorbant*, parce qu'ils ont vû que lors qu'on le jette sur de la bile, il s'en abreuve aisément, & se précipite bientôt au fonds.

Mr. Grégoire fait plusieurs Observations curieuses, tant physiques que chimiques sur ces différens Systèmes, & sur la nature du Kinkina ; d'où il conclut, qu'il est bien difficile, & presque impossible de fixer au juste la maniere dont il agit ; & peut-être dans le Système de ses Adversaires diroit-on, avec plus de vraisemblance, que le Kinkina opere de toutes ces façons sur le levain febrile, soit en le comprimant par son sel terreux, soit en l'émoussant par la partie balsamique ; tantôt en l'absorbant dans ses pores, & tantôt en l'attenuant par son sel urineux ; quelquefois l'interposant entre la limphe & la partie rouge du sang, soutenant ainsi la circulation uniforme contre les efforts du levain fermentatif.

Il résulte de tous ces différens sentimens, que la vertu du Kinkina est simplement palliative dans la plûpart des fièvres ; puisqu'ils supposent que le levain febrile n'est pas détruit, mais seulement comprimé & retenu

Digitized by Google

retenu par le changement que le Kinkina apporte à la fermentation. D'où il ſuit, que, dans tous ces cas, la cauſe de la fièvre ſubſiſte encore, malgré la gueriſon apparente; que la proprieté du Kinkina étant principalement de s'opposer au cours de la fermentation, elle eſt en cela nuiſible, ſi l'on donne ce remède dans tout autre cas que celui où il s'agit de moderer cette fermentation, afin de regler ſeulement, dans la proportion convenable, les meſures que la Nature prend pour ſe dégager, & la mettre par là en état de procurer une bonne criſe; qui eſt la fin qu'elle ſe propoſe dans cette eſpèce de mouvement.

Mr. Grégoire entre dans le détail des abus que l'on commet dans la pratique du Kinkina, & des inconveniens des cures trop précipitées par cette voie. Il donne l'idée d'une methode plus précautionnée, & s'engage de traiter à fonds cette matiere dans une ſeconde Diſſertation.

Monſieur le Préſident de Montesquieu communiqua enſuite à l'Aſſemblée les premiers Chapitres d'un Traité général des Devoirs. Tout y reſpire l'honneur, la probité, l'humanité, l'amour de la Patrie. On ne ſauroit inviter les Hommes à la Vertu d'une maniere plus touchante, ce qui fait ſouhaiter de voir paroître au plûtôt cet Ouvrage.

Lettre

Digitized by Google

Lettre aux Auteurs du Journal de Mars.

MESSIEURS,

LE Public, qui s'attend à une Relation complette de ce qui s'eſt paſſé dans l'Aſſemblée publique de l'Academie de Bordeaux, verroit ſans doute avec regret que l'on n'a fait qu'y annoncer l'Ouvrage de Mr. le Préſident Montesquieu ſur les Devoirs de l'Homme. C'eſt pour ſuppléer à cette omiſſion que je vous envoye l'Extrait de ſa Diſſertation.

L'Auteur fait ſentir, dans l'Avantpropos, combien il eſt plus difficile à un Philoſophe Chrétien de traiter des Dévoirs, qu'à un Philoſophe Payen. Il dit, qu'il eſt utile que la Morale ſoit traitée en même temps par les Chrétiens & par les Philoſophes, afin que les eſprits attentifs voyent, dans le raport de ce que les uns & les autres enſeignent, combien peu de chemin il y a à faire pour aller de la Philoſophie au Chriſtianisme.

Le premier Chapitre eſt ſur les Dévoirs en géneral. Dieu en eſt l'Objet univerſel, dans le ſens qu'il doit remplir tous nos déſirs, & occuper toutes nos penſées : il en eſt encore l'Objet particulier, dans le ſens que nous lui devons un Culte. *Ceux qui ont dit*, ajoûte l'Auteur, *qu'une fatalité*

Digitized by Google

talité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le Monde, ont dit une grande absurdité; car quelle plus grande absurdité, qu'une fatalité aveugle qui a produit des Etres qui ne le sont pas?

Si Dieu est plus puissant que nous, il faut le craindre: s'il est un Etre bienfaisant, il faut l'aimer; & comme il ne s'est pas rendu visible, l'aimer, c'est le servir avec cette satisfaction interieure que l'on sent, lorsque l'on donne à quelqu'un des marques de sa reconnoissance. Enfin, continue l'Auteur, *nos Devoirs envers Dieu sont d'autant plus indispensables, qu'ils ne sont pas réciproques, comme ceux que les Hommes se rendent, car nous devons tout à Dieu, & Dieu ne nous doit rien.*

Le Chapitre III. traite de nos Devoirs envers les Hommes. Ces Devoirs sont de deux espèces, selon l'Auteur. Ceux qui se rapportent plus aux autres Hommes qu'à nous, & ceux qui se rapportent plus à nous qu'aux autres Hommes. Il met parmi les Devoirs de la premiere espèce tous ceux qui tirent leur origine de la Justice.

L'Auteur, dans les Chapitres IV & V, fait voir que la Justice n'est pas dépendante des Loix humaines; qu'elle est fondée sur l'existence & la *sociabilité* des Etres raisonnables, & non pas sur des dispositions, ou volontés particulieres de ces Etres.

Cette Question conduit l'Auteur à la refutation des Principes d'Hobés sur la Morale. Il parcourt ensuite les principales Sectes

Digitized by Google

Sectes de Philosophie, qui ont voulu former, ou regler l'Homme, & il préfére à toutes celle des Stoïciens. *Si je pouvois un moment*, dit l'Auteur, *cesser de penser que je suis Chrétien, je ne pourrois m'empêcher de mettre la destruction de la Secte de Zenon au nombre des malheurs du Genre humain : elle n'outroit que les choses dans lesquelle il n'y a que de la grandeur ; le mépris des plaisirs & de la douleur.*

Après plusieurs traits vifs sur les grands Hommes qui ont suivi la Secte de Zenon, l'Auteur finit en disant que *les Stoïciens, nés pour la Societé croyoient tous que leur destin étoit de travailler pour elle ; d'autant moins à charge, que les recompenses étoient toutes dans eux-mêmes, & qu'heureux par leur Philosophie seule, il sembloit qu'ils crussent que le seul bonheur des autres pût augmenter le leur.*

L'Auteur, en considerant toûjours la Justice qu'il regarde comme le fondement de la Societé, parle de l'habitude de cette Vertu, & des moyens de l'acquerir au plus haut dégré. *La plûpart des Vertus*, ajoûte-t'il ensuite, *ne sont que des raports particuliers, mais la Justice est un raport général ; elle concerne l'Homme en lui-même, elle le concerne par raport à tous les Hommes.*

L'Auteur tire de ce Principe cette Maxime générale, que *tous les Devoirs particuliers cessent, lorsqu'on ne peut pas les remplir, sans choquer les Devoirs de l'Homme.*

Digitized by Google

me. Doit-on penſer, par exemple, au bien de la Patrie, lorsqu'il eſt queſtion de celui du Genre humain; non, le Devoir du Citoyen eſt un crime, lorsqu'il fait oublier le Devoir de l'Homme. L'impoſſibilité de ranger l'Univers ſous une même Societé, a rendu les Hommes étrangers à des Hommes, mais cet arrangement n'a point préſcrit contre les premiers Devoirs, & l'Homme par tout raiſonnable, n'eſt ni Romain, ni Barbare.

L'Auteur a choiſi enſuite quelques faits hiſtoriques, & ſur tout la Conquête des Indes, faite par les Eſpagnols, pour faire voir des exemples de la violation des Dévoirs de l'Homme.

L'Auteur dans le Chapitre 12. montre que nous devons à la Réligion Chrétienne de nous avoir donné de l'équité pour tous les Hommes.

Comme rien ne choque plus la Juſtice que ce qu'on appelle ordinairement la Politique, cette Science de ruſe & d'artifice, l'Auteur dans le Chap. 13. la décrie d'une façon plus utile, que s'il en prouvoit l'injuſtice. Il en montre l'inutilité. 1. Par la raiſon. La plûpart des effets, ſelon lui, arrivent par des voyes ſi ſingulieres, & dépendent de cauſes ſi imperceptibles, ou ſi éloignées, qu'on ne peut les prévoir. La Politique par conſequent n'a pas lieu à l'égard de cette eſpèce d'évenemens. Elle eſt inutile encore ſur les évenemens prévûs, parce que toute Révolution prévuë n'arrive presque jamais.

Digitized by Google

L'Auteur parcourt ensuitte les plus grands Evénemens de l'Histoire. Il prouve qu'ils n'ont pû être ni préparés, ni évités. *Qui auroit dit, par exemple aux Huguenots qui venoient avec une Armée conduire Henry IV. sur le Trone, que leur Secte seroit abbatuë par son Fils, & anéantie par son petit Fils. Leur ruine totale étoit liée à des accidens qu'ils ne pouvoient pas prévoir; ce qui fait,* dit l'Auteur, *que la Politique a si peu de succès, c'est que ses Sectateurs ne connoissent jamais les Hommes: comme ils ont des vues fines & adroites, ils croient que tous les hommes le sont demême; mais il s'en faut bien que tous les Hommes soient fins; ils agissent au contraire presque toûjours par caprice, ou par passion, ou agissent seulement pour agir, & pour qu'on ne dise pas qu'ils ne font rien.*

Mais ce qui ruine les plus grands Politiques, c'est que la réputation qu'ils ont d'exceller dans leur Art, dégoûte presque tout le monde de traiter avec eux & qu'ils se trouvent par là privés de tous les avantages des Conventions.

L'Auteur raporte ensuitte l'exemple de plusieurs Princes qui ont réussi dans leurs desseins sans finesse, & par les voyes les plus simples.

L'Ouvrage de Mr. le Président de Montesquieu a passé si rapidement dans nos mains, qu'il ne m'a pas été possible d'en faire un Extrait plus étendu. Je prévois que le Public ne se payera point de cette excuse, & qu'il regrettera encore plus ce que j'ai omis, qu'il ne me saura gré de ce que je lui donne; c'est précisement ce que j'ai éprouvé moi-

Digitized by Google

moi-même. Cet Ouvrage est rempli d'un si grand nombre de traits vifs & sensés, qu'il m'a paru que je n'avois point de choix à faire, & que c'étoit une espèce de devoir pour moi de tout copier.

Je suis, Mr. &c.

A Bordeaux
7 Juillet 1725

NOUVELLES LITTERAIRES

Lettre aux Auteurs du Journal.

De Paris le 1. Novembre 1725.

Les Nouvelles Litteraires sont fort steriles en ce Païs. Il est peu d'Ouvrages nouveaux, Messieurs, qui méritent l'attention des Savans. Nos Libraires ne font presque que r'imprimer les anciens. Cependant on m'a assuré qu'on aura bientôt quelques bons Livres qui nous consoleront de nôtre longue disette. En attendant que je sois exactement instruit, contentez-vous du détail des petits Ouvrages qui paroissent de tems en tems. Ils ne méritent pas d'être oubliez dans un Journal : ce sera un nouveau relief pour le vôtre, si en donnant les titres de ces brochures, vous avés soin d'indiquer ce qu'il y a de singulier. Ne vous attendez pas pour la premiere fois à une grande exactitude, je vous écris précisément ce qui s'offre à ma memoire.

La mort du fameux *P. Alexandre*, Jacobin

Digitized by Google

cobin a donné occaſion à un petit Ouvrage, dont voici le titre: *Lettre d'un Religieux de l'Ordre de St. Dominique à un de ſes Amis, ſur la mort du T. R. P. Alexandre du même Ordre, Docteur & Profeſſeur en Théologie de la Faculté de Paris.* 1724. in 12. p. 35. ſans nom d'Auteur & d'Imprimeur. Cette Lettre eſt attribuée au P. *Aliſſan*, Docteur & Profeſſeur en Theologie de la Faculté de Paris. Quoique ce ſoit préciſement un Eloge, on pourra connoitre cependant le Caractère de ce Savant, ſes & liaiſons. Le Panegyriſte n'a pas oublié les honneurs que ſon Confrere a reçus pendant ſa vie & après ſa mort. Je ne m'arrête point à vous détailler les Ouvrages du P. Alexandre, ils ſont trop connus. Il a laiſſé un petit nombre de Manuſcrits, dont le P. *Echard* a donné les Titres dans la Bibliotheque des Ecrivains Jacobins.

Quoique le Poëme de *Clovis* n'aît pas fait une brillante fortune, il nous a cependant procuré deux Brochures. La premiere, qui eſt un Eloge, a pour titre: *Lettre ſur le nouveau Poëme de Clovis*, Par M. P. V. D. G. (c'eſt-à-dire, par Madaleine Poiſſon Veuve de Gomez.) à Paris chez *Prault* 1725. in 8. p. 17. Il eſt étonnant qu'une ſi aimable Dame aît pris la défenſe du Clovis. M. de St. Disdier n'a pas trop menagé le beau Sexe dans ſon *Voyage du Parnaſſe*. A l'exception des *Scuderis*, des *Deshoulieres*, & des *Daciers*, il n'a trouvé ſur ſon chemin que des Femmes ridicules par

Digitized by Google

par leurs ajuſtemens, par leur vanité à s'attribuer les Vers d'autrui, & par l'air déciſif avec lequel elles décident du merite des Ouvrages d'eſprit. Quelle généroſité de la part de Mad. Gomez, d'avoir non ſeulement donné des louanges au Poëme naiſſant, mais encore d'avoir hazardé un pompeux galimatias, lorsque les expreſſions ordinaires lui paroiſſoient au-deſſous de ſes ſublimes idées ! Avouez, Meſſieurs, que le beau Sexe n'eſt pas en uſage de ſe vanger ſi noblement.

La ſeconde Brochure a pour titre : *Lettres Critiques ſur le Poëme de Clovis*, &c. Chez Huet 1725 in 8. pag. 63, Ces Lettres, qui ſont au nombre de cinq, ont été écrites par M. Boſc de Longuedoc autrefois Maître des Requêtes. La premiere commence par des railleries ameres ſur la Lettre de Mad. *Gomez* ; on veut qu'elle ſoit tantôt une fade Panegyrique, & d'autrefois une ironie piquante. L'Auteur badine aſſez agréablement ſur ce double objet. A l'occaſion de la Préface, dont M. de St. *Disdier* a *décoré* ſon Poëme, il fait voir l'inutilité de ces Pièces poſtiches, dans les Ouvrages deſtinés à amuſer l'imagination ou à rémuer les paſſions, il les reſerve pour les hautes Sciences. Les défauts généraux du Poëme, qui conſiſtent principalement dans le petit nombre de Faits, ſont rélevés en paſſant. M. Boſc défie le Poëte, de finir jamais le *Clovis* ; il ſoutient que la forme qu'il lui a donnée le met hors d'é-

Digitized by Google

tat de l'achever sans *se resserrer étrangement*, ou *sans donner à son Poëme une longueur démesurée.* M. de St. Disdier doit répondre à cette objection en nous donnant une Poëme complet, exemt de ces deux défauts.

Dans la seconde Lettre le Critique commence par montrer la foiblesse de la réponse que M. de St. Didier a fait, dans sa Préface, à ceux qui l'ont blâmé de donner son Poëme imparfait. Comme le Poëte a appuié sa cause par l'exemple de Mr. Despreaux *qui ne fit paroitre d'abord que quatre Chants de son Lutrin*, M. Bosc observe judicieusement, qu'il est ridicule de mettre en parallelle un Poëme badin dont le sujet, par lui-même si sterile, dispensoit le Poëte de finir, & un Poëme serieux qui roule sur un sujet noble, interessant, & d'ailleurs si riche qu'on aura droit de s'en prendre au Poëte, s'il ne s'acheve pas. Ce Critique assure ici que le Poëme de Clovis *restera éternellement tel qu'il est.* Il trouve une grande conformité entre le Poëme de Clovis & de Henri le Grand. La comparaison ne laisse aucune doute. Le détail qu'il fait des actions de ces deux Monarques prouve clairement, que le fondateur de l'Empire François fournit un plus beau sujet que son Restaurateur. Je prens de là occasion d'observer que M. de Voltaire a rempli tout son Projet, & que M. de St. Disdier est à peine entré en matiere *Qu'y a-t-il de vrai dans les huits Chants imprimés*, ajoute

le

Digitized by Google

le Critique ? *Rien autre chose si ce n'est que Clovis passa le Rhin sur un pont de Bateaux, & qu'ensuite il prit sa route pour aller assiéger Soissons.*

La troisième Lettre roule sur les larcins du Poëte ; presque toute sa fiction est copiée d'après *Virgile*. Peu content d'avoir volé *Homere*, & *le Tasse*, il a encore pillé M. *Racine* & de M. de *Voltaire*. M. de St. Disdier soutient cependant qu'il n'est pas plagiaire. L'intérêt de sa gloire demande qu'il donne quelque air de vraisemblance à ce Paradoxe.

Le Critique prévoiant qu'on pourroit avoüer ce plagiarisme & soutenir en même tems, que ces differens lambeaux forment un Poëme intéressant, il fait voir, par trois reflexions, que le Poëte n'a fait qu'un mauvais Roman. La premiere se tire des sujets traités par *Homere* & par *Virgile* : tous les deux ont seulement été obligés de conserver la verité d'un fait Historique ; le premier en parlant du siege & de la prise d'un Ville, & le second en decrivant l'établissement d'un Peuple fugitif en Italie. Ils ont arrangé la fiction comme ils ont voulu. M. de St. Disdier étant dans une situation differente, il s'ensuit qu'il n'a pas dû suivre à la piste ces deux Poëtes ; au lieu d'adopter des fictions employées pour un sujet tout different, il devoit embellir plusieurs Faits historiques dont le détail est connu.

Dans la 2. on examine la nature du Plagiarisme du Poëte & on prétend qu'il est du

Digitized by Google

nombre de Copiſtes qui n'ont ni le talent de fondre la matiere ni l'adreſſe de s'approprier les penſées d'autrui. Le Critique ne fait grace qu'aux Ecrivains qui ſont originaux en imitant.

La 3. Reflexion eſt renfermée dans la précedente. M. Boſc fait voir qu'il faut ſe défier de certains traits copiés avec une fidelité apparente; bien ſouvent la beauté, la force, leur manquent. Pour donner un exemple déciſif, il rapproche les amours de *Didon* & ceux d'*Albionne*, l'avantage n'eſt pas certainement du côté du Poëte François.

Enfin dans la 3. Lettre, M. *Boſe* faiſant ſemblant de démêler ce qu'il y a de ſerieux & d'ironique dans la Lettre de Mad. *Gomez*, examine le Poëme en général: il attaque les Caractères, les Situations, les paſſions; rien n'échape a ſa critique. Le jugement que j'ai porté ſur ces Lettres, ſe reduit a ceci: Il y a beaucoup de traits ingenieux, elles marquent un homme de goût. Le ſtile n'eſt pas toujours correct, l'Auteur ne développe pas aſſés ſes idées. La préciſion leur auroit donné plus de force & d'agrémens.

Voici, Meſſieurs, un Auteur d'une nouvelle eſpèce, toute ſon attention aboutit à échaper aux yeux du Public. Il s'empara d'abord du titre de *Spectateur Suiſſe*, il nous a donné trois Brochures ſous ce nom; comme il n'y regnoit qu'un bon ſens trivial, elles ne furent pas reçues avec empreſſement. Il fit imprimer enſuite un autre Ouvrage dont

Digitized by Google

dont voici le titre *Essai de Philosophie Naturelle, applicable aux besoins de la vie, aux affaires &c. in* 12. La Philosophie ne trouva pas plus d'Approbateurs. Cet Ecrivain s'appelle M. *des Fourneaux*: sa Patrie & sa demeure sont un mystere. Il vient de publier depuis peu, une petite Brochure qui a pour titre: *Lettres Critiques écrites d'Angleterre au R. P. Castel de la Compagnie de Jesus, sur trois Articles importans & surprenans de son nouveau Systeme de la Pesanteur Universelle par le Chevalier ***. de la Societé Roiale de Londres. A Paris chez Musier* 1725, in 12. p. 41. Ces Lettres sont écrites de Paris. M. Desfourneaux n'est ni Chevalier, ni membre de la Societé Roiale de Londres. Probablement il n'atteindra pas si-tôt a tant d'illustration; il est *Auteur* & voilà tout. Il y a trois Lettres: la premiére roule sur la Pesanteur du feu soutenuë par le Philosophe Jesuite: le Critique ne dépense pas beaucoup en experiences, il n'a fait qu'allumer une paille pour combattre son Adversaire; voilà un Systeme qui tient a bien peu de chose. Dans la seconde on examine l'*Equilibre primitif*, il ne paroit pas que le prétendu Chevalier aît entendu la matiere. La derniére enfin a pour objet la rupture de l'Equilibre: si le faux Academicien avoit banni les Termes de la vieille Philosophie, il se seroit rendu intelligible. La rudesse & la dureté du stile ne contribueront pas beaucoup à faire lire ce petit Ouvrage. Peut-être que

l'Ecrivain a affecté un goût étranger pour mieux colorer sa Metamorphose.

Une Compagnie de Libraires vient de reimprimer un Roman du Visionnaire *Desmaretz*. Je ne ferai qu'indiquer le titre : *L'Ariane où sont contenues les Avantures de Melinte, Palamede, Epicharis &c. avec plusieurs particularités concernant*, le Regne de Neron en 3 Vol. in 12. Ce Roman a toujours été estimé. Roland Desmaretz son frere nous apprend dans la Lettre 20. du 1 Liv. que cet Ouvrage a été souvent imprimé du vivant de l'Auteur : *Nec quisquam fere est Gallus qui de egregiâ tuâ Ariana non inaudierit ; adeo manibus omnium est trita & idemtidem repetitis editionibus vulgata.*

M. Bernard de *Jussieu*, Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier & Sous-Demonstrateur en Botanique au Jardin Royal des Plantes, vient de donner une nouvelle Edition de l'Histoire des Plantes qui naissent aux environs de Paris avec leur usage dans la Medecine, par M. *Pilton de Tournefort*, l'Editeur y a fait des augmentations qu'il a eu soin de distinguer. Les noms de ces deux Botanistes font l'eloge de ce Livre ; il est en 2 Vol. in 12. Le Libraire n'a rien oublié pour l'impression.

Les Benedictins ont fait imprimer une Lettre in 4. de 12. pag. sur la mort du P. de Ste Marthe leur Général, je vous l'envoie ; le Public vous saura bon gré d'ajouter à vôtre

Digitized by Google

:re Extrait, le Catalogue des Ouvrages de ce Savant Benedictin.

Chaubert vient de donner tout a la fois une Edition in 8. & in 12. d'une *Lettre d'un Professeur de l'Université de Paris* sur le Pline du P. *Hardouïn*. J'aurai soin de vous l'envoier, elle mérite un extrait. Le stile n'est pas fort châtié; mais les mépriſes qu'on releve sautent aux yeux. Cette lettre est attribuée à M. *Crevier* Professeur au College de Beauvais.

Permettez-moi de finir ma Lettre, déja si longue. Les Nouvelles que je vous enverrai pour votre second Journal seront plus variées; les correspondances que j'ai liées, me mettront en état de vous apprendre les occupations de nos François dans toute l'Europe. Je suis &c.

PROGRAME

DE L'ACADEMIE ROYALE des Belles Lettres, Sciences & Arts.

L'ACADEMIE, ayant été informée, que plusieurs Dissertations, envoyées pour le Prix qu'Elle propose chaque année, ont été interceptées, particulierement sur la Bain & sur le Tonnerre; Elle a crû qu'on ne pouvoit attribuer qu'à cet enlevement, la nécessité où elle a été de reserver, dans ces deux occasions, la distribution de ce Prix, fondé par M. LE DUC DE LA FORCE.

Cet-

Digitized by Google

Cette Compagnie attentive à rendre aux Auteurs la juſtice qui leur eſt dûë, propoſe de nouveau les mêmes ſujets. Le premier ſur l'*action des Bains*, & *de leur utilité*. Le ſecond ſur, *la Cauſe & la nature du Tonnerre & des Eclairs, avec l'explication des divers Phenomenes qui en dependent*. Ces deux Prix ſeront diſtribuez le 25. Août 1726. Les Auteurs, qui ont déja envoyé des Ouvrages ſur ces deux matieres, ſont invitez à les envoyer encore; ils ſeront admis au concours.

Il ſera libre d'envoyer les Diſſertations en François ou en Latin. Elles ne ſeront reçûës que juſqu'au premier de May inclusivement. Celles qui arriveront plûs tard n'entreront pas en concours. Au bas des Diſſertations, il y aura un Sentence, & l'Auteur mettra, dans un Bille ſeparé & cacheté, la même Sentence avec ſon nom & ſon adreſſe.

On donne avis aux Auteurs, que pour la ſûreté de leurs paquets, ils doivent les adreſſer nommément à Monſieur Sarrau Secretaire de l'Academie Royale de Bordeaux, ruë de Gourgues, ou au Sieur Brun Imprimeur de cette Compagnie, ruë Saint Jâmes. On aura ſoin de les faire affranchir de port, ſans quoi ils ne ſeront pas retirez du Courier. A Bordeaux le 2. Septembre 1725.

F I N.

Digitized by Google

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE,

OU

HISTOIRE LITTERAIRE DE LA FRANCE.

Avril 1726.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FREDERIC BERNARD,
MDCCXXVI.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE LITTERAIRE DE LA FRANCE.

Hiſtoire Générale d'Eſpagne du P. JEAN DE MARIANA *de la* Compagnie de JESUS, *traduite en François avec des Notes & des Cartes par le* P. JOSEPH NICOLAS DE CHARENTON *de la même* Compagnie *en 5 Vol. in* 4. A Paris chez le Mercier, Lottin &c. 1725.

IL eſt peu d'Hiſtoriens modernes auſſi eſtimez que *Mariana*. La Critique n'a ſervi qu'à rendre les eſprits desintereſſez plus éclairez ſur ſon merite. Ils l'ont reconnu pour un Hiſtorien habile, judicieux, impartial, plein d'une généreuſe liberté, & en même tems ils lui ont accordé les qualitez qui font les Hiſtoriens du premier ordre; le talent de penſer & de s'exprimer noblement, d'imprimer un caractère de grandeur à ſa matiére, l'art de varier ſa narration ſoit par les Faits ſoit par l'expreſſion, ſans ſe jetter dans des Digreſ-

Digitized by Google

ſions hors d'œuvre. Le Public ne peut que ſavoir bon gré au P. *Charenton* de lui avoir donné une Traduction de cet excellent Hiſtorien. Comme il n'eſt pas poſſible de faire un Extrait d'un Ouvrage ſi long, nous nous bornerons à rendre compte de la Préface, & à citer quelque morceau de la Traduction, afin que le Public ſoit en état de décider de ſon merite.

Le Traducteur examine, dans ſa Préface, les Eloges que de grands Perſonnages ont donné à Mariana, & les plus fortes critiques qu'on en a faites. Sans nous engager dans cette ſavante Diſcuſſion, nous nous en tiendrons au détail qu'il fait de la vie de ſon illuſtre confrere.

Le P. Jean de *Mariana* étoit né à Talavera dans la nouvelle Caſtille. Après avoir fait ſes études à Alcala il entra dans la Compagnie de Jeſus, à l'âge de 17. ans en 1554. Il s'y diſtingua bien-tôt par ſes talens; à l'étude des belles Lettres, il joignit celle des Langues. A peine avoit-il atteint l'âge de la Prêtriſe, qu'il enſeigna publiquement à Rome la Théologie Scholaſtique & l'Ecriture Sainte: on l'envoya enſuite en Sicile & de-là à Paris où il fut également applaudi. L'air de cette Ville n'étant pas favorable à ſa ſanté, on l'obligea de retourner en Espagne. Tolede fut, par l'avis des Médecins, ſon ſéjour ordinaire; ſon amour pour l'étude fut ſeulement plus moderé, il compoſa pluſieurs excellens Ouvrages. Son Habileté & ſa Prudence furent bien-tôt connuës: on l'obligea d'entrer dans

Digitized by Google

dans des affaires délicates; cette distinction irrita les Ennemis secrets de la Compagnie. Il fit imprimer à Cologne en * 1509. ses Opuscules Latins. Trois Traitez leur donnerent prise; dans l'un il examine les preuves sur lesquelles on appuie le Voiage de S. Jacques en Espagne; il fut accusé d'ébranler les Traditions les plus respectables, quoiqu'il rejettât seulement les Fables & les Faits douteux. Le second est un Traité de la mort & de l'immortalité : il ne s'y attache pas servilement à l'Opinion des PP. Dominicains, sur les secours de la Grace, dont *par malheur*, dit le P. Charenton, *la Cour d'Espagne avoit embrassé le parti*. Le troisième étoit contre le changement des Monnoyes : il fut condamné par plusieurs Tribunaux d'Espagne; Paul V. en suspendit la lecture. Mariana fut aux arrêts dans la maison des Jesuites de Tolede,

* *Peut-être faut-il* 1609 *& non* 1509. *Il y a sans doute dans cette date une grosse faute : car, dont la page précedente, il est dit qu'en* 1554. *il n'avoit que* 17. *ans & que ce fut cette année là qu'il entra dans la Compagnie. Comment donc peut-il avoir fait imprimer ses Opuscules en* 1509 ? *Il faudroit, à ce compte, que Mariana eût fait imprimer ses Opuscules* 28. *ans avant que d'être né, ce qui est absurde. Il y a donc de l'apparence qu'il faut mettre* 1559. *au lieu de* 1509. *l'âge où* Mariana *mourut me fait croire que la date doit être* 1609 *& non* 1509.

Digitized by Google

pendant plus d'un an, avec défenſe de parler à aucune Perſonne de dehors.

Mariana mourut à l'âge de 87. ans le 17. Fevrier de l'an 1624. univerſellement regretté. Le P. Charenton en fait un portrait qui ne peut pas manquer de plaire. Nous renvoyons à la Préface ceux qui ſeront curieux de la diſcuſſion des éloges & des Critiques; on doit rendre cette juſtice au Traducteur qu'il la fait ſans partialité, & avec beaucoup de pénétration.

Voici maintenant un endroit de l'Hiſtoire de Mariana qui nous a paru aſſez intereſſant; la ſageſſe & l'équité de l'Hiſtorien y paroiſſent dans tout leur jour. „ Le XIV. Con„ cile de Tolede, dit-il, Tome I. Liv. VI. p. 688., „ envoia à Rome en ſon nom une „ belle & ſavante Apologie compoſée par „ Julien Archevêque de Tolede; un certain „ Pierre Regionnaire de l'Egliſe Romaine la „ porta: elle contenoit les principaux Arti„ cles de notre Foi, que Julien expliquoit avec „ beaucoup de netteté & d'érudition. „ Quand Pierre arriva à Rome, le Pape „ Leon II. étoit mort & Benoît lui avoit „ ſuccedé. Il n'approuva pas tout ce qui „ étoit dans l'Apologie & trouva qu'il y „ avoit pluſieurs choſes à reprendre; entre „ autres il condamnoit l'explication que Ju„ lien faiſoit du Miſtere de la Très-Sainte „ Trinité, dans laquelle il diſoit que la Sa„ geſſe procedoit de la Sageſſe, & la Volonté „ de la Volonté; manieres de parler qui ont „ cependant beaucoup de rapport à ce que „ l'E-

Digitized by Google

„ l'Eglise chante tous les jours dans le Sim-
„ bole de Nicée, où il y a : *Dieu de Dieu*,
„ *Lumiere de Lumiere* : mais le Pape ne
„ jugeoit pas que l'on dût se servir de sem-
„ blables expressions, ni les étendre au-delà
„ de l'usage que l'Eglise en faisoit. Il con-
„ damnoit encore absolument ce que Julien
„ disoit de J. C., qu'il étoit composé de trois
„ substances.

Julien composa une nouvelle Apologie, que les autres Prélats approuverent dans le XV. Concile de Tolede. „ Lorsque le Concile, dit Mariana p. 691. „ envoia à Rome sa „ Reponse & la nouvelle Apologie, le Pape „ Benoît étoit mort & Sergius lui avoit „ succedé sur la Chaire de S. Pierre, l'Ar-„ chevêque D. Rodrigue écrit que le nou-„ veau Pape aiant examiné l'une & l'autre „ l'approuva, & en fit même l'éloge. Pour „ moi, j'avouë que l'Apologie me paroît un „ peu trop forte & ne convient ni à la mo-„ destie de Julien, ni au respect que l'on „ doit au Souverain Pasteur de l'Eglise ; „ mais il est rare de trouver un homme d'es-„ prit & un Savant qui souffre tranquille-„ ment que l'on condamne son Ouvrage : & „ quand on entreprend de se défendre, sur „ tout quand l'on croit avoir raison & avoir „ été injustement condamné, il est encore „ plus difficile, dans la chaleur de la dispu-„ te, de ne pas passer quelquefois les bornes „ de la moderation, & de s'en tenir à celles „ d'une juste défense.

Avant que de finir cet Extrait, nous ne pou-

Digitized by Google

vons nous empêcher d'observer, que le P. Charenton ne devoit pas adopter l'accusation faite à Mariana, *d'être devenu François & mauvais Espagnol, par le séjour qu'il avoit fait en France.* Pour justifier Mariana, il suffit de rapporter ce que cet Historien a écrit dans son Supplement de l'Histoire d'Espagne, sur le défi que François I. fit à Charles V. „ Ce Monarque, *dit-il*, envoya à l'Empe-„ reur un Cartel de défi par lequel il s'offroit „ de décider leur different dans un combat „ singulier. L'Empereur aiant communiqué „ cette affaire aux Grands de son Roiaume, „ fit reponse au Roi de France, dans un bil-„ let datté du 24. de Juin, par lequel il ac-„ ceptoit le défi, & marquoit même le lieu „ du combat : mais François I. aiant eu le „ loisir de reflechir sur la démarche un peu „ trop précipitée qu'il avoit faite, & qui ne „ convenoit nullement à un si grand Prince, „ ne voulut ni ouvrir le billet de l'Empereur, „ ni même donner audience au Roi d'Armes, „ qui n'étoit parti d'Espagne que pour le „ lui porter. Ce fut dans ce Prince un trait „ de prudence, & il n'avoit que trop de bon-„ nes raisons pour en user ainsi.

Le P. Charenton s'est contenté de mettre à la marge cette courte Note : *Les Historiens François ne s'accordent pas sur ce fait avec les Historiens Espagnols.* Ne craint-il pas, en repoussant si foiblement l'injure faite à la Nation Françoise, qu'on ne lui reproche d'être devenu Espagnol par la Traduction qu'il a faite de Mariana ? Les esprits non-pré-

Digitized by Google

prévenus conviennent que Charles V. éluda le défi par ſes ruſes ordinaires, & que François I. ne démentit jamais ſa premiere démarche.

Nous avons oublié de marquer en quelle année l'Hiſtoire d'Eſpagne parut. Mariana en publia d'abord XX. Livres, qui furent imprimez à Tolede l'an 1592: il y en ajouta dix autres, qui parurent quelque tems après avec un Supplement. Il la traduiſit lui-même de Latin en Eſpagnol. Cette Verſion parut à Tolede l'an 1601, elle a été ſouvent réimprimée.

Quoique certains Critiques publient que la nouvelle Traduction, que le P. Charenton vient de nous donner, n'eſt pas toujours fidelle, & que le ſtile en eſt quelquefois négligé, on la lit cependant avec beaucoup de plaiſir, & le Traducteur merite les éloges des Savans & des Perſonnes de bon goût.

Bibliotheque Hiſtorique & Critique des Auteurs de la Congrégation de St. Maur. Où l'on fait voir quel a été leur caractère particulier; ce qu'ils ont fait de plus remarquable, & où l'on donne un Catalogue exact de leurs Ouvrages & une idée générale de ce qu'ils contiennent. Par D. FILIPE LE CERF DE LA VIEVILLE *Religieux Benedictin de la même Congregation.* A la Haye chez P. Goſſe

Digitized by Google

1726. in 12. pp. 492. ſans la Préface & les Tables.

QUoique la Congregation des Benedictins de St. Maur ne faſſe, pour ainſi dire, que de naître, elle a déja eu deux Ecrivains qui ont entrepris de faire connoître les Savans qu'elle a produits. En 1716. D. Bernard *Pez*, Benedictin d'Allemagne, imprima in 8. une Bibliotheque Latine des Auteurs de la Congregation de St. Maur. Son ſtile peu châtié & l'inexactitude qui regne dans l'Ouvrage faiſoient ſouhaiter une main plus habile. Heureuſement pour le Public, *D. Filipe le Cerf* s'eſt prêté à de ſi juſtes deſirs; la curioſité des Savans ne ſera pas trompée; la nouvelle Bibliotheque eſt plus étendue & plus exacte. Qu'on nous permette de marquer la difference de ces deux Ouvrages. Le P. Pez eſt un Panegiriſte perpetuel; il ne donne qu'une liſte fort imparfaite des Livres; le titre n'en eſt pas fidelement rapporté; il a joint à ces éloges une Description hiſtorique de la naiſſance & des progrez de la Congregation de St. Maur. On apperçoit un genie tout different dans l'Ouvrage du *P. le Cerf*. Quoiqu'en général ſes Confreres lui paroiſſent eſtimables par leurs qualitez perſonnelles; il ne laiſſe pas quelquefois de les montrer ſuſceptibles de jalouſie, de vanité, & d'emportement. Quand l'occaſion ſe preſente il n'épargne pas la raillerie. A l'egard des Ouvrages, il dit librement ce qu'il en penſe; les Auteurs vivans ne

Digitized by Google

ne ſont pas à l'abri de ſa Cenſure.

Comme cet Ouvrage renferme plus de cent Articles differens, il nous eſt impoſſible d'en donner une Analyſe entiére; quelque courte qu'elle fût, elle rempliroit la plus grande partie de ce Journal. D'ailleurs les Auteurs & les Ouvrages qui intereſſent la curioſité des Savans ſont déja ſi connus, qu'on ne leur apprendroit rien de nouveau; & les Auteurs obſcurs ne reveilleroient pas leur attention. Nous nous bornons à rapporter les jugemens de D. *Le Cerf* ſur quelques Ouvrages de D. *Liron*, de D. *Mabillon*, & de D. *Thuillier*. Ce qu'il dit en général ſur le P. *Martianay* eſt plein de traits d'une Critique ingenue: on nous ſaura bon gré de rapporter une partie de ces traits, & pour donner au Lecteur une idée plus préciſe de l'Ouvrage de D. *Le Cerf*, nous ferons une Analyſe ſuivie de l'Article du P. *de Ste Marthe* en comparant les idées de l'Auteur de la Bibliotheque, avec celles de D. Caſtel Secretaire de la Congregation, qui en 1725. a publié une Lettre in 4. ſur la mort de ſon Général. Ce détail ſera ſuivi de differentes Obſervations.

D. *Liron* eſt connu par pluſieurs Ouvrages dont le P. *Le Cerf* donne le Catalogue. Il a formé le Projet d'une *Bibliotheque générale des Auteurs de France*. Sa tendreſſe pour le Païs de Chartre où il eſt né l'a déterminé à faire d'abord connoître les Auteurs ſes Compatriotes. Sa Bibliotheque Chartraine eſt en un Volume in 4. imprimé en 1719. chez Garnier.

L'Au-

Digitized by Google

L'Auteur de la nouvelle Bibliotheque reproche à D. *Liron* pag. 202, & 203. de multiplier inutilement les Auteurs, d'adopter ceux qui n'ont composé que des Pièces fugitives, une Epigramme Latine, trois Chanſons non imprimées, en un mot de ne pas remplir le titre de ſon Ouvrage, qui ne demandoit que des Auteurs ; au lieu qu'on y trouve des gens qui n'ont d'autre merite que celui d'avoir été Evêques, Chanoines, Peintres, Sculpteurs &c. D. *Le Cerf* voudroit, qu'on eût encore exclu les Auteurs dont l'origine dans le Païs de Chartre eſt incertaine, qu'il eût ſuprimé les noms des Perſonnes dont l'érudition n'eſt connuë que dans les Chartes de leurs Donations, & qu'on eût parlé plus reſpectueuſement des Evêques & autres Perſonnes de ce rang. Il conclut de-là qu'en conſervant ſeulement les noms des Auteurs, la Bibliotheque Chartraine ſeroit reduite à un petit in 12. Enfin D. *Le Cerf* accuſe ſon Confrere d'avoir affecté de ſe rendre l'objet de *la riſée publique*, *en rapportant des Faits propres à deshonnorer ceux dont il fait mention.*

Après tous ces traits, l'Auteur de la nouvelle Bibliotheque nous dit de ſens froid qu'il ne prétend pas faire la Critique de l'Ouvrage de D. Liron. Cette proteſtation eſt tout à fait originale. D. *Le Cerf* convient cependant qu'on pourroit conſerver ſa premiére forme à la Bibliotheque Chartraine, en ſupléant à ce qui eſt ſuperflu par les omiſſions que D. *Liron* a faites.

Pour

Digitized by Google

Pour donner un essai de ces omissions, on observe que de cinq Benedictins du Païs de Chartre, il en a oublié trois, & qu'il n'a pas indiqué tous les Ouvrages des deux dont il fait mention.

Quoique D. *Le Cerf* aît dit pag. 202. *que le stile de D.* Liron *est simple, naturel & assez pur :* cependant il prétend pag. 205. que *dans bien des endroits les fraſes pourroient prendre un autre arrangement, & que les expressions pourroient être plus nobles & plus relevées.* C'est à lui de sauver cette contradiction. Sa Critique auroit été assaisonnée de traits délicats & ingenieux, s'il avoit lû avec soin la Lettre de M. *Perdoux de la Perriere*, Gentilhomme d'Orleans, imprimée en 1719. in 12. à Orleans. Il devoit du moins indiquer ce petit Ouvrage dont voici le titre : *Lettre d'un Conseiller de Blois à un Chanoine de Chartre sur la Bibliotheque Chartraine de D. Liron Religieux Benedictin.*

D. *Le Cerf* a ignoré que D. Rivet, qui travaille à la *Bibliotheque Universelle des Auteurs François*, est Auteur de la Préface de la Bibliotheque Chartraine. Il la composa pour faire plaisir au Libraire, sans avoir pour cela prétendu partager la gloire de D. *Liron*. Nous donnons cet avis d'autant plus volontiers que des esprits mal-intentionnez ont pris de là occasion de décrier d'avance l'Ouvrage de D. *Rivet*, qui est un Ecrivain exact & laborieux, dont les études n'ont rien de commun avec celles de l'Auteur

Digitized by Google

teur de la Bibliotheque Chartraine.

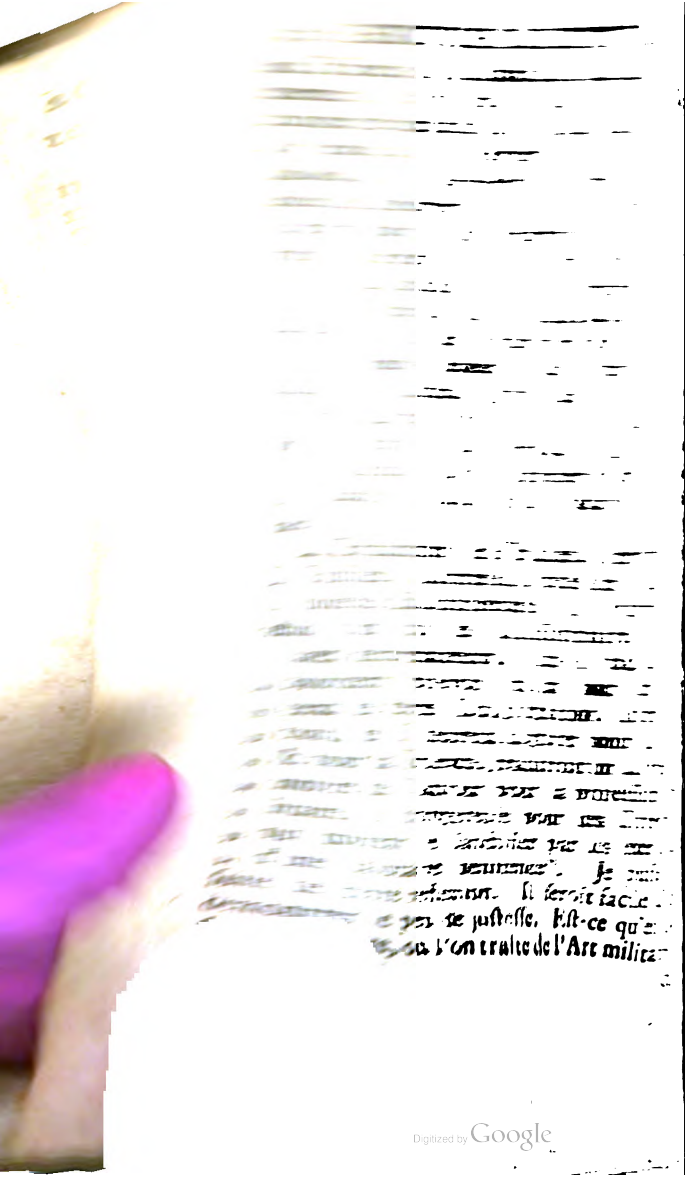
L'Article de D. Mabillon eſt très étendu: nous nous contenterons de rapporter le jugement de D. *Le Cerf* ſur la Préface du dernier Tome des Ouvrages de St. Auguſtin, compoſée par ce ſavant Benedictin. Tout le monde ſait les diſputes occaſionnées par la nouvelle Edition des Ouvrages du Docteur de la Grace. D. *Mabillon* s'érigea en Pacificateur. Voici ce que penſe là-deſſus l'Auteur de la Bibliotheque. „On ſait, *dit-il*, *pag.* „ 185., le bruit qu'excita cette Préface, où „ le P. Mabillon voulant ménager les deux „ Partis ne contenta perſonne. Quoique „ l'on ſe ſoit fait un devoir de ne parler que „ dans les termes les plus reſpectueux d'un „ des plus célèbres Ecrivains qui aient paru „ depuis pluſieurs Siecles, il faut cependant „ avouër, que cette Préface donne quelque „ atteinte à la reputation du P. Mabillon. „ Outre ſes ſentimens ſur la Grace, qui lui „ ſont particuliers, il ne s'exprime pas, ſur „ cette conteſtation, d'une maniére aſſez favorable pour ſes Confreres: en parlant des „ Ecrits publiez de part & d'autre, *fœrtivæ ex utraque parte velitationes*, dit-il. „ Cet eſprit d'équité, règle la plus ordinaire „ des actions du P. *Mabillon*, lui permettoit-„ il de donner une pareille qualification aux „ Ecrits que les Benedictins n'ont publiez „ que dans la néceſſité de la plus legitime défenſe? Ne ſera-t-il jamais permis de venger „ ſa foi des injurieux & temeraires ſoupçons „ d'un Ecrivain hardi, qui prétend la flê-„ trir?

Digitized by Google

» trir ? Eſt-il de la prudence de confondre
» l'innocent avec le coupable ? On n'écrit
» jamais bien quand on écrit contre ſes
» propres ſentimens, & quand, aux dépens de
» la Verité, on ſe livre au deſir de ſatisfaire
» ceux dont on craint le Pouvoir : il s'en
» faut même de beaucoup que la Latinité
» de cette Pièce ne ſoit auſſi pure & auſſi
» élegante que celle de ſes Ouvrages préce-
» dens.

Outre qu'il eſt difficile de croire que le P. *Mabillon* aît, par des vûës politiques, trahi ſes ſentimens, D. *Le Cerf* ne perſuadera jamais que l'élegance du ſtile lui aît manqué préciſément, parce qu'il ſoutenoit une cauſe qu'il combattoit interieurement. C'eſt un Paradoxe de l'invention d'un Ecrivain qui condamne tout ce qui n'eſt pas conforme à ſes Opinions. Si D. *Mabillon* eût penſé comme nôtre Critique, ſa Préface auroit été trouvée admirable.

D. *Thuillier* eſt un des Ecrivains que l'Auteur de la nouvelle Bibliotheque a le moins épargné. Il nous le dépeint p. 46. comme un envieux de la gloire que s'eſt acquiſe D. *Bouillart* par l'Edition du vrai Martirologe d'*Uſuard*. Les prétendues Oeuvres Poſthumes de D. Mabillon, que D. *Thuillier* a fait imprimer, excitent encore la Critique de D. *le Cerf*. Ce titre lui paroît ridicule, puis qu'il y a dans ce Recueil plus d'Ouvrages de D. *Mabillon* déja imprimez, qu'il n'y en a qui paroiſſent au jour pour la premiere fois. Dom *Geruaiſe*, ancien Abbé de


Digitized by Google

on sent d'abord un vif amour pour la profession des Armes ?

Il faut avouër que la partialité a plûtôt dicté cette Censure, que l'amour de la Religion. Pourquoi D. *Le Cerf*, si vivement allarmé pour la Traduction de *Polibe*, est-il néanmoins tranquille sur *l'Antiquité expliquée & représentée en figures* du P. Montfaucon, qu'il a simplement appellée *le plus important de tous ses Ouvrages* ? Sans adopter la Critique amere de D. *Gervaise*, nous ne pouvons nous empêcher de dire, qu'un Ouvrage rempli de cent figures indecentes est moins digne d'un Solitaire, qu'une Histoire qui demande des éclaircissemens politiques & militaires. Ces exclamations hors d'œuvre nous font croire que D. le Cerf n'a pas parcouru l'*Antiquité Expliquée*. A quel excez ne se seroit pas porté son zèle s'il avoit observé que dans l'Article de *Priape*, D. *Montfaucon* n'a rien oublié de ce qui peut exciter la curiosité des Savans, en prenant pourtant la sage précaution de supprimer, dans le François, des détails dont le commun des Lecteurs auroit pû être blessé :

Le Latin dans les mots brave l'honnêteté,
Mais le Lecteur François veut être respecté.

Nous remarquerons en passant, que l'Auteur de la nouvelle Bibliotheque a oublié d'indiquer la Traduction Angloise de cet Ouvrage de D. *Montfaucon*, & une Lettre sur la Traduction de *Polibe* inserée dans un

Mercure de 1724. Elle eſt du P. Bougeant Jeſuite. Il devoit encore moins oublier la Réponſe à cette Lettre, à laquelle D. *Thuillier* a eu part.

D. *Martianay* n'eſt pas traité moins ſévérement que D. *Thuillier*. „ On peut dire, obſerve D. *le Cerf* pag. 320., „ qu'il avoit „ beaucoup de vivacité & une grande fe„ condité d'imagination; préoccupé en fa„ veur de ſes propres ſentimens, il n'avoit „ pas une égale déference pour ceux des au„ tres, qu'il reprenoit avec une liberté qui „ n'étoit pas toujours reglée par la diſcre„ tion & la raiſon: il n'épargnoit pas mê„ me ſes propres Confreres: On peut voir „ dans les prologomenes ſur la Bibliotheque „ divine de St. Jerôme, comment il traite les „ P. P. *Garet* & *Coutant*.

L'Auteur de la nouvelle Bibliotheque reconnoît cependant que le P. *Martianay* étoit inſtruit des Langues ſavantes; qu'il ſavoit à fond l'Ecriture Sainte; *qu'il poſſedoit ſon St. Jerôme*, mais ſelon ſon eſprit particulier. D. *le Cerf* convaincu d'une diſpoſition ſi vicieuſe, avance pag. 321. que *l'Edition des Ouvrages de ce St. Pere, qu'il a publiée, eſt la plus défectueuſe de toutes celles qu'ont données les Benedictins.*

D. le Cerf ne trouve rien que de trivial dans la maniere dont le P. *Martianay* mettoit en œuvre ſon érudition. Il lui reproche des détails & des minucies capables de le rendre l'objet de la riſée publique. „ Quel „ raport, *dit-il au même endroit*, peut „ avoir

Digitized by Google

„ avoir par exemple avec le projet de donner au Public une nouvelle Edition des „ Oeuvres de St. Jerôme, le détail où il „ entre de sa maladie & la façon dont il „ conte l'operation d'un Chirurgien ? Le „ Public étoit-il assez sensible au vuide que „ sa mort pouvoit laisser dans la Republique des Lettres, pour lui apprendre l'extremité ou il avoit été reduit ? En sorte „ que le Seigneur avoit semblé lui dire, „ *Martianæ veni foras.*

La Latinité du P. Martianay trouve presque grace auprès de l'Auteur de la nouvelle Bibliotheque ; M. *le Clerc appelloit son Latin, un Latin de Breviaire.* D. *Le Cerf* soutient „ que son Confrere parloit bien en „ Latin ; mais qu'il n'est pas assez naturel. „ Sa trop grande vivacité, ajoute-t-il pag. „ 322., l'empêchoit de le rendre aussi correct & aussi châtié, qu'il auroit pû le „ faire. Nous avouons que nous ne pouvons comprendre comment un Auteur peut parler bien une Langue, & qu'en même tems son stile ne soit ni naturel ni châtié. C'est à D. *Le Cerf* d'expliquer une pareille énigme. Le François du P. Martianay paroit au Critique au-dessous du médiocre. Enfin il n'approuve ni les louanges prodiguées à ce Savant par les Journalistes de Paris & de Trevoux, ni les Satires de Mrs le *Clerc*, *Simon* & autres Savans ses adversaires. Il voudroit pouvoir adopter le parallele qui a été fait par quelques-uns entre St. Jerôme & le P. *Martianay*. Guidé par l'amour de

Digitized by Google

la verité, il reconnoit seulement que son Confrere *avoit herité du zèle qu'avoit cet illustre Pere de l'Eglise pour la Religion, de sa vivacité à défendre ses sentimens, & du mépris qu'il faisoit de ceux qui n'avoient pas la facilité de se laisser persuader par ses raisons.*

S'il est vrai que les morts soient sensibles à ce qu'on leur dit en bien ou en mal dans ce monde, il ne faut point douter que le P. Martianay ne prie le Seigneur de lui dire encore efficacement *Martianæe veni foras*, pour venir repousser, avec sa vivacité ordinaire, des traits si peu ob igeans.

Il semble que la seule qualité de Géneral auroit dû attirer au P. de Ste Marthe des éloges de la part de D. *Le Cerf*. Mais entraîné par un goût imperieux pour le vrai, il n'a pû avoir cette complaisance. Après nous avoir dit pag. 458 que D. Denis de Ste Marthe nâquit à Paris en 1650., & qu'il fit profession en l'Abbaye de St. Melaine de Rennes le 12. Août 1668. âgé de 18. ans. Il ajoute que le cours de ses études fini, *il regenta la Philosophie & la Theologie avec quelque succez.* Le P. Castel Secretaire de la Congregation dit, pag. 4. de la Lettre citée au commencement de cet extrait, qu'il *professa pendant onze ans avec beaucoup de dignité, de succez & d'applaudissement.*

Jaloux de soutenir la reputation que ceux dont il portoit le nom se sont acquise dans la Republique des Lettres, le P. de Ste Marthe a donné au Public plusieurs Ouvrages.

En

Digitized by Google

En 1685. il fit imprimer à Paris, chez Lambert Roulland, un *Traité de la Confession auriculaire contre les erreurs des Calvinistes* in 12. D. *Le Cerf* ne prononce pas sur le mérite de cet Ouvrage. Voici ce qu'en pense le Secretaire de la Congregation. *Ce Traité*, dit-il au même endroit, *fut regardé comme un excellent Ouvrage & reçû avec beaucoup d'applaudissement.*

En 1688. il publia une *reponse aux plaintes des Protestans touchant la persecution.* in 12. imprimé à Paris chez Arnoul *Seneuse.* D. *Le Cerf* observe que cet Ouvrage renferme de longs extraits d'un Livre d'un Presbiterien Anglois nommé Guillaume *Prin*, qui font plus de la moitié de l'Ouvrage. Malgré l'intérêt qu'il devroit prendre à la gloire de son Géneral, il avouë ingenument que de tous ceux qui entreprirent de justifier la revocation de l'Edit de Nantes, nul ne le fit avec plus de succez que M. Brueis * *qui, avant sa conversion à l'Eglise Romaine, étoit Ministre de Montpellier.*

Ses entretiens, touchant l'entrepriſe du Prince d'Orange sur l'Angleterre, parurent en 1689. in 12. chez le même Libraire. L'Auteur de la Bibliotheque dit sans façon pag. 461. que *cet Ouvrage & la réponse aux plaintes des Protestans n'ont rien de bien curieux & de bien remarquable.* Au contraire, le Secretaire de la Congregation publie que

* *M. Brueis n'a jamais été Ministre, il n'a été que Proposant.*

Digitized by Google

la delicateſſe & la ſolidité avec laquelle les matieres ſont traitées dans ces Ouvrages font beaucoup d'honneur à l'Auteur parmi les Savans.

D. Le Cerf ne fait pas plus de cas de deux Ouvrages que le P. de *Ste Marthe* publia contre le prétendu Abbé *Allemand* qui attaqua l'Edition Benedictine de St. Auguſtin. Voici le titre de ces deux écrits qui parurent en 1699. *Reflexions ſur la Lettre d'un Abbé d'Allemagne aux R. P. Benedictins de la Congregation de St. Maur, ſur leur dernier tome de l'édition de St. Auguſtin* in 12. *Lettre à un Docteur de Sorbonne touchant le memoire d'un Docteur en Theologie a reſſé à M. M. les Prelats de France contre les Benedictins* in 12. Le Secretaire de la Congregation dit ſimplement pag. 5. que *dans ces deux petites piéces le P. de Ste Marthe détruit les faux raiſonnemens, & répond aux calomnies repanduës dans la Lettre de l'Abbé Allemand.*

La vie de Caſſiodore tirée de ſes écrits avec des notes fut imprimée à Paris en 1694. in 12. chez Louis *Roulland.* Le Critique n'en dit rien; mais le Secretaire lui attribuë le même ſuccez qu'aux autres Ouvrages de ce ſavant Benedictin: il faut avoüer qu'on la lit avec plaiſir.

En 1697. le P. de *Ste Marthe* publia en François, à Rouën chez la Veuve de Louis Behourt & Guillaume Behourt, l'*Hiſtoire de S. Gregoire le Grand Pape & Docteur de l'Egliſe* in 4. Cette vie eſt principalement ti-

rée

rée des Ouvrages de ce Pape dont il donne une nouvelle Edition. En voici le titre. *Sancti Gregorii Papæ I. cognomento Magni opera omnia, labore ac studio Monachorum e Congregatione S. Mauri. Parisiis apud Clandium Rigaut.* 4. vol. in fol. 1705.

Après avoir fait une courte Analyse de cet Ouvrage D. Le Cerf observe pag. 463. qu'il *y a dans cette édition, comme dans toutes les autres, des notes qui ont tout le mérite de la précision : mais comme le R. P. de Ste Marthe en a connu le prix, il n'en a pas été prodigue.* Le P. *Bessin* Benedictin a revendiqué le discours qui précede les Lettres de St. Gregoire & les notes qui les éclaircissent. Nous renvoions les curieux de pareilles disputes à la pag. 21. Le Secretaire de la Congregation donne de grands éloges à l'édition de St. Gregoire.

Le Traité des études Monastiques par l'Abbé de la Trape excita le zèle du P. de Ste Marthe. Il fit imprimer en 1692, à Amsterdam ou plûtôt à Tours, un écrit qui a pour titre: *Lettres à M. l'Abbé de la Trape, où l'on examine la réponse au traité des études Monastiques de* D. Mabillon, *& quelques endroits de son Commentaire sur la règle de St. Benoit* in 12. *Ces Lettres*, qui sont au nombre de quatre dit D. Le Cerf, pag. 464., *ont eu un assez grand cours, & ont été fort goutées.* Il insinuë cependant quelques lignes après, que ce jugement ne tombe que sur la maniére dont elles sont écrites, ne voulant pas se rendre garant des

Digitized by Google

faits qui y sont énoncez. D. *Thuillier* a fait un éloge magnifique de ces Lettres, dans son *Histoire de la contestation des Etudes Monastiques* qu'il a inserée dans les prétendues Oeuvres Posthumes de D. *Mabillon*. En 1693. le P. de Ste Marthe publia une 5. Lettre in 12. à Cologne; mais elle ne fut pas aussi bien reçûë que les premieres „ M. *Thiers*, ajoute D. *Le Cerf* „ refuta cet écrit dans „ l'infame Libelle qui a pour titre : *Apologie de M. l'Abbé de la Trape contre les calomnies du P. de Ste Marthe*. Cet écrit „ fut imprimé à Grenoble, & suprimé par le „ crédit du Géneral des Chartreux.

D. *Gervaise* a parlé bien differemment de l'Ouvrage de M. *Thiers*: il l'appelle, pag. 50. de son Apologie pour feu M. de Rancé, *une reponse accablante faite par un des plus savans & des plus zelez Pasteurs du Roiaume*. Si l'on croit cet impetueux Apologiste, l'Auteur des Lettres, convaincu de la solidité de la réponse, desavoua par un écrit imprimé, datté du 16. de Fevrier 1693, toutes les calomnies dont il avoit noirci la reputation de l'Abbé. Il assure qu'il a l'écrit entre les mains. Ce fait paroit être démenti par la datte de l'impression de la 5. Lettre, du P. de *Ste Marthe*.

Quoique le P. de *Ste Marthe* fût encore en vie, lorsque D. *Thuillier* l'a nommé Auteur des *Lettres à M. l'Abbé de la Trape*; le Secretaire de la Congregation a cru en bon politique devoir toucher legerement une affaire si délicate. Il se contente de dire pag. 4. que

Digitized by Google

que *les Superieurs auroient sans doute mis le P. de Ste Marthe dans un poste plus distingué & plus digne de lui, si quelques puissances, auxquelles on ne pouvoit refuser cette satisfaction, n'avoient pas demandé la déposition du Prieur de St. Julien.* D. *Thuillier* avouë ingenument, dans l'endroit déja cité, que les Lettres à l'Abbé de la Trape attirerent cette petite mortification au P. de *Ste Marthe.*

Nous avons encore du P. de Ste *Marthe* une Oraison funebre de Madame de Bethune Abbesse de Beaumont léz Tours, prononcée dans l'Eglise de ce nom, lorsqu'il étoit Prieur de St. Julien de cette ville.

Enfin le P. de Ste Marthe a entrepris une nouvelle Edition du Livre intitulé *Gallia Christiana*, beaucoup plus ample & plus correcte que la précedente, ou, pour parler plus exactement, il a tellement refondu tout l'Ouvrage, que cette nouvelle Edition ne retient plus que le tître de la premiere. Cet Ouvrage doit être composé de dix Volumes in fol. Il en a déja paru trois. le 1er en 1715. le 2e en 1720., & le 3e en 1725 Le P. de Ste *Marthe* avouë, dans la Préface, qu'il a été aidé par plusieurs de ses Religieux. *Ensorte*, dit D. *Le Cerf*, que *nul Ouvrage de la Congregation de St. Maur ne méritoit mieux d'être publié sous le nom des Religieux de cette Congregation que celui-ci.* Le Secretaire de la Congregation avertit pag. 6. que les Religieux choisis par le P. de Ste Marthe

* *Il étoit alors Prieur de St. Julien de Tours.*

Digitized by Google

se trouvent aujourd'hui en état d'en donner 7 Volumes.

Le P. de Ste *Marthe* est mort le 30 Mars 1725: on peut voir dans la Lettre du Secretaire de la Congregation combien il a été regreté. Ceux qui ont connu ce savant Benedictin ont admiré sa douceur, sa modestie, son affabilité, & ses talens pour gouverner sagement. M. de *Ste. Hiacinthe* l'a maltraité dans son Roman allegorique intitulé: *Les *Avantures de Pomponius Chevalier Romain.* Il prétend qu'il n'est point Auteur des Ouvrages qui portent son nom. D. Montfaucon n'a pas non plus été épargné.

Il nous reste à parler de la forme qu'a donné D. *Le Cerf* à sa Bibliotheque. L'ordre en est fort commode, il est Alphabetique. Mais pourquoi nous donner des extraits de presque tous les Ouvrages, après n'avoir promis qu'une Analyse de quelques petites dissertations? Ces extraits sont presque tous superflus. Il falloit se borner à donner une idée courte & précise des Ouvrages dont les Journaux ne font pas mention, & indiquer seulement les extraits qui ont été faits des autres Ouvrages, en se reservant la liberté de reformer le jugement des Journalistes, lorsqu'il est defectueux.

Le merite d'une Bibliotheque consiste en des recherches d'une autre nature. Il faut raporter fidelement le titre des Ouvrages, les differentes éditions, les jugemens qui en ont été

* *Voiés là dessus une remarque à la fin de ce Mois.*

Digitized by Google

été faits. Il ne nous est pas possible de prononcer décisivement sur les deux premiers points. Cependant s'il en faut juger par les découvertes que nous avons faites par hazard, D. *Le Cerf* a quelque fois copié des Catalogues infidelles. Par ex. pag. 361. il dit que l'Ouvrage du P. *Millet* intitulé : *ad dissertationem nuper evulgatam de duobus Dionysiis Responsio, in qua evidentissimè demonstratur unum & eumdem esse Dionysium Areopagitam & Parisiensem Episcopum*, a été imprimé chez Denis *Bechet*. Le P. *Pez* avoit déja fait cette faute : quoique l'Auteur de la nouvelle Bibliotheque ne lui aît pas fait l'honneur de le nommer, il paroît qu'il le copie. Le Livre du P. *Millet* a été imprimé chez Jerôme *Drouart*. Nous dirons en passant que nous avons un exemplaire de ce Livre, où il est écrit de la main de M. de *Launoy*, que D. Simplicien *Gaudy* moine de Cluni en est Auteur.

D. *Le Cerf* fait dans la même page une autre mépriſe. Voici ſes paroles : *M. de Chevanes ſe déclara auſſi pour St. Denis l'Areopagite, dans un Ouvrage qu'il fit imprimer à Paris en* 1679. *ſous ce titre* : *St. Denis l'Areopagite Evêque de Paris*. M. de *Gaumont* Sieur de *Chevanes* a compoſé trois Ouvrages in 8. ſur cette matiére, dont aucun n'a paru en 1679. Le 1er cité, par D. *Le Cerf*, fut imprimé en 1674. à Paris chez Florentin *Lambert* & Etienne *Michalet*. Le 2e parut la même année chez les mêmes Libraires ſous le titre d'*Additions au Livre de St. Denis l'Arcopagite*. Le 3e en 1678. ſous le

le tître de *Seconde Addition au Livre de St. Denis l'Areopagite*, chez Florentin *Lambert*.

L'Auteur de la nouvelle Bibliotheque dit pag. 328. que la Lettre de D. *Maſſuet* contre l'Abbé Allemand fut imprimée en 1700. Cependant il eſt ſûr qu'elle parut en 1699.

Il eſt étonnant que D. *Le Cerf* aît attribué la *Bibliotheque Françoiſe* aux Chanoines Reguliers de Ste Genevieve, après que M. Camuſat a déclaré, pag. 319. du ſecond Volume, qu'il a quelque part à ce Journal. D'ailleurs le P. le *Courayer* a desavoué cet Ouvrage dans une Lettre addreſſée aux Journaliſtes de Trevoux, qui a été inſerée dans le 4. Tome de la Bibliotheque Françoiſe pag. 66.

On chercheroit inutilement les jugemens que les Savans ont porté ſur le caractere des Ouvrages & des Auteurs. A peine indique-t-on quelques Livres où l'on pût trouver des éclairciſſemens de cette nature.

A l'égard du ſtile, il nous a paru diffus & ſouvent peu correct. D. *Le Cerf* fait quelque fois eſſuier à ſes Lecteurs le dégoût des redites. Sa Critique n'eſt pas toujours exacte, il adopte les traditions les plus incertaines, & ſévit contre les Savans qui les ont attaquées avec ſuccez. On doit peut-être l'excuſer, les préjugez du Cloitre ne ſont pas moins forts que ceux de l'enfance.

L'Auteur de la nouvelle Bibliotheque ne remplit pas toujours ſes engagemens. Il devoit exclurre les Auteurs des pieces fugitives. Cependant on trouve les noms des Benedictins qui n'ont rien écrit, ou qui ont ſeulemen

Digitized by Google

ment imprimé un *prospectus*. On peut consulter les pages 396. 398. 489. tandis qu'on passe sous silence des l'Auteurs qui méritoient certainement une place dans la nouvelle Bibliotheque. Nous nous contenterons de nommer D. Jean *Sabatier* qui en 1723. a fait imprimer un Livre in 12. intitulé : *Lettres d'un Religieux Benedictin à Son Alteſſe Roiale, Madame l'Abbeſſe de Chelles ſur ce qui s'eſt paſſé de plus édifiant à Aix pendant la Contagion.*

La longueur de cet Extrait ne nous permet pas d'ajouter pluſieurs autres obſervations, qui ne juſtifieroient pas l'exactitude de l'Auteur de la nouvelle Bibliotheque.

Poëſies de Monſieur l'Abbé de CHAULIEU *& de Monſieur le Marquis* DE LA FARE. A Amſterdam chez Etienne Roger 1724. in 8. pp. 176.

EN donnant un extrait de ce Recueil, nous ne prétendons adopter ni l'Epicuriſme rafiné, ni l'eſprit d'incredulité qui y ſont repandus. Il ne nous convient pas non plus d'aſſurer que le cœur de ces deux illuſtres Poëtes aît été réellement infecté de ces dangereuſes maximes. Pour peu qu'on connoiſſe les Poëtes, on ſait que dans une débauche d'imagination, ils ſaiſiſſent des objets où le cœur ne tient nullement. Combien en a-t-on vû ſe forger des maîtreſſes chimeriques? C'eſt ainſi que *Petrarque* a chanté ſa *Laure*

&

Digitized by Google

& *Malherbe* ſa *Caliſte*. Comme ce jeu de l'imagination dans les Pièces licentieuſes ſe prend aiſément pour un crime, quelques-uns ont pris ſoin de desavouer d'avance les conſequences peu avantageuſes a la pureté de leurs mœurs. *Auſone* paſſe communément pour un homme auſſi recommandable par ſes vertus que par ſes talens ; il a cependant compoſé des Epigrammes où il brave l'honnêteté. Son fameux *Centon* eſt plein d'idées & d'images obſcènes. Pour ſe juſtifier dans l'eſprit de ſes Lecteurs, il ſe contente de leur dire :

Laſciva eſt nobis pagina, vita proba.

Il ſemble qu'on doit le croire, ſi l'on fait reflexion à la naïve proteſtation que fit le célèbre M. de *La Fontaine*. Ce fait curieux eſt raporté par le P. Pouget de l'Oratoire dans une Lettre ſur la converſion de ce Poëte, inſerée dans le 4. Tome de la *Bibliotheque Françoiſe*. On y voit pag. 21. que *M. de la Fontaine homme vrai & ſimple, proteſtoit, que ſes contes n'avoient jamais fait de mauvaiſe impreſſion ſur lui en les écrivant, & qu'il ne pouvoit pas comprendre qu'ils puſſent être ſi fort nuiſibles aux perſonnes qui les liroient.* Le P. Pouget fut obligé de lui faire ſentir tout le venin repandu dans cet *infame* Ouvrage.

Ainſi on pourroit ſe tromper en voulant décider de la Religion de nos deux illuſtres Poëtes, par les dogmes dangereux auxquels leur

leur Muſe a prêté des agrémens ſéduiſans. Quoique la Doctrine d'*Epicure* & de *Lucrece* ait été un écueil pour leur imagination, on peut douter avec raiſon que le cœur ait été de la partie.

Ce Recueil, quoiqu'imparfait, des Poëſies de M. l'Abbé de *Chaulieu* & de M. de *la Fare* eſt cependant très-eſtimable. La plûpart des Pièces ſont bien tournées. La Poëſie eſt mâle, l'expreſſion heureuſe, les penſées fines & délicates ne brillent point aux dépens du ſentiment; le tour du diſcours eſt plein de préciſion & de juſteſſe; la fiction eſt ornée de tous les charmes imaginables. Enfin les vers ne ſentent ni la lime ni le rabot; ils ſont dignes des maîtres dans l'art de rimer facilement.

On ſera peut-être ſurpris que nous portions un même jugement ſur les Ouvrages de deux Auteurs. Qu'on les liſe avec une attention reflechie, on y reconnoîtra une conformité de goût & d'idées. Ces deux illuſtres amis ſe reſſemblent autant par l'eſprit que par le cœur.

Pour juſtifier notre jugement, il ne nous reſte qu'à citer quelques endroits. Nous avons choiſi autant qu'il nous a été poſſible ceux qui nous ont paru avoir quelque rapport avec la Litterature. Comme les Poëſies de M. l'Abbé de *Chaulieu* tiennent le premier rang dans ce Recueil, c'eſt par là que nous commencerons.

L'Ode contre l'eſprit eſt pleine de traits d'un goût ſûr & délicat. Après avoir peint l'es-

Digitized by Google

l'esprit comme la source de l'erreur, & le corrupteur de la droite nature, le Poëte l'apostrophe ainsi pag. 51.

Encor si tel qu'autrefois
Suivant pas à pas la nature,
Dans une naive peinture,
Tu chantois les près & les bois,
Ou qu'au bon siècle de Catulle
Simple dans tes expressions,
Et de Virgile & de Tibulle
Tu soupirois les passions.

La Stance suivante est contre nos Poëtes modernes, qui, admirateurs éternels des pointes & des saillies, ne savent ni peindre les passions, ni développer avec succez leurs mouvemens.

Mais non, de quelque rime rare,
De pointes, de rafinemens
Tu cherches les vains ornemens
Dont une coquette se pare.
Et suivant les égaremens
D'une Muse trop peu sensée
Tu negliges les sentimens
Pour faire briller la pensée.

Ce que M. l'Abbé de *Chaulieu* ajoute devroit engager nos Poëtes à étudier le Langage du cœur, il fait seul des impressions durables; l'esprit se montre comme un éclair & cause une admiration momentanée:

Es-

Digitized by Google

Esprit, tu seduis, on t'admire,
Mais rarement on t'aimera;
Ce qui sûrement touchera
C'est ce que le cœur fera dire:
C'est le langage de nos cœurs,
Qui saisit l'ame, qui l'agite,
Mais de faire couler nos pleurs,
Tu n'auras jamais le merite.

Tout le reste de la Pièce fait honneur à l'esprit de l'Auteur. La fin ne sauroit être plus heureusement amenée:

Finissons, insensiblement
Je sens un charme qui m'entraîne,
Et j'oublirai toute ma haine,
Si j'écris encore un moment.
Esprit que je hais, & qu'on aime,
Avec douleur je m'apperçoi
Pour écrire contre toi-même
Qu'on ne peut se passer de toi.

L'Ode sur l'imagination donne une idée sublime de celle du Poëte. Nous citerons seulement deux Stances qui nous paroissent au dessus de tout éloge.

C'est par toi divine Fée
Que dans le sein du repos
L'effort seul de la pensée
Fait éclorre les Heros.
C'est toi qui les illumines
Par la beauté des objets

Digitized by Google

l'esprit comme la sour
corrupteur de la droit
l'apostrophe ainsi pag.

Encor si tel qu'au
Suivant pas à pas
Dans une naive pe
Tu chantois les pr
Ou qu'au bon siècl
Simple dans tes e
Et de Virgile &
Tu soupirois les p

La Stance suivante
modernes, qui, admi
tes & des saillies,
passions, ni dévelop
vemens.

Mais non, de
De pointes, de
Tu cherches le
Dont une coq
Suivant les
Une Muse t
negliges le
Pour faire br

Ce que M. l'A
roit engager no
du cœur
l'esp

Digitized by Google

charmant,
de l'Academie.

a donné, à la ſuite de
s des Lettres d'*Heloiſe*
éloge de M. l'Abbé de
envoions les Lecteurs.
n aît attribué à nôtre
la mort, qu'on trouve
u Preſident *Mathieu*,
nent avec les Quatrains

un petit nombre de piés-
s de *la Fare*, mais elles
lée de la délicateſſe de
s contenterons de citer
our l'expreſſion & pour
r ce que nous avons de
e genre.

à la triſteſſe,
, ſans deſirs,
ſenſibles plaiſirs,
enchanta ma jeuneſſe :
diſois-je, ſans retour ?
as cruel, Amour,
fis dez mon enfance
de mes plus beaux jours,
er terminer le cours
nuieuſe indifference ?
aperçûs dans les airs
t maître de l'univers,
ein d'une joye inhumaine,
ircis, ne te plains plus;

Digitized by Google

Et seule les determines
A de si vastes projets.

Ta divine frenesie
A pû seule enfler le cœur
De ce Grec, qui de l'Asie
Osa devenir vainqueur.
Eût-il entrepris la guerre
Si ton magique miroir
N'avoit pas fait voir la terre
Tremblante sous son pouvoir ?

Nous ne finirions pas, si nous voulions citer tous les traits ingenieux dont M. l'Abbé de *Chaulieu* a embelli sa Poëfie. Nous ne disons rien des piéces galantes ; les curieux pourront voir dans le Livre même combien il entendoit l'art de conter fleurettes. Il avoit outre cela le talent de tourner finement une Epigramme. Il ne s'en trouve qu'une dans ce Recueil. Le Poëte la fit sur une édition, où l'on a mis le voiage de *Bachaumont* & de *Chapelle*, avec les amours de Catulle de M. de la *Chapelle*. Cette Epigramme merite d'être raportée.

Lecteur sans vouloir t'expliquer
Dans cette edition nouvelle
Ce qui pourroit t'alambiquer,
Entre Chapelle & la Chapelle :
Lis leurs vers, & dans le moment,
Tu verras que celui qui si mauſſadement,
Fit parler Catulle & Lesbie,
N'est pas cet aimable genie,

Qui

Digitized by Google

Qui fit le voiage charmant,
Mais quelqu'un de l'Academie.

M. de *Beauchamps* a donné, à la ſuite de ſa Traduction en vers des Lettres d'*Heloiſe* & d'*Abeillard*, un éloge de M. l'Abbé de *Chaulieu*. Nous y renvoions les Lecteurs. Il eſt étonnant qu'on aît attribué à nôtre Poëte des Stances ſur la mort, qu'on trouve dans les Tablettes du Preſident *Mathieu*, imprimées ordinairement avec les Quatrains de *Pibrac*.

On n'a ramaſſé qu'un petit nombre de piéces de M. le Marquis de *la Fare*, mais elles donnent une haute idée de la délicateſſe de ſon eſprit. Nous nous contenterons de citer un Madrigal, qui, pour l'expreſſion & pour le tour, l'emporte ſur ce que nous avons de plus excellent dans ce genre.

M'abandonnant à la triſteſſe,
Sans eſperance, ſans deſirs,
Je regretois les ſenſibles plaiſirs,
Dont la douceur enchanta ma jeuneſſe:
Sont-ils perdus, diſois-je, ſans retour?
Et n'es-tu pas cruel, Amour,
Toi que je fis dez mon enfance
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laiſſer terminer le cours
Par l'ennuieuſe indifference?
Alors j'aperçûs dans les airs
L'enfant maître de l'univers,
Qui plein d'une joye inhumaine,
Me dit en ſouriant, Tircis, ne te plains plus;

Je vais mettre fin à ta peine
Je te promets un regard de Cailus.

Nous comptons que le Public nous saura bon gré de lui rapeller ici l'éloge d'une Dame si distinguée par son merite personnel & par les charmes de son esprit. Il n'apartient qu'à M. de *la Fare* de donner une louange si delicate. Il est à souhaiter qu'on donne au Public une édition completé des Oeuvres de ces deux Poëtes qu'on promet depuis si longtems.

Lettres sur divers Sujets de Morale & de Pieté Tome 2. A Paris chez Jaques Estienne & François Babuty 17.6. in 12. pagg. 516.

QUand la voix publique n'auroit pas appris que M. l'Abbé *du Guet* est Auteur de ces Lettres, le stile & les sentimens n'auroient pû le faire méconnoître aux personnes intelligentes. On rétrouve dans ces Lettres l'esprit, le gout, les principes qui caracterisent le Traité de *la Priere Publique* & les autres Ouvrages qu'on sait être les fruits du zèle de cet Ecrivain.

Ces Lettres ne contiennent pas simplement des Spiritualitez & des réfléxions morales. M. l'Abbé *du Guet* y décide, en Casuiste rigide, plusieurs cas de Conscience & laisse échaper des traits d'Erudition, de Critique & de goût.

Le Public connoit depuis longtems, le ta-

Digitized by Google

:alent qu'a l'Auteur de manier avec esprit les Sujets de Morale & de Pieté; il seroit inutile de nous étendre là-dessus. M. l'Abbé de *Villiers*, approbateur de cet Ouvrage, nous assure, *qu'il y a trouvé les veritez les plus touchantes de la Religion, développées avec beaucoup d'onction & de solidité, également propres à édifier & à instruire les fideles.*

On sait que ce qui appartient précisement à la Morale, n'est pas pour l'ordinaire, susceptible d'Analyse, à cause de la multitude d'idées, de principes & de sentimens, dont la liaison est presque imperceptible. Ainsi nous ne saurions donner un extrait suivi de tant de maximes & de regles que M. l'Abbé *du Guet* prescrit à ceux qui le consultent. Cependant pour retracer aux Lecteurs son habileté à orner la Morale, nous citerons la peinture qu'il fait au commencement de la 37. Lettre, de l'empire que prennent sur nous les passions. „ Chaque desir, „ *dit-il pag.* 367., & chaque passion a ses „ craintes, *ses raisons*, ses inquietudes. „ Tout ce que nous aimons sait se fortifier „ & se défendre. Tout parle, tout effraye, „ tout est une source de pensées qui ne tarit „ point. C'est ce langage confus qui partage „ le cœur, ou l'amuse, ou le séduit; qui cause „ ce trouble & ce tumulte qui nous empêche „ de nous écouter nous-mêmes. Nous sommes *tant de monde à la fois* que nous ne „ savons presque pas ce que nous sommes; „ & nous voulons tant de choses opposées „ que nous ne savons pas discerner ce que nous „ voulons.

Digitized by Google

C'eſt dans la 39. Lettre qu'on apperçoit le caractère de la Critique de M. l'Abbé *du Guet*. Nous allons donner une idée courte & préciſe de cette Lettre. Conſulté par un *Eccleſiaſtique*, ſur la methode qu'il doit ſuivre dans ſes études, il entre dans un détail qui fait ſentir, que ſes talens ne ſont pas bornés à la morale.

Après lui avoir conſeillé la lecture des Auteurs profanes les plus eſtimez, il lui marque en particulier les differens Traités des Peres de l'Egliſe & autres Ecrivains Eccleſiaſtiques qui doivent ſervir de fondement à ſes études. Cette derniere Lecture doit être interrompue *pour lire tout ce que nous avons de plus fort pour prouver la Religion contre les Gentils & pour étudier l'Ecriture avec un peu de ſoin.* A cette étude on doit faire ſucceder celle des Liturgies & des Auteurs qui les ont éclaircies. Enfin M. l'Abbé *du Guet* exhorte la perſonne qui le conſulte, à continuer la lecture des Peres & à étudier les Conciles; il n'oublie pas les Auteurs qui applaniſſent les difficultés inſéparables de cette ſorte d'étude. La lecture des Ouvrages de St. Auguſtin lui a paru ſi importante, qu'il a developpé, dans la Lettre ſuivante, l'ordre que l'on doit ſuivre pour les lire avec ſuccez.

Sans nous arrêter à copier la liſte des Livres dont on recommande la lecture, nous rapporterons ſeulement quelques jugemens de l'Auteur ſur differens Ecrivains: on les trouve dans la 39. Lettre. Voici ce qu'il penſe

Digitized by Google

se de la doctrine & du genie de *S. Thomas*.

„ Il ne faut pas, *dit-il pag.* 381., que „ vous alliez plus loin dans la positive, sans „ apprendre de S. Thomas, son ordre & sa „ methode. Il est, après S. Augustin, le „ Théologien le plus autorisé. Ses senti- „ mens sont ordinairement les sûrs, & il y „ a une telle liaison entre les principes, „ qu'on apprend de lui, aussi bien que de S. „ Augustin, à mettre les veritez en ordre „ & à résoudre beaucoup de questions par „ un petit nombre de principes également „ certains & féconds. Il faudra le lire, „ s'il vous plait, sans préjugez & dans le „ dessein de ne l'expliquer que par lui-même „ sans quoi vous ne l'entendriez point. Son „ attachement à l'ancienne Philosophie & „ quelques subtilitez inutiles sont des cho- „ ses qu'il faut pardonner à son Siècle. Son „ stile simple ne rebute que les personnes qui „ ne recherchent pas tant la verité, que le „ plaisir, & son uniformité ne lasse que „ ceux qui ont plus d'imagination, que d'in- „ telligence.

La reflexion que fait M. l'Abbé *du Guet* à l'occasion de la Préface du P. *Morin* sur les Septante, ne donne pas une idée avantageuse de la sincerité de cet habile Ecrivain: mais ne pourroit-on pas défier l'Auteur de prouver ce qu'il avance? *Cette Préface*, dit-il pag. 391., *est très-savante; mais il ne faut pas trop appuyer sur ce que dit le P. Morin, après le témoignage de quelques*

Anciens, de l'alteration du texte Hebreu; il n'en étoit pas perſuadé lui-même.

Le Jugement de l'Auteur ſur les Dogmes Theologiques du P. *Pétau* ne plaira pas à tous les Savans. L'utilité de cet Ouvrage eſt univerſellement connuë. „Je ne crois pas, „ *dit-il pag.* 398., que cette lecture vous „ convienne maintenant: vous ſerez plus en „ état d'en juger, après que vous aurez étu„ dié l'antiquité & il vous ſera plus avan„ tageux de puiſer la Théologie dans la „ ſource que dans des ruiſſeaux. Vous pour„ rez néanmoins conſulter utilement le P. „ *Pétau* ſur certains points, quand il ſera „ néceſſaire, excepté ſur la doctrine des Au„ teurs des trois premiers Siècles touchant „ la Conſubſtantialité du Fils de Dieu, „ qu'il n'a pas entenduë & qu'il a expliquée „ d'une maniere dangereuſe". M. *du Guet* doit cette remarque à *Bullus* Prêtre Anglican, qui dans ſon traité intitulé, *Defenſio fidei Nicænæ*, a réproché au P. *Pétau* d'avoir expoſé peu exactement la Tradition des trois premiers Siècles, ſur la Conſubſtantialité du *Verbe*.

Après avoir donné un eſſai de la Critique de l'Auteur, il ne nous reſte qu'à faire connoître ſon goût. Quelques traits de la Lettre 41. au R. P. *Calabre* de l'Oratoire ſatisfairont pleinement à la curioſité des Lecteurs. Voici comment il traite la queſtion qu'on lui fait; *ſi le Prédicateur doit compoſer ſes Sermons & les apprendre par cœur.*

„ Il

Digitized by Google

„ Il eſt certain, *dit-il pag.* 427., qu'en écri-
„ vant on eſt plus juſte, plus exact, plus
„ égal; qu'on évite les redites; qu'on ſe ſou-
„ tient d'une maniere plus noble dans les dé-
„ tails, qu'on eſt plus ſerré & plus fort
„ dans les raiſonnemens, que les expreſſions
„ ſont plus pures; que les penſées ſont plus
„ élevées; qu'on dépend moins de l'inégalité
„ de ſa ſanté & de ſon imagination; &
„ qu'on plait d'avantage aux Auditeurs qui
„ ont de la politeſſe & du goût pour l'élo-
„ quence. Mais il faut avouër qu'on perd,
„ en prononçant des diſcours compoſez, un
„ certain air de verité & de perſuaſion, qui
„ ſe fait ſentir de tout le monde; qu'on eſt
„ moins libre, moins naturel, moins édi-
„ fiant, moins efficace, moins dépendant
„ de l'eſprit de Dieu, moins touché ſoi-
„ même; & moins propre à toucher les au-
„ tres.

M. l'Abbé *du Guet* conſeille d'écrire les Sermons, ſans toutefois ſe rendre eſclave de la compoſition. Mais il veut, „ qu'on évi-
„ te avec ſoin cette ſorte de compoſition,
„ où l'eſprit paroit plus que la verité, où
„ les manieres de la dire ſont plus d'impreſ-
„ ſion qu'elle, où le ſtile eſt trop orné, où
„ l'art eſt plus ſenſible que l'auguſte ſimplici-
„ té de l'Evangile.

Dûſſions nous paſſer pour Copiſtes, nous ne pouvons nous empêcher de rapporter la derniere réflexion de l'Auteur ſur la même matiere. „ Il eſt important, *ajoute-t-il* pag.
„ 430., de bien connoître l'homme, de

 „ bien

„ bien approfondir son cœur, de savoir „ choisir ce qui est vrai & naturel ; de dis- „ cerner comment on parle, quand on ins- „ truit ou quand on est touché. On oublie „ quelquefois tout cela, quand on a la plu- „ me à la main. On met des pensées inge- „ nieuses, où elles ne conviennent point ; „ on s'éleve où il ne faut pas ; on veut plai- „ re quand il n'en est pas question. On „ veut toujours remuer & par là on parvient „ à ne le plus faire. On veut par-tout être „ majestueux & sublime, & l'on s'épuise par „ de continuels efforts, sans autre fruit que „ de lasser ses auditeurs & de tomber quel- „ quefois dans le froid. Il ne faut s'élever „ que par les choses ; être noble & majes- „ tueux par une suite naturelle de ce qu'on „ dit. Vouloir persuader & n'attendre un „ si grand effet que de la grace de J. C.

Nous finirons par observer que l'Auteur tombe quelquefois dans certains défauts qu'il conseille d'éviter. Il y a longtems qu'on lui a reproché la profession de l'esprit, un stile peu naturel & trop d'art dans sa composition, ce qui donne à ses pensées un air d'affectation qui ne plait pas aux amateurs du vrai & du naturel.

Description de la nature, des causes des maladies Veneriennes, & de plusieurs remedes propres à les guerir. Par M. DIBON *Chirurgien ordinaire du Roi dans la Compagnie des Cent-Suis-*

Digitized by Google

Suiſſes de la Garde du Corps de Sa Majeſté. A Paris chez Noël Piſſot 1725. in 8. Tom. II. pp. 502.

CE mal honteux, qui eſt la ſuite du crime & la ſource d'un nombre d'infirmitez, eſt aujourd'hui ſi fort répandu dans toutes les nations, que l'on peut dire que la corruption croit avec les âges. En vain juſques ici on s'eſt apliqué à chercher un remede doux & ſpecifique, qui pût guerir ſans faire ſoufrir infiniment les malades, & ſans les expoſer à un danger prochain de la vie. Le ſeul nom de *Grand remede*, par lequel on les fait paſſer, auroit dû mettre un frein aux paſſions de ceux, que des ſentimens Chrétiens ne peuvent retenir.

Le Sr. Dibon Chirurgien, pour faire ſavoir au Public qu'il avoit des *remedes propres à guerir doucement, promptement, radicalement, & ſans danger tous les maux Veneriens, quelques inveterez qu'ils puſſent être*, fit imprimer au commencement de l'année derniere une *Diſſertation ſur les maladies Veneriennes* &c. C'eſt là que nous donnant un long & inutile détail de l'Hiſtoire de ſa vie, il nous apprend, que pendant quelques années il avoit traité toutes ces ſortes de maux en ſe ſervant des remedes ordinaires; mais que ſouvent les malades bien loin d'être guéris s'étoient trouvez en plus mauvais état, & que pluſieurs fois la Vérole avoit ſuccedé à la guériſon qu'ils eſperoient.

Ar-

Digitized by Google

Attentif au peu de succez des remedes emploiez par les plus habiles Chirurgiens, il a observé que leurs remedes faisoient souvent succomber à leur violence les malades les plus robustes, ou les assujetissoient à des infirmitez auſſi insuportables, que la vérole même; que les frictions en rendoient plusieurs difformes, jusqu'à les forcer de se bannir de la Societé publique. Frapé de tant d'inconveniens, il auroit pris la resolution de ne jamais traiter aucun de ces maux, sans cette reflexion qui lui parut juſte, savoir, que *la Nature, toujours attentive à la conservation de ses Ouvrages, n'avoit pû assujettir l'homme à une si cruelle maladie, sans avoir les remedes certains pour la guerir.* Cette consideration le porta à travailler avec tout le soin possible pour trouver le remede specifique à ce mal: mais ce que ses lectures, son travail, ses recherches n'avoient pû faire, le hazard le fit en lui procurant la connoissance d'un fameux Chymiste, qu'il ne nomme point. C'est de ce savant inconnu qu'il assure tenir un remede sûr pour guérir promptement & sans risque la Vérole la plus inveterée.

Le Sr. Dibon ne donne point son secret au Public; il se contente de l'avertir que la plus grande partie des drogues qui le composent se tire du mercure, de l'antimoine, & du fer, par une manipulation particuliére. Son but est de faire voir combien son remede est préferable aux frictions, & il en prouve la bonté par un grand nombre de guérisons qu'il

Digitized by Google

qu'il rapporte, & sur lesquelles il fait quelques observations.

La *Description de la nature, des causes des maladies Venerienes* &c. sert de second tome à la Dissertation dont on vient de parler, & n'en est pour ainsi dire que le suplément. On y détaille au long les principes & les sentimens du Chymiste inconnu sur les maladies Venerienes. On y entre dans de grands raisonnemens sur tout ce qui peut avoir quelque raport à ces sortes de maux : mais l'on peut dire, que l'on y a observé si peu d'ordre, & si peu de précision, que plusieurs bonnes choses qu'on y trouve perdent beaucoup de leur prix, par la confusion, les redites, les phrases louches, & les expressions vicieuses.

Le Sr. Dibon parcourt ensuite toutes les differentes espèces de maladies Venerienes. Il donne, en faveur des jeunes Chirurgiens, divers remedes qu'il fait par experience convenir à ces maux ; il en usoit avant qu'il possédât le specifique, que la situation de ses affaires ne permet pas encore de communiquer au Public. Mais quelle obligation le Sr. Dibon veut-il lui ait, en donnant un nombre de remedes, qui selon lui-même ne sont pas sûrs, & qui exposent souvent les malades à de fâcheux accidens, & même au peril de la vie? Il étoit bien plus sage ou de ne prescrire aux nouveaux Chirurgiens aucun remede de cette nature, ou de leur faire part de son prétendu secret.

Pour donner néanmoins une idée de cette par-

Digitized by Google

partie de ſon Livre ou il décrit les remedes propres à ces maux, nous nous bornerons à ce qu'il dit ſur la Gonorrhée. Il avertit que quoique cette maladie, entre les Veneriennes, ſoit la plus fréquente, c'eſt pourtant une de celles qui demandent le plus d'attention de la part du Chirurgien. Chacun croit, ajoute-t-il, avoir un remede aſſuré. Il n'eſt point de frater, point de Garçon Apotiquaire, qui n'entreprenne cette guériſon. *Mais combien de verolez ne voit-on pas, pour avoir été mal traitez de cette maladie?*

Il eſt à ce ſujet du ſentiment du fameux *Planis Campis* Chirurgien ordinaire du Roi dans ſon traité de la vérole pag. 292. où il s'explique en ces termes, contre ceux qui blament l'uſage des injections, & qui prétendent qu'on doit laiſſer couler longtems les gonorrhées: *Il faut noter*, dit cet Auteur, *que je ne puis tolerer la lourdiſe, ou plutôt ignorance de ceux, qui diſent, qu'il faut la laiſſer longuement couler, alleguant que la guériſon en eſt plus aſſurée: ignorans oüi, afin que le venin verolique, par ſon humidité lente, ait le tems à s'inſinuer aux veines, & de là à toutes les parties, & gare la Vérole.* Suivant ce principe le Sr. Dibon propoſe l'uſage des injections, comme la pratique la plus aſſurée pour les nouvelles gonorrhées, &c., parmi toutes les poudres propres à ſe guinguer, la poudre de Sympathie eſt celle qu'il dit avoir emploié avec le plus de ſuccez; mais il fait obſerver, qu'elle n'a de vertu qu'autant que la maladie eſt nouvel-

Digitized by Google

velle. Il décrit enſuite les bouillons, les ptiſanes, les pillules, qui conviennent à ce mal, & pluſieurs poudres utiles pour les injections.

Au reſte, on auroit peut-être regardé comme une adreſſe de Charlatan tout ce que le Sr. Dibon raconte de ſon ſpecifique, ſi pluſieurs Medecins & Chirurgiens renommez & dignes de foi n'aſſuroient dans leurs approbations, que *ce remede eſt ſuperieur aux Antiveneriens ordinaires; que c'eſt un des meilleurs ſpecifiques pour les maladies Venerienes; que ſes bons effets dans pluſieurs malades, dont la Verole étoit des plus marquées, leur ſont connus* &c. Il eſt à ſouhaiter que le Sr. Dibon ſe détermine à faire préſent au Public d'un remede ſi ſouverain & qui peut être utile à tant de perſonnes.

NOUVELLES LITTERAIRES

De Paris le 2. Janvier 1726.

JE commencerai, Meſſieurs, par vous parler de la fameuſe Tragedie de M. de Voltaire, dont voici le titre: *Herode & Marianne*; à Paris chez Piſſot & Flahault 1725. in 8. pp. 95. ſans la Préface. Vous ſavez que d'abord cette piéce ne fut pas favorablement reçuë. L'Auteur nous l'apprend dans ſa Préface: mais je ne ſai, ſi la raiſon qu'il en apporte eſt bien fondée. Il prétend que ſa piéce échoua parce qu'il adopta trop timidement les idées du Public ſur les Carac-

racteres de *Mariamne* & d'*Herode*. Il me semble qu'il auroit d'abord séduit en se prêtant à ses préjugez. M. de Voltaire copia servilement l'Histoire, & le Public demandoit des Caractéres de Theatre. Rien n'est plus vrai, puisqu'il a aplaudi dez qu'il a crû les appercevoir : ainsi les acclamations furent précisément refusées, parce que le Poëte s'étoit écarté des Loix theatrales. Il y a dans la Préface des traits d'esprit, & de goût. Le parallele des deux scènes de la *Phedre* de *Racine* & de *Pradon* est bien frapé, & montre clairement combien les vers donnent de relief à une Tragedie. La docilité de l'Auteur, à corriger autant qu'il a pû les défauts de sa piéce, n'a pas peu contribué à lui attirer des suffrages flateurs, qu'on ne peut d'ailleurs refuser à la noble versification.

La conduite de la piéce a été critiquée; il ne nous apartient pas de décider. L'on peut justement apliquer à M. de *Voltaire* ce trait de *Velleius Paterculus* : *Vivorum ut magna admiratio, ita censura difficilis est.*

Cette Tragedie a donné naissance à deux Critiques, la premiere est intitulée, *Observations Critiques sur la Tragedie d'Herode & de Mariamne de M. de V.* à Paris chez la Veuve *Ribou* 1725. in 8. pp. 36. L'Auteur a fondu tous les incidens qui composent la piéce, pour en faire sentir plus vivement les défauts. On ne peut douter que cette Critique ne parte d'un homme d'esprit & versé dans la Science du Theatre : il faut pour-

Digitized by Google

pourtant avouër qu'il eſt quelquefois trop ſevére & trop pointilleux. Permettez-moi, Meſſieurs, de vous citer deux reflexions fort ſenſées; l'une eſt à la page 12. où il reproche au Poëte d'avoir manqué une ſituation brillante: *Cela*, dit-il, *auroit donné lieu à M. de V... d'enrichir la piéce de traits & d'images où il eſt dans ſon fort, & qui eſt une reſſource ſure pour les Auteurs qui n'ont que de l'eſprit, que l'on peut dire être le plus petit preſent du ciel, lorſqu'il n'eſt accompagné d'aucune partie eſſentielle.*

La ſeconde reflexion termine la brochure: *La reputation d'un Auteur & le ſuccez de ſes piéces dépend le plus ſouvent du caprice du Public. Il n'y a que le tems qui donne le ſçeau au merite, aux Ouvrages & à la gloire des Poëtes. Nous en avons quelques uns parmi nous, dont l'orgueil perce juſques dans l'avenir le plus reculé & jouit par avance des ſuffrages de la Poſterité, qui cependant ont déja ſurvêcu à leur reputation, ſi on s'en raporte au jugement des maitres & des veritables Connoiſſeurs.* Il eſt étonnant que M. de Fontenelle, qui a approuvé cette Critique, ait voulu ſe rendre complice d'un Arrêt, qui ſemble uniquement prononcé contre des Poëtes qu'il aime tendrement. L'obſervateur nous aſſure qu'il a fait l'examen de la piéce d'après les repreſentations.

La ſeconde Critique a pour titre *Veritez Litteraires ſur la Tragedie d'Herode & Mariamne addreſſées à M. de Voltaire*, à Paris chez Muſier 1725. in 8. pp. 28. L'Auteur

 at-

attaque, dans ce petit Ouvrage, la Préface & les Caractères d'*Herode*, de *Mariamne* & de *Varus* : il a ajouté à la fin une Critique de quelques vers qui ne lui paroissent pas dignes de la reputation de M. de *Voltaire*. Il y a, dans ce petit Ouvrage, des traits d'une ironie piquante. Je me contente de citer deux endroits. Le premier, qui regarde l'Auteur, est à la pag. 4. „ J'ai d'abord été charmé de vos souhaits ingenus sur l'abolition „ de la coutume de transcrire les piéces de „ Theatre ; mais qui se chargera de reformer cet abus ? Jaloux d'une gloire plus „ réelle, vous n'enviſagez pas comme un „ *honneur ſingulier* d'avoir été copié : vous „ allez au solide : trois éditions furtives de „ vôtre piéce vous touchent sensiblement. „ Le Public court risque d'acheter un mauvais Ouvrage ; vous vous hâtez de lui en „ vendre un, *où il n'y ait de fautes que les „ vôtres*. Quel noble desintereſſement qui „ va jusqu'à sacrifier une partie de vôtre reputation !

A la pag. 8. il y a un trait bien plus vif ; je me dispense de le raporter, pour venir à un endroit où le fond de la Tragedie est attaqué. „ Il me semble, *dit le Critique* pag. „ 10. , que pour conserver à *Varus* le titre „ de vertueux & de *Magnanime* vous auriez „ dû ne pas lui mettre dans la bouche une „ déclaration d'amour, au moment que Mariamne a besoin de sa protection. On diroit que *Varus* veut surprendre sa tendresse „ par des vuës d'interêt. La bienséance de-

„ man-

Digitized by Google

„ mandoit que vous prêtâssiez à ce Romain
„ des sentimens plus nobles & plus épurez.
„ Ce qui pourroit vous excuser, c'est que
„ dans le fond *Varus* n'est pas un amant
„ d'un ordre si parfait & si sublime. Avec
„ la pensée de ne pas *seduire* & de ne point
„ se laisser aveugler par l'*espoir*, il avouë
„ cependant qu'il a perdu une certaine espe-
„ rance. Quoique vous vous expliquiez
„ obscurement, il est peu de gens qui igno-
„ rent ce qu'on espére, quand on aime une
„ Belle: je vous pardonne cette contradiction
„ de sentimens, vous avez sans y penser atrapé
„ la Nature; on ne s'avise point d'aimer
„ une femme en l'air; l'interêt du plaisir
„ anime, je ne crois pas que la vertu Ro-
„ maine mette ses Heros aû-dessus de cette
„ sorte de foiblesse. Vous voiez, Monsieur;
„ que je ne laisse point échaper l'occasion
„ de justifier des défauts qui peut-être ne
„ trouveroient pas grace auprès d'un esprit
„ délicat". Vous comprenez, Messieurs, que ces veritez, ainsi assaisonnées de sel de l'ironie, ne sont pas tout-à-fait oblïgeantes. Ce petit Ouvrage a eû quelque succez: on a reproché à l'Auteur de n'avoir pas assez développé ses idées en certains endroits.

Peu content d'avoir essaïé son genie sur le Tragique & sur l'Epopée, M. de *Voltaire* n'a pas cru le Comique inaccessible. La Cour lui a fourni, à ce qu'il paroît, le sujet de sa Comedie qui est intitulée. *L'Indiscret*: elle est in 8. de 59. pagg. *Pissot* & *Flahault* ont soin de la débiter: M. *Secousse*, qui a

Digitized by Google

aprouvé la piéce, y trouve *un Comique noble & épuré qui instruit en amusant.* Cependant je ne puis vous dissimuler qu'elle n'a pas fait fortune sur le Theatre, & qu'elle ne plait pas infiniment à la lecture. Ce n'est pas qu'il n'y aît des traits d'esprit ; mais l'intrigue n'est ni heureusement imaginée, ni conduite d'une maniere interessante. Ajoutez à cela que la Poësie n'a pas l'empreinte du Comique. M. de *Voltaire* se consolera facilement par l'exemple du grand *Corneille*, qui n'a pas réussi dans le Comique. Cette experience lui apprendra, que la Nature ne donne pas à un Poëte des talens pour tous les genres de Poësie. Souvent elle accorde un talent unique. Heureux les Poëtes, qui ont assez de penetration pour le connoître & le cultiver avec une aplication soutenue !

L'*Hermite*, Libraire & ancien Professeur de l'Université, vient d'imprimer un petit Ouvrage qui a pour titre : *La Religion, Poëme, avec un discours pour disposer les Deistes à l'examen de la verité, & quelques autres Ouvrages de Poësie* : c'est un in 8. de 151. pagg. Ce Recueil est attribué à M. l'Abbé *Asselin*. Le Poëme sur la Religion, qui est de 340. vers, est le morceau le plus considerable. Il faut avouër qu'il y a des traits d'esprit, mais le ton didactique, qui n'est pas toujours susceptible d'images, contrebalance un peu les agrémens. Je ne vous dis rien des reflexions pour convertir les Deistes ; elles justifient le zèle de l'Auteur. Les autres piéces, qui composent ce Recueil, avoient

Digitized by Google

avoient déja été imprimées : le Public en a connu tout le mérite.

L'Auteur des Lettres Critiques sur le *Clovis* vient d'imprimer un petit Ouvrage qui a pour titre : *Lettre Critique sur le Livre intitulé* Le Temple de Gnide, *avec des reflexions sur l'utilité de la véritable Critique & sur les Poëmes en prose.* à Paris chez *Huet* 1725. in 8. pp. 17. M. *Bosc*, après bien des complimens, se jette sur la Critique en général ; il en fait sentir l'utilité. Il examine ensuite les impressions qu'a fait le Roman intitulé le *Temple de Gnide* sur les personnes *dévotes*, sur les femmes *raisonnables & reguliéres*, sur les *hommes du monde* qui ont de la Litterature, & sur les *Savans*. Il faut jouir d'un grand loisir pour éplucher de si prés la fortune d'un Roman, sur lequel cependant le Critique prononce assez équitablement. Il s'attache enfin à montrer qu'il y a plus de Poëmes en prose qu'en vers. Ce qui est vrai, si l'on a précisement égard au grand nombre des Romans.

M. *Marin*, Professeur au College du *Plessis*, a publié une Epitre en vers Latins, sur la *maniere de louer*. Elle est adressée à M. l'Abbé *Couture* de l'Academie des Inscriptions & belles Lettres. En voici le titre : *Epistola ad Culturium de Laudativo* in 12. pp. 10. Le Public, qui connoit depuis longtems le talent de ce Professeur pour la Poësie Latine, a applaudi à cette piéce, où l'expression, les idées & la fiction se ressentent du Siècle d'Auguste.

Digitized by Google

Une Compagnie de Libraires propose par souscription, *Les Poësies d'Horace disposées suivant l'ordre chronologique, & traduites en François avec des Remarques, & des Dissertations critiques. Par le R. P. Sanadon de la Comp. de Jesus* en 2 vol. in 4. Vous connoissez, Messieurs, l'innocente ruse de certains Auteurs, qui, pour se louër modestement, prennent le masque des Libraires. Le nouveau Traducteur ne l'a pas jugée inutile, pour faire connoître, dans le *Prospectus*, le mérite de son Ouvrage.

1. Le Texte sera si épuré, que toutes les autres éditions paroîtront defectueuses au prix de celle-ci.

2. Quoiqu'un Poëte Lyrique n'ait pas ordinairement en vuë d'écrire chronologiquement l'Histoire de son Siécle, le R. P. a si bien combiné les évenemens, repandus dans les differentes piéces de Poësie, qu'il en a formé une *Histoire suivie & fidelle du premier Empereur de Rome.* Ces éclaircissemens *servent à arrêter la date précise de chaque piéce.* Il faut d'abord supposer, avec le R. P, que la naissance d'un évenement donnoit d'abord lieu à une piéce. Ce qui peut-être paroîtra paradoxe à ceux qui connoissent tous les caprices des Poëtes.

3. Le Commentateur, *guidé par les Lumiéres d'une Critique judicieuse*, a découvert qu'on avoit réuni certaines piéces, qui doivent être separées; il en a réuni d'autres qui étoient dispersées, on les trouvera dans leur place naturelle. On ajoute que *le Poëme*

Digitized by Google

me Seculaire ſuffiroit ſeul pour juſtifier la verité de ces promeſſes. C'eſt pour l'inſinuer ſans doute, que le R. P. a mis immediatement avant ce Poëme L'Ode XXI. du 1er Livre & la 6. du IV. qui ne ſont effectivement que des préparations au Poëme Seculaire. La découverte n'eſt pas nouvelle: *Dacier* & pluſieurs autres Commentateurs ont fait la même obſervation.

4. La Traduction effacera toutes les autres. Comme ſelon le P. *Sanadon*, *il faut être Poëte pour bien traduire des Poëſies*, on ne doit point douter qu'il n'aît réuſſi; puis qu'il nous rapelle qu'en 1715., il imprima un Recueil de Poëſies Latines. On avertit le Public *que le R. P. a emploié une Proſe Lyrique, qui conſerve toutes les graces & toute la Majeſté du Poëte Latin.*

5. Les Notes ſont courtes & déchargées de tout fatras d'érudition, ſans perdre jamais Horace de vuë. Les Diſſertations tendent à établir la veritable datte des piéces & à montrer le raport qu'elles ont avec l'Hiſtoire. Dans les unes & dans les autres le R. P. s'attache à ajuſter l'ancienne Geographie à la nouvelle, & à éclaircir à propos pluſieurs points de Chronologie, d'Hiſtoire, de Geographie, qui ont exercé la ſagacité des Savans. Le R. P., toujours *guidé par les lumiéres d'une Critique judicieuſe*, refute ſouvent les plus habiles Commentateurs.

6. A la tête de l'Ouvrage, il y aura une Préface aſſez ample, où il rendra un compte plus détaillé de ſon travail. Elle renfer-

Digitized by Google

mera d'ailleurs la Vie du Poëte tirée de ſes Oeuvres.

7. On promet un Traité exact & méthodique des Vers d'Horace, & deux grandes Tables, l'une Françoiſe des matiéres, & l'autre Latine, des mots & des conſtructions.

Nous nous croions obligez d'avertir le Public, que le R. P, attentif aux bienſéances de ſon état, a ſupprimé non ſeulement les Vers obſcenes, mais encore ceux qui ſont préciſément galans. Ces retranchemens ne ſeront peut-être pas du goût des Savans; mais le P. *Sanadon* n'a pû avoir pour eux la complaiſance de commenter & de traduire toutes les Pièces d'Horace. On dit cependant que les Libraires imprimeront le Texte entier.

Conditions pour les Souſcripteurs: pour le grand papier 24. l. dont moitié ſera paiée en ſouſcrivant, & l'autre moitié en retirant l'Exemplaire en feuilles. Pour le petit papier 14. l. qui ſeront paiées de la même maniére. Les ſouſcriptions ſeront ouvertes juſqu'au premier Avril.

Voici, Meſſieurs, l'Ouvrage d'un Jeſuite Italien, qui eſt de vôtre reſſort, parce qu'il eſt imprimé en France. C'eſt un Diſcours Latin, prononcé à Padoüe par le P. Charles-Marie Sanſeverino, Profeſſeur de Rhetorique. Le ſujet eſt: *Poëticam atque Oratoriam facultates eſſe neceſſariò inter ſe conjungendas. Oratio habita Patavii in inſtauratione ſtudiorum.* &c. in 4. pp. 31. *Pariſiis Typis*

pis Gabrielis-Franciſci Quillau. 1725. Je ne ſai ce qui a pû déterminer le Libraire d'imprimer un pareil Diſcours. Le ſujet en eſt trivial, & qui n'a pas beſoin de preuves. Il s'en faut bien que le ſtile ſoit Ciceronien; on n'y reconnoit pas même les traces d'une imagination ſpirituelle.

Il m'eſt tombé entre les mains un Ouvrage in 4. de 100. pages, qui n'a encore été annoncé dans aucun Journal. En voici le titre : *In Provincia & Comitatu Venaiſſino peſtiferis inſervientes, demortui; annis* 1720, 1721, & 1722. *graſſante lue, laureâque martyrii Chriſtianæ charitatis meritò donati &c. Authore Fr. Tuſſano Paſturel Aquenſi Ordinis Minimorum S. Franciſci de Paula Presbitero Aquis Sextiis typis Joannis Adibert* 1722. Le R. P. *Paſturel*, après s'être lui-même conſacré au ſervice des Peſtiferez, a voulu conſerver à la poſterité les noms & les vertus de ceux qui ſont morts dans ce pieux exercice. Il donne auſſi des éloges à des perſonnes encore vivantes. Cet Ouvrage doit être regardé comme un monument de la pieté & du zéle de l'Auteur.

On m'a prié, Meſſieurs, de vous avertir que le Sr. *Jean Manavit* de Toulouſe a obtenu un privilege pour imprimer un Dictionnaire Claſſique, dont voici le titre. *Anthologie des Dictionnaires François & Latins, ou le Calepin de la jeuneſſe, pour la perfectionner dans quelque parti qu'elle ſoit appellée, &c.* Il en ſera deux éditions, *l'une*, dit l'Auteur dans ſon avis au Public, *ſera in*

4 pour le Cabinet du prix de 20. l. en sept Alphabets. Les Notes seront séparées d'un reglet & d'un plus petit caractère que celui du corps de la matière, c'est-à-dire des fraſes. La ſeconde édition deſtinée aux Colleges, ſera in 8. ſans Notes, du prix de 5. l. 10. ſols.

L'Auteur, après avoir expoſé l'utilité de ſon Ouvrage, dit, *que ceux qui voudront contribuer à ſon impreſſion auront bonnes & ſuffiſantes cautions à Toulouſe, où toutes ſoumiſſions ſeront reçûes. Les moindres ſeront de deux cents livres, pour être rembourſez ſix mois après l'impreſſion avec l'interêt. Même condition pour les plus offrans ou prêteurs, s'ils n'aiment mieux entrer en Commandite avec l'Auteur, en tout ou en partie.* Il paroît plus de bonne foi dans ce Traité que dans les ſouſcriptions ordinaires. *Le tems de l'impreſſion durera dix mois, & la dépenſe montera à ſeize mille livres, à cauſe de la cherté du papier.*

Simart vient d'imprimer un Recueil qui a pour Titre: *Continuation des Memoires de Litterature & d'Hiſtoire de M. de Salengre*, in 12. Il y a dans cette Collection des Pièces qui méritent un extrait: pour la rendre récommandable, il ſuffit de vous dire qu'il y regne une grande varieté.

Le P. de *Montfaucon* vient de publier le plan d'un Ouvrage conſiderable; il a pour Titre: *Les Monumens de la Monarchie Françoiſe.* Vous ſavez que le Public n'a pas fait un accueil fort honorable à ſon *Antiquité Ex-*

Digitized by Google

Expliquée. Il y a une espèce d'Heroïsme à lui proposer en même tems, un Ouvrage aussi étendu, & qui probablement sera composé d'un grand nombre de Vol. in fol. sans parler d'un énorme Suplement, qui ne se fera pas longtems attendre. Je vous envoie un Exemplaire du plan de cet Ouvrage, il mérite d'être inseré dans vôtre Journal.

Plan d'un Ouvrage qui aura pour titre les Monumens de la Monarchie Françoise.

IL y a long-tems que j'ai ce dessein en vue, & que j'en connois l'importance & l'utilité; c'est comme une suite de l'Antiquité expliquée, que je viens de donner au Public. Les deux Ouvrages sont de même nature, & l'un commence où l'autre a fini. Le premier a cet avantage, qu'il nous represente des images des tems les plus florissans de la Grece & de Rome; au lieu que le second nous montre d'abord celles de plus de dix siecles de barbarie. Mais outre que le goût & le genie de tems si grossiers font un spectacle assez divertissant, l'interêt de la Nation compense ici le plaisir que pourroient faire des monumens d'une plus grande élegance.

Ce dernier dessein est bien plus difficile à executer que le premier: car quoique ni l'un ni l'autre n'eût été entrepris jusqu'à présent, on avoit pour le premier de grands re-

Digitized by Google

recueils imprimez, qui épargnoient bien des recherches ; au lieu qu'il faut ici presque tout tirer des Originaux répandus dans le Roiaume. Il faut les ramaſſer de tous côtez, ce qui ne ſe peut faire qu'avec beaucoup de ſoin & de dépenſe, & avoir partout des correſpondans, qui auront bien de la peine à trouver des deſſinateurs dans des lieux écartés. Quelque difficile que ſoit l'entrepriſe, un Religieux de la Congregation de Saint Maur, dont les Monaſteres ſont répandus dans toutes les Provinces, a plus de reſſources pour l'executer, qu'un autre.

Ce ſont apparemment ces difficultez qui ont détourné bien d'habiles gens d'un pareil deſſein. Il n'eſt pas poſſible que de tant de ſavans Hommes qui ont travaillé ſur l'Hiſtoire de France, pas un n'aît compris l'utilité de la réunion des images répandues dans tout le Roiaume. C'eſt un ſi grand ſecours pour entendre l'Hiſtoire, qu'on ſe ſera ſans doute apperçu qu'il nous manquoit.

Le premier Ouvrage ſert à expliquer bien des choſes qui ſe trouvent dans le ſecond. Nous y apprenons d'où nos Rois avoient emprunté la forme du manteau roial, du ſceptre, du *nimbus*, ou du cercle lumineux qui ornoit la tête de leurs images. On y trouvera tant d'autres rapports, que bien des gens en ſeront ſurpris, & conviendront que l'Ouvrage de l'Antiquité expliquée devoit marcher devant celui-ci. Je prendrai, au reſte, toutes les meſures, pour que rien n'é-

Digitized by Google

n'échappe à mes recherches, ce que je n'oserois pourtant me promettre.

J'espere trouver les mêmes facilitez auprès des personnes qui seront en état de me communiquer les monumens des Provinces, que j'ai éprouvées pour l'Ouvrage de l'Antiquité expliquée & représentée en figures. Bien des gens de distinction se sont fait un plaisir de m'envoier ce qu'ils avoient de rare & de curieux qui pouvoit entrer dans mon recueil. Je me flatte des mêmes, & peut-être de plus grands secours pour cet Ouvrage beaucoup plus interessant pour tous les François; & je ne manquerai pas de faire mention honorable de tous ceux qui auront bien voulu me prêter la main. Le petit détail que j'en vais faire, & qui n'est pourtant rien en comparaison de tout ce qui entrera dans cet Ouvrage, ne laissera pas de servir à ceux qui voudront me fournir ce qui sera à leur portée.

Je garderai ici le même ordre que j'ai observé dans l'Ouvrage précedent; à cela près, qu'au lieu de la theologie profane, qui occupe la premiére partie, je mettrai les Rois & tout ce qui regarde la Couronne: car je ne crois pas que personne s'attende que je débute ici par un cours complet de theologie. La seconde classe sera des monumens ecclesiastiques: l'Eglise devroit aller devant tout; mais nous commençons par la Monarchie, parce qu'elle contribue en bien des choses à sa forme exterieure. La troisiéme classe contiendra les

Digitized by Google

les usages de la vie, les habits, les maisons, les meubles, &c. La quatriéme, la guerre; la cinquiéme, les funerailles.

PREMIERE CLASSE.

Les Rois de France.

Elle comprend tous les Monumens des Rois; on y ajoutera aussi ceux des Ducs & Pairs de France, & des autres Ducs ou Comtes, qui, sous la troisiéme Race, avoient des Etats dans le Roiaume.

On commencera par l'inauguration des Rois qu'on faisoit monter sur un bouclier, à la mode des anciens Rois Germains & d'autres nations septentrionales: on en a trouvé une image. Après suivra.

La forme de la Couronne roiale, sur laquelle il y a quelques recherches à faire; si le *trifolium*, ou la trefle, que l'on prend ordinairement pour la fleur de lis, se trouve dans toutes les couronnes de la premiere Race; si c'étoit veritablement une fleur de lis; si la couronne fermée, que l'on voit dans des images sures de quelques Rois de France qui étoient Empereurs, ne se trouve pas aussi dans celles de quelques-uns qui ne l'étoient pas. En quel tems le Bonnet roial orné d'un diadême, que l'on voit souvent à la tête des Rois de la premiere Race, se trouve aussi dans quelques statues de ceux de la seconde.

La

Digitized by Google

La forme de la Tunique des anciens Rois & de leur Ceinture. Le Manteau roial des premiers tems. D'où nos Rois de la premiere Race avoient tiré ces manteaux.

La figure du Sceptre roial : celui de S. Denis a au ſommet une conſecration ; d'autres une aigle, à la maniere des Empereurs Romains du bas Empire ; d'autres des fleurs.

Le Thrône & ſa forme; en quel tems celui de S. Denis a été fait.

L'Habit des Reines, de tous âges; leurs Couronnes & leurs Sceptres.

Si la Reine avec un pied d'oie, qu'on appelle la Reine *Pedauque*, ſe trouve ailleurs que dans quelques Egliſes de Bourgogne & de Champagne.

La Main de juſtice des Rois ; en quel tems on a commencé de s'en ſervir.

Les Statues ou images de tous les Rois, qui nous ont été tranſmiſes, depuis Childeric Premier, juſqu'à Louis Quinziéme heureuſement regnant aujourd'hui. Il en manque beaucoup de la premiere Race, bien moins de la ſeconde, & peu de la troiſiéme.

Le Lit de juſtice, dont on trouve des images où les ſéances ſont marquées en couleurs. Les anciennes peintures donneront bien des inſtructions ſur toutes les parties de l'Ouvrage. Cette premiere partie comprend beaucoup d'autres choſes non-moins curieuſes qu'inſtructives.

Les Seaux & les Monnoyes termineront cette claſſe.

SE-

Digitized by Google

SECONDE CLASSE.

Les Monumens de l'Egliſe de France.

IL y a eu dans ces monumens une aſſez grande varieté, ſuivant les differens tems: nous en allons marquer quelques-uns des principaux.

La maniere de garder le S. Sacrement dans une armoire près de l'Autel : celle de le conſerver dans une colombe en l'air, ſoutenue par un fil ou fiſcele. Il ſe trouve encore en certaines Egliſes des colombes emploiées autrefois à ces uſages.

La forme des Crucifix : dans la plûpart des anciens, Jeſus-Chriſt crucifié a la couronne roiale au lieu de la couronne d'épines. On demande, s'il y en a *quelqu'*un de plus de ſix cens ans, qui aît la couronne d'épines. Les Crucifix qui ont le ſoleil d'un côté de la tête, & la lune de l'autre. Les Crucifix qui ont un œil humain au lieu du nombril : nous en avons trois de cette eſpece, dont l'un eſt certainement de la ſeconde Race, & les deux autres à-peu-près du même tems. Ces Crucifix ont preſque tous une eſpece de haut de chauſſes, qui les couvre de la ceinture en bas ; quelques-uns, mais fort rares, ſont tout couverts d'une tunique : d'autres ont ſous un des pieds une coupe, pour recevoir le ſang qui découle. Je ne ſai ſi l'on voit encore de ces Crucifix qui avoient un ſiege au milieu. S'il ſe trouve

Digitized by Google

trouve des Crucifix en quelqu'une de ces formes, ou en d'autres moins connues, on nous fera plaisir de nous en donner avis.

Je ne sai aussi si l'on trouve encore, en quelques Eglises, des traces de l'ancienne coûtume de mettre les Reliques des Martyrs sous les Autels. Nous inserons dans cet Ouvrage les Reliquaires les plus anciens: les mettre tous, cela meneroit trop loin.

Les Statues & les Images des Saints les plus singulieres n'y seront pas négligees. On choisira, parmi le grand nombre d'anciennes, celles qui pourront donner quelque instruction. Il y a, dans quelques Eglises, des statues de S. Pierre qui ont la triple couronne, ou la tiare. On souhaiteroit d'en trouver qui fussent certainement avant le Pape Boniface VIII.

On y verra la forme des anciennes Eglises, l'origine de ce que nous appellons le Gotthique, les plus belles Eglises Gotthiques du Roiaume, les plus beaux Clochers, les parties remarquables des Eglises, comme les Jubez, Baptistaires, Croisées, Portails, les Candelabres les plus anciens, les Diptyques, &c. Un choix de ce qu'il y aura de plus curieux & de plus instructif entre toutes ces choses empêchera qu'on ne grossisse trop cet Ouvrags.

Les Habits des Archevêques, Prêtres & Diacres suivront. On y trouvera, dans le *Pallium*, quelques particularitez remarquables. Les Mitres, successivement décrites, montreront bien des diversitez en differens tems, & même beaucoup de variations dans les mêmes tems.

Digitized by Google

Les Chappes les plus ſingulieres, les Chaſubles toutes rondes par le bas, & point échancrées ſur les côtez, en ſorte qu'il falloit les relever pour avoir l'uſage des bras libre. Les changemens ſurvenus dans tous ces habits ſacrez : ce qui ſera une partie conſidérable de ce Recueil.

TROISIEME CLASSE.

Les Uſages de la Vie.

CETTE claſſe eſt fort étendue ; elle comprendra les Habits des hommes & des femmes depuis le commencement de la Monarchie, juſqu'en l'an 1660. avec leurs diverſitez, ſuivant la difference des conditions. Il y aura beaucoup de vuide dans la premiere & ſeconde Race ; mais la troiſiéme renfermera bien des changemens dans les modes, & ſera une partie des plus curieuſes de l'Ouvrage.

Les Habits des Gens de Juſtice, des Cours du Parlement, Grand Conſeil, & autres : les Maiſons, les Meubles, les plus beaux Châteaux, & Maiſons de campagne anciennes.

Les Tournois, les Carrouſels, & les autres Jeux, tant publics que particuliers : la chaſſe & les differentes manieres de chaſſer : tout ce qui regarde les Arts liberaux & les méchaniques.

QUA-

Digitized by Google

QUATRIEME CLASSE.

La Guerre.

LE R. P. DANIEL Jesuite a donné, sur la Milice Françoise, un bel Ouvrage, auquel le Public a rendu toute la justice qu'il merite. Il y a apparence que nous nous rencontrerons quelquefois dans nos descriptions, non pas peut-être si souvent qu'on pourroit bien s'imaginer. Je travaille après un grand nombre de monumens qu'il n'étoit pas à portée d'avoir; & la milice du tems de Louis XIV, qui fait la moitié de son Ouvrage, n'entre point dans celui-ci.

Nous parlerons d'abord successivement des Armes offensives des premiers François; de ce qu'on appelloit la Francisque, de la Hache d'armes, du Javelot, & de la Haste ou Lance. On recherchera en quoi differoit la Francisque de la Hache, & le Javelot de la Haste. On y traitera des Epées, des Braquemars, des Penards, des petites Epées, Dagues ou Couteaux, de la coutume de porter deux épées, la grande & la petite, ou la dague: cette Dague, qu'on appelloit aussi Misericorde, se portoit quelquefois à côté d'un des genoux. En quel tems à-peu-près ces coutumes ont cessé. Les autres Armes offensives étoient l'Arc, la Fleche, & l'Arbalêtre.

Des Armes défensives, nous connoissons les noms de celles-ci: le Casque ou le

Digitized by Google

Heaulme, la Cuiraſſe, les Braſſars, les Cuiſſars les, Greves & les Genouilleres. Les Cottes de maille ſont en uſage depuis fort long-tems. On a des imag., faites il y a cinq cens ans, de gens maillez de pied en cap, en ſorte que, hors le viſage, tout eſt couvert de mailles; la tête, le cou, le corps juſqu'aux pieds qui ſont auſſi maillez, les bras & les mains avec les doigts enfermez auſſi dans les mailles, ſans qu'il en paroiſſe aucun.

Les Cavaliers de differens ſiecles y ſeront repréſentez en grand nombre. La diverſité des images ſurprendra : on en voit de maillez comme ceux dont nous venons de parler.

Les Signes militaires, l'Oriflamme, les Bannieres ou Pennons, les Etendars, les Gonfanons.

Les Machines pour prendre ou défendre les Places, les Mantelets, les Carcamouſſes ou Beliers, les Balliſtes, Mangonneaux, Dondaines, & autres qui étoient en uſage avant l'invention du canon. Les Armes à feu, comme elles étoient aux premiers tems de l'invention. Les Duels termineront cette partie.

CINQUIEME CLASSE.

Funerailles, Mauſolées, Sepulcres.

DANS cette partie, il y a plus de monumens qu'en aucune autre, & peut-être

Digitized by Google

être que dans toutes les autres ensemble. Elle en fournit même beaucoup aux précedentes, ce qu'on a remarqué aussi sur les Monumens Romains.

On y représentera les Convois & les Honneurs funebres autant qu'on en pourra trouver : les principaux Mausolées, les Tombeaux, les Epitaphes. Il faudra nécessairement faire un choix de tout cela ; cent volumes in folio ne suffiroient pas pour les mettre tous. On choisira les plus remarquables, & ceux qui pourront donner quelque instruction, en représentant les caracteres des épitaphes & des inscriptions sepulcrales, selon les differens siecles.

Les Libraires souhaitent que je mette une version Latine au bas des pages, comme dans l'Antiquité expliquée & dans le Supplement. Ils prétendent que cela est nécessaire à beaucoup d'Etrangers, qui n'entendent pas assez le François ; & que cela n'augmente que peu ou point du tout le prix de l'Ouvrage. Dans ces sortes d'ouvrages, disent-ils, les planches font plus des deux tiers de la dépense, & le Latin ne peut monter qu'à un tiers du discours imprimé ; il n'ajoûte ainsi à la dépense qu'environ un dixiéme : or un dixiéme, pour des gros Ouvrages, ne paroît point dans un compte rond. Une raison qui fait pour eux est, qu'il faudra toujours mettre au bas des pages les passages Latins des Auteurs rapportez à tout moment dans le Livre ;

Digitized by Google

& qu'ainſi le Latin n'ira à preſque rien de plus. J'attends là-deſſus l'avis du Public.

Ceux qui auront quelques monumens à nous communiquer, s'adreſſeront, s'il leur plaît, à Dom BERNARD DE MONTFAUCON, Religieux Benedictin, à S. Germain des Prez. Si les monumens ont été gravez, ils lui feront plaiſir de lui en envoier une eſtampe, qu'il paiera à leur volonté.

Note ſur la page 280.

Les *Avantures de Pomponius* ne ſont pas de M. de Ste. *Hiacinthe*.

On ſait à n'en pouvoir douter, que ce petit Roman fut envoié de Paris en manuſcrit en Hollande, avec une lettre anonyme, & que le Libraire à qui il fut adreſſé en 1722. le fit offrir à feu M. le Cardinal Dubois, qui fit peu de cas de cette offre & du Manuſcrit; craignant peut être qu'on ne lui jouât un tour pareil à celui de Chavigni au ſujet du *Cochon mitré*. La Chronique qui eſt à la fin de ce Roman n'eſt pas de la même main.

T A-

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES

Contenues dans la

BIBLIOTHEQUE FRANCOISE.

Janvier ——— *Avril* 1726

A

Alberoni: Hiſtoire abregée du Cardinal Alberoni. p. 9. & *ſuiv.*

Auteur: La Reputation d'un Auteur dépend ſouvent du caprice du Public. 303.

Ruſe des Auteurs, qui, pour ſe louer eux mêmes, prennent le masque des Libraires. 308.

B

Baltazar Gracien, Auteur *Eſpagnol*. 208.

Les *Eſpagnols* même avouent qu'ils ne l'entendent pas, & il eſt probable que ſouvent il ne s'entendoit pas lui-même. *ibid.*

Jugement desavantageux que le P. *Bouhours* fait des Ouvrages de cet Auteur. 209.

Boniface VIII. Pape reçut un ſoufflet de *Nogaret*: ce qui eſt cauſe que les *Colonnes* ſont excommuniés tous les ans, 16.

Boſc. (Mr.) Auteur des *Lettres Critiques* ſur le Poëme de *Clovis*: il raille Mad. *Gomez*, qui a voulu défendre ce Poëme. 245.

Bouhours: ſa Queſtion ridicule ſi un Alleman peut être bel eſprit. 116.

BRUTUS: (*Junius*) Il n'attendoit que le malheur de *Lucrece*, pour quitter *le masque d'inſenſé*. 185.

C.

CARDINAUX: Les *Cardinaux*, dont la Dignité étoit fort mediocre dans ſon origine, ſont parvenus à s'élever au-deſſus des Evêques. p. 3.

Ils prétendent avoir le pas ſur les Princes & ſur les Souverains. 4.

Les

Digitized by Google

Les *Cardinaux* de *Richelieu* & *Mazarin* ont vulu quelquefois préceder les Princes du Sang. *ibid.*
Sous quel Pontificat les Cardinaux ont pris le titre d'*Eminentiſſimes*. 5.
Catrou: Signification fort ſinguliere que le P. *Catrou* Jeſuite donne à *numerus*, dans ſa Traduction des Eglogues de Virgile. 78.
Eloges que ce Jeſuite & le P. *Rouillé* ſon Aſſocié ſe donnent, dans la Préface de leur *Hiſtoire Romaine*, *ibid.*
Se vantent *d'avoir défriché le champ de Tite-Live, qu'il leur avoit prêté*, 167.
Reprochent à *Tite-Live* ſon peu d'expérience dans l'Art Militaire; 168. 169.
Jugement qu'ils font de pluſieurs anciens Hiſtoriens 169. & *ſuiv.*
Selon le P. *Catrou*, une Chronologie exacte eſt comme le peloton d'*Ariane*, qui guide les pas d'un Hiſtorien. 177.
Réflexion des nouveaux Hiſtoriens, ſur le fond du Caractere de la *Nation Romaine* dans ſon Origine. 178.
Maniere ſenſée dont ces Auteurs finiſſent leur Préface. 178. 179.
L'Impreſſion de cette nouvelle *Hiſtoire Romaine* eſt peu correcte: 190.
CERF (*Dom Philippe Le*) *Benedictin* publie une *nouvelle Bibliotheque* des Auteurs de la Congregation de S. *Maur*, plus étenduë & plus exacte que celle de *Dom Pez*. 264.
Divers reproches & diverſes accuſations que *Dom le Cerf* fait à *Dom Liron* ſur ſa Bibliotheque *Chartraine*. 266.
Il tombe en contradiction en louant dans un endroit & blâmant dans un autre le ſtile de *Dom Liron*. 267.
Jugement desavantageux que *Dom le Cerf* fait de *Dom Mabillon* ſavant *Benedictin*. 268. 269.

Il

Digitized by Google

Il critique *Dom Thuillier*, & c'eſt un des Ecrivains qu'il épargne le moins. 269.
Reflexion ſinguliere qu'il fait ſur la Traduction de *Polybe* par *Dom Thuillier*. 270.
Il auroit eu plus de raiſon de s'allarmer de l'*Antiquité expliquée & repréſentée en figures* du P. *Montfaucon*, où il y a cent figures indécentes. 271.
Il traite *Dom Martianay* auſſi ſeverement que *Dom Thuillier*. 272 *& ſuiv.*
Il n'épargne pas non plus le P. *de Ste* MARTHE, quoiqu'il fût ſon Général. 274 *& ſuiv.*
Jugement qu'on fait de la nouvelle Bibliotheque de *Dom le Cerf*: on lui reproche diverſes mépriſes. 280. *& ſuiv.*
Chalamont de la Viſclede (Mr.) remporte le Prix de Poëſie dans l'*Academie des Jeux Floraux*, par une Ode. 224.
CHAULIEU: (Mr. l'*Abbé de*) Epicuriſme raffiné, & eſprit d'Incredulité repandus dans ſes Poëſies. 283.
CICERON: Infortuné célebre par ſa foibleſſe & par ſa poltronnerie. 95.
Clodius rendu illuſtre par ſes débauches, par ſa prodigalité & par ſes autres Vices. 97.
Colonnes: On excommunie à *Rome* toutes les années les *Colonnes*, & pour quelle raiſon. 16.
Conception, (*La*) Ville Capitale du *Chili*. 151.
CONCLAVE: On pretend trouver la premiere forme des *Conclaves* dans l'Election du Pape CLEMENT IV. au 13. Siecle. 2.
Incident qui donna occaſion à ce *Conclave*. *ibid.*
On tient que le premier *Conclave* eſt celui où l'Archevêque de Bourdeaux fut élû ſous le nom de CLEMENT V. 3.
Cordeliers: Les *Cordeliers* de *Lima* avancent, dans une Theſe, une Propoſition non ſeulement temeraire & ſcandaleuſe, mais auſſi erronée 154.

Cor-

Digitized by Google

Cormorans : adreſſe dont ils ſe ſervent pour prendre le poiſſon. 152.

CORNETO: (*Adrien de*) funeſte Cataſtrophe, qui l'obligea, pour fuir la colere de l'implacable Pape *Jules* II & de ſon Succeſſeur, de ſe retirer ſur les Terres de l'Empire *Ottoman*, où il finit triſtement ſes jours. 12.

Coſte, (Mr) Avocat au Parlement de *Toulouſe*, remporte le Prix de Proſe dans l'*Academie des Jeux Floraux*, par un Discours tout plein de penſées vagues. 227. 228

D.

DANIEL: (*Le P.*) Jugement, ſur ſon hiſtoire, du P. *Catrou*. p. 162.

Deſcription de l'*Iſle grande*, autrement l'*Iſle de S. George*. 149.

Deſcription du *Chili* & de ſa fertilité. 150.

Deſcription du *Perou*. 151.

Didier: (Mr. *de Saint-*) Son *Clovis* Poëme Epique. 21.

Jugement qu'on fait de ce Poëme, & des talens du Poëte. 33. 34.

Diſpoſition: Singuliere Diſpoſition autoriſée par une *Bulle*. 8.

DU-BOIS: Mr. l'Abbé *Du-Bois* fait *Cardinal* par le Pape *Innocent XIII*.

DU MOULIN: ce qu'il dit ſur les faux Titres fabriqués par les Moines. 196.

E.

Eſpagnol: Femme *Eſpagnole*, qui en *Amerique* fait une couche extraordinaire. 153.

Eſprit: L'Eſprit doit être regardé comme la Source de l'Erreur, & le corrupteur de la droite Nature. 286.

L'Eſprit eſt un petit Préſent du Ciel, lorſqu'il n'eſt accompagné d'aucune partie eſſentielle. 303

F.

FARE: (Mr. *De La*) ſes Poëſies. 283.

Digitized by Google

FAY (Mr. *du*) particularités qui le concernent. 54.

FRANÇOIS I. Roi de France envoie un Cartel de défi à l'Empeur CHARLES V. 262.

G.

Gentil: (Mr. *Le*) Il fut sur le point d'être mis à l'Inquisition pour s'être recrié contre une Proposition des *Cordeliers* de *Lima*. 155.

GERVAISE: (*Dom*) mal-traitté par les *Benedictins*, & pourquoi. 140. & *suiv.*

Il combat l'Antiquité fabuleuse de l'Abbaie de *S. Denys*. 144.

Il avance des choses injurieuses contre la Congregation des *Benedictins* de *S. Maur* en général, & contre le P. *de Ste Marthe*, & le P. *Montfaucon* en particulier. 148.

GRAND: (Mr. Le) Il y a, dans son Ecrit, plusieurs choses assés curieuses; mais que ne font point d'honneur aux deux Ordres de *S. Augustin* & de S *Benoît*. 192.

Il rapporte des Faits étonnans sur divers faux Titres des Communautés, & il cite les Extraits des Regîstres du Palais. 194.

GRATIEN: L'Empereur *Gratien* fut le premier qui cassa les Privileges des *Vestales*. 66.

GREGOIRE *de Tours* fait la description d'une maladie, que Mr. *Huet* pretend avoir été la petite Verole. 47.

Gregoire: (Mr.) Sa dissertation sur la vertu & sur l'usage du Kinkina. 233.

Guanapo, Description assés curieuse de cet Animal. 153.

GUST, (Mr. l'*Abbé du*) Auteur des *Lettres sur divers sujets de Morale & de Pieté*. Son Eloge. 290.

Regles qu'il prescrit sur la Methode qu'on doit suivre dans les Etudes, & son Jugement sur dif-

Digitized by Google

differens Écrivains 292. & *suiv.*

H.

Hancok, (*Le Docteur*) Auteur du Traité intitulé *Le grand Febrifuge*. Il prétend que l'eau froide est le grand Specifique pour la guerison des fievres. 129.

Selon lui, l'eau fait suer dans toutes les fievres, excepté celle qui accompagne la petite Verole. *ibid.*

Il croit que, si les Personnes attaquées de la peste se servoient de ce remede aussi-tôt qu'elles en sont malades, l'eau froide les gueriroit. 130.

Hobés refuté sur ses Principes de Morale, par Mr. le Président *de Montesquiou*. 239.

HUET: (Mr.) Il croit qu'on ne peut rapporter qu'à la petite Verole une maladie, qui en 520. fit beaucoup de ravage en *France*, & dont *Gregoire de Tours* fait la description. 46. 47.

I.

JEAN, Roi de *France*, appellé, par le P. POREE, *Le Rival* de REGULUS, & pourquoi. 38.

Indiens: Adresse dont ils se servent pour attrapper les Chevaux Sauvages. 150.

Inoculation: Ce que c'est que l'*Inoculation* de la petite Verole, & de quelle maniere elle se fait. 45. & *suiv.*

ITALIENS: Maxime des ITALIENS; *Chi offende non perdona*. 7.

Proverbe *Italien*: *Nec Frater, nec Gallus, nec Colonna erunt Papa*. 16.

JULIEN Archevêque de *Tolede* composa une Apologie, au nom du XIV. Concile de Tolede, où le Pape *Benoit* trouva plusieurs choses à redire, par rapport à la Foi. 260.

L.

Lucrece: Histoire de cette Dame *Romaine*. 179 & *suiv.*

Mo-

Digitized by Google

Motif qui la fit succomber. 184.
Critique de l'Histoire de *Lucrece*. 187. 188.

M.

Marbres : Utilité des *Marbres Capitolins*, par rapport à l'Histoire *Romaine*. 177.
Mariana Jesuite, Auteur de l'*Histoire Générale d'Espagne*. Son Eloge. 257
L'Honneur qu'on lui fait, de l'employer dans des Affaires délicates irrite contre lui les Ennemis de la Societé. 258. 259.
Il compose trois Traités qui donnent prise à ses Ennemis. 259.
Il est mis aux arrêts & resserré dans la Maison des Jesuites de *Tolede*. *ibid.*
Il meurt à l'âge de quatre-vingt-sept ans, universellement regretté. 260.
Il est accusé *d'être devenu* François *& mauvais* Espagnol, *par le sejour qu'il avoit fait en France*. 262.
MONTESQUIOU : (Mr. Le Président *de*) Son *Traité général des Devoirs de l'homme*. Eloge de cet Ouvrage. 237
Morabin, (Mr.) n'a pas craint de diminuer la reputation de *Ciceron*, en choisissant un evenement qui fait si peu d'honneur à la fermeté de cet Orateur. 95.
Murals, (Mr.) Gentilhomme *Suisse*, banni de son Païs, pour Pietisme. 103.
Il avoit brulé toutes ses *Lettres sur les Anglois & sur les François* &c. à la reserve de quelques Copies qui echaperent à ses recherches. *ibid.*
Caractere qu'il donne de la Nation *Angloise* 104 & *suiv.*
Portrait qu'il fait de la Nation *Françoise* en général, &c. 114 & *suiv.*
Si Mr *Murals* en étoit cru, on condamneroit les Auteurs de *Romans* à boire de la *Cigue*. 120.

Nadal.

Digitized by Google

N.

Nadal. (Mr. l'Abbé) Son *Hiſtoire des Veſtales* différente d'un *Roman* qui porte ce titre. 56.
Son traité *du Luxe des Dames Romaines* 67 & *ſuiv.*
Noguez (Mr) ſe veut ériger en interprete François de toute la Medecine étrangere 44.
Selon lui, la petite verole eſt une maladie nouvelle en Europe. 46.
Si l'on veut l'en croire, l'eau commune eſt un ſouverain remede. 125.

O.

ORSINI: Le Cardinal *Orſini* refuſe opiniatrement le Pontificat: Mais ſon Général lui aïant ordonné d'accepter cette ſouveraine Dignité, il ſe ſoumet à cet ordre. 17.

P.

Petau: (*Le P.*) Selon Mr. l'Abbé *du Guët*, le P. *Petau* n'a pas entendu la *Conſubſtantialité* du Fils de Dieu, & l'a expliquée d'une maniere dangereuſe. 294.
PEUPLE: Combien il eſt difficile de déterminer le caractere général d'un Peuple entier, 103.
Pez (*Dom Bernard*) Benedictin *d'Allemagne*: Jugement qu'on fait de cet Auteur. 264.
PLUTARQUE: Il dit que Rome fut près de deux cens ans, ſans avoir *aucune Image* des Dieux. 59
Pope: (Mr.) Son Diſcours ſur la Poëſie Paſtorale. Il croit que cette eſpece de Poëſie eſt la plus ancienne: raiſons dont il appuie ce Sentiment. 87.
Porée: (Le P.) Selon lui les *François* ont ſignalé leur conſtance ſur les quatre points qui décelent la conſtance, & l'eſprit ſolide d'une Nation. 35
François comment il défend les *François*. 39. & *ſuiv.*
Problême propoſé dans l'Ecole de Medecine de *Paris*, l'an 1721. par rapport à l'eau.
Pythagoriciens: plaçoient le ſiege du feu au milieu de l'Univers, & ils ſoutenoient que la terre eſt

Digitized by Google

est suspendue autour du feu, qui est au Centre du Monde. 60.

Q.

QUINTILIEN: Caractere qu'il donne d'un *Pedant*. 208.

R

RAISON: Il y a du danger à croire que la Raison sera toujours maitresse de notre cœur. 133.

Rouillé, (le P.) Il a negligé, dans ses Notes, une circonstance qui regarde le Violateur de *Lucrece*. 189.

Avantages que le Lecteur peut retirer de sa Table Chronologique, & de sa Table des Matieres. 190.

S.

Saint-Didier: (Mr. *de*) Le *Clovis* diffamé par les Satires de *Despréaux* ne l'a point épouvanté. 21.

Ste Marthe, (Le P. de) Auteur de plusieurs Ouvrages qui sont ou critiqués, ou mepriſés par *Dom le Cerf*. 274. *& suiv.*

Sanadon (esuite: (Le P) Sa nouvelle Traduction des Poësies d'*Horace*. 308. *& suiv.*

Smith, (Mr.) Auteur du *Traité des vertus medecinales de l'eau*, veut que l'eau soit le remede universel d'un grand nombre de maladies, 118.

T.

THEODOSE *le Grand*: sous son Régne on porta le dernier coup au Sacerdoce du Paganisme 66.

Thuillier: (*Dom*) Il écrit contre *Dom Gervaise*. 139. *&c.*

Fait revivre la querelle de l'Abbé *de la Trappe* avec le P. *Mabillon*, sur les Etudes Monastiques. 147. 148.

V.

Vertot: (Mr. l'Abbé *de*) Eloge de son *Histoire des Revolutions de la Republique Romaine*. 175.

VESTALES: Origine de l'Ordre des *Vestales*, 57. *& suiv.*

Digitized by Google

Voltaire (Mr. *de*) Sa Tragedie d'*Herode* & de *Mariamne* critiquée. 302 *& suiv.*

URBAIN VIII. Pape, accorde à la Congregation de *S. Maur* un Privilege, à la faveur duquel cette Congregation a su absorber presque tous les Benefices. 201.

FIN DE LA TABLE.

Table des Articles d'Avril

Histoire d'Espagne par Mariana. p. 257
Bibliotheque des Auteurs de la Congregation de St. Maur. 263
Poësies de l'Abbé de Chaulieu, &c. 283
Lettres sur divers sujets de Morale. 290
Description des Maladies Veneriennes, &c. 296
Nouvelles Litteraires. 301

Note sur la page 259.

Le P. Charenton n'a pas jugé à propos de parler d'un des Livres de Mariana, qu'il *avoüe avoir été bien & à propos condamné en France.* C'est le livre fameux qui a pour titre *de Rege & Regis institutione*, imprimé à Tolede l'an 1598. Il y soutient qu'il est permis de se défaire d'un Tiran. Le Parlement de Paris le condamna au feu en 1610. Le Traducteur a négligé le détail de ses principaux Ouvrages; nous y suppléerons. On lui attribue un Traité sur le gouvernement de sa Compagnie : il fut imprimé en 1625 à Bordeaux, non seulement en Espagnol, qui étoit la Langue de l'Original, mais aussi en Latin, en François & en Italien. Mariana a donné aussi un Traité de *Lucas Tudelensis*, sur la vie à venir, & un contre les Albigeois. C'est lui encore qui, par ordre du Roi d'Espagne, présida à une édition des Oeuvres de S. Isidore de Seville, qu'il accompagna de Notes critiques.

Digitized by Google

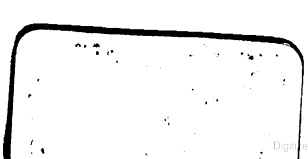
Digitized by Google

fa.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google